

Jean-Michel
Palmier
Les Ecrits
politiques
de Heidegger



Essais et philosophie
L'Herne

Jean-Michel Palmier

INTRODUCTION

LES ÉCRITS POLITIQUES DE HEIDEGGER

1889-1976
Gallmeister, Cologne et Munich

Les recherches qui suivent s'efforcent de réaliser une première édition des écrits de Martin Heidegger, qui s'étendent d'avril 1933 à avril 1934. Ces textes, communément connus pour négligés, sont la source essentielle de sa philosophie, furent publiés sous forme de *Discours et de Proclamations*, de cours de son rectorat à l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Il s'agit certes de l'objet d'étude objective, et de traduction indépendante, mais il n'est pas rare de les trouver cités et commentés ailleurs, dans des présentations savantes qui s'efforcent de montrer à Heidegger de son non nazi et sans jamais que le sens de cette allusion ne soit véritablement expliqué.

Il est donc évident de vouloir découvrir toute la vérité des écrits de Heidegger, dans les textes de 1933, que de les lire en leur sens véritable, c'est-à-dire politique de l'Allemand Heidegger, et ainsi que

L'Herne
STE LIBRARY BARD COLLEGE
Ann Arbor, Michigan, U.S.A.

n'engagerait aucunement le penseur. Ces discours appartiennent à l'œuvre de Heidegger, comme les écrits théologiques de Tübingen appartiennent à celle de Hegel. Toute parole en son essence est dévoilante. Aussi nous efforcerons-nous de comprendre ce que Heidegger a voulu dévoiler, même s'il devait plus tard reconnaître qu'il s'agissait là d'une tragique erreur. Une telle recherche ne va pas sans éveiller la méfiance des uns et des autres : s'agit-il de discréditer la pensée de Heidegger en y découvrant un lien plus ou moins étroit avec le mouvement national-socialiste ? S'agit-il au contraire, de justifier certains aspects du National-socialisme, en leur conférant une profondeur ontologique ?

A quoi bon ressusciter des textes qui appartiennent à un passé définitivement révolu, et qui d'ailleurs n'éclairent en rien l'ensemble de sa philosophie ?

Les recherches présentes ne prétendent pas apporter toute la lumière sur la période la plus obscure de la pensée et de la vie du philosophe allemand. Elles s'efforcent seulement de comprendre les écrits politiques de Heidegger, publiés au cours de son rectorat, non comme de simples manifestes idéologiques, témoignant de l'erreur de Heidegger, mais comme des fragments, qui sans appartenir à son œuvre philosophique, appartiennent à sa problématique. Personne ne peut refuser, sans mauvaise foi, un tel examen. Tout semble même l'exiger : ce sont les mêmes thèmes qui traversent le Discours de Rectorat : « L'auto-affirmation de l'Université allemande » et les écrits antérieurs de Heidegger. Ce texte figure d'ailleurs, seul de cette période, dans la bibliographie officielle des textes heideggériens, comme le montre la thèse du Pr. Richardson : *Heidegger : Through Phenomenology to Thought* (Nijhoff 1963). Ce discours de Rectorat trouve enfin son accomplissement dans les « Appels au Service du Travail », par lequel le recteur de Fribourg engage ses étudiants à se rendre avec fierté et dureté au plus dur service qu'exige l'existence allemande. Comment nier que, dans tous ces écrits, c'est toujours le langage de *Sein und Zeit* qui transparaît ?

La valeur de cette interprétation ne pourra apparaître qu'à l'issue de cette recherche. Ce qui la justifie, c'est la compréhension (et en aucun cas la justification ou l'excuse) qu'elle rend possible de tous ces textes, que nous avons jugé utile de rechercher au fond des bibliothèques suisses et allemandes, et de traduire. Les écrits de Heidegger en 1933 ne sont pas des documents maudits. Ils font partie du chemin de pensée (Denkweg) de Heidegger, et c'est à ce titre qu'ils seront interrogés, par-delà tout souci apologétique ou justicier.

La plus grande difficulté que rencontre une telle recherche tient sans doute à l'attitude de Heidegger lui-même envers cette période de sa vie et de sa pensée. L'ensemble de ces discours politiques n'a jamais suscité de sa part le moindre commentaire officiel. Ils demeurent dans l'ombre, enveloppés d'un brouillard qu'il n'a jamais cherché à dissiper. Il les a bien sûr exclu de son œuvre et on en chercherait en vain la trace chez les commentateurs et disciples qui, à de rares exceptions, préfèrent jeter un voile prudent sur cette période tragique de la vie de Heidegger.

La démission du rectorat de Fribourg, son exclusion de l'Université et sa retraite silencieuse près du Todtnauberg ont donné au penseur allemand un relief saisissant et une nouvelle dignité. Néanmoins, jamais rien ne pourra effacer ce qui fut dit et écrit au cours de ce rectorat. Heidegger doit en répondre, car il en est l'auteur, au même titre qu'il est l'auteur de *Sein und Zeit*.

Le présent travail n'a pour but que d'introduire à la lecture de ces textes, en traçant l'horizon d'une interprétation possible. En dehors de tout souci polémique, il invite à les relire et à les méditer. C'est peut-être en songeant à ces écrits et à l'espoir insensé qu'il avait mis dans un instant historique, que Heidegger a écrit dans l'un de ses derniers recueils, intitulé *L'Expérience de la pensée* :

« QUI PENSE GRANDEMENT, IL LUI FAUT SE TROMPER
GRANDEMENT. »

Cet essai ne saurait en aucun cas être considéré comme une accusation ou un plaidoyer en faveur de Heidegger. Bien plus, la question traditionnelle : « Heidegger fut-il nazi ? » ne recevra ici aucune réponse. Une telle formulation n'a pour nous aucun sens. Ce qui est interrogé ici, ce n'est pas seulement la réalité historique de l'adhésion de Heidegger au parti nazi, qui ne fut qu'une simple formalité qu'il dut accomplir comme recteur allemand, mais le sens qu'il a reconnu au mouvement national-socialiste ouvrier allemand, dans la problématique qu'il ouvre avec *Sein und Zeit*.

Cet horizon sera ici reconnu, comme celui de l'ACHÈVEMENT DE LA MÉTAPHYSIQUE DANS L'ESSENCE DE LA TECHNIQUE. Une simple approche de cette question dépasse déjà l'objet de cette recherche et devra être entreprise, par la suite, comme justification de la présente interrogation.

C'est dans cet horizon de la rencontre entre l'homme moderne et la technique planétaire, que le dialogue qui naît à cette époque entre

Heidegger et Ernst Jünger devient fondamental. Aussi toutes les questions que nous poserons, concernant la fin de la métaphysique occidentale, seront-elles dirigées vers cette rencontre de Heidegger et d'Ernst Jünger. C'est aussi à travers cette élucidation, que le sens du mouvement national-socialiste, tel qu'il apparaît dans les écrits de Heidegger pourra être restitué dans son authenticité.

Seule une interrogation plus originelle, dirigée vers l'essence même de cet achèvement et de l'interprétation de la philosophie occidentale par Heidegger, pourra mettre en relief une telle rencontre. La présente tentative n'en constitue que l'approche historique, qui ne saurait pour autant être négligée. Nous nous efforcerons avant tout de tracer l'horizon d'une telle compréhension.

Ce n'est qu'au terme de cette recherche, que l'achèvement de la métaphysique occidentale, comme destin historial du monde moderne pourra être interrogé. Cet achèvement s'est déjà réalisé. Il nous parle par cent signes.

Nietzsche, le chercheur passionné de Dieu, le savait bien lorsqu'il s'écriait à travers les paroles du Forcené, dans le troisième volume du *Gai Savoir*, qui constitue l'approche de sa position métaphysique fondamentale :

« NE FAIT-IL PAS PLUS FROID ? NE VOYEZ-VOUS PAS VENIR LA NUIT ET TOUJOURS LA NUIT ? NE FAUT-IL PAS ALLUMER LES LANTERNES EN PLEIN JOUR ? »

I. MESSKIRCH

1. Le chemin de campagne.

Dans un cours sur Aristote, Heidegger caractérise le penseur grec par ces mots : « Il naquit, travailla et mourut. » Cette phrase lapidaire n'est pas sans évoquer la vie de Heidegger lui-même : une vie consacrée au travail et à l'étude, d'un ascétisme presque monacal, mais éclairée par un éblouissant génie.

Heidegger est né le 26 septembre 1889, à Messkirch, petite ville du sud de l'Allemagne, à la lisière de la Souabe et du haut Danube, dans un pays d'un catholicisme rustique qui fut célébré par Hölderlin, Hebel et Mörike.

Messkirch vit aussi naître deux hommes dont la gloire rejaillit sur elle. Tout d'abord le compositeur Conradin Kreutzer, né au siècle dernier. C'est à sa mémoire que Heidegger écrira, à l'automne 1948, *Der Feldweg* (Le Chemin de Campagne)¹, et Conrad Grober, le futur

1. HEIDEGGER : *Der Feldweg*, Vittorio Klostermann, 1953.

archevêque de Fribourg, qui prit d'abord position pour le National-socialisme — ce qui lui valut le surnom de Conrad le brun — et le combattit plus tard, du haut de sa chaire, dénonçant ses crimes, avec un courage assez rare.

Le destin de Conrad Grober n'est pas sans importance, pour comprendre celui de Heidegger. Conrad Grober fut le maître de Heidegger au séminaire de Constance. Dans *Unterwegs zur Sprache*¹, Heidegger nous apprend que sa vocation philosophique et l'origine de *Sein und Zeit* sont à rechercher dans un livre que lui fit lire Conrad Grober : la dissertation de Franz Brentano sur « Des multiples significations de l'étant chez Aristote ». Conrad Grober, comme Heidegger, pensera réellement que le mouvement national-socialiste allemand pouvait transformer l'Allemagne. Ils prendront position en sa faveur, puis le combattront violemment lorsqu'ils comprendront les criminels que sont les nazis. Heidegger attaquera dès 1934 les nationaux-socialistes pendant ses cours. Conrad Grober tonnera contre le racisme, du haut de sa chaire en 1938.

Conrad Grober fut sans doute l'une des figures les plus importantes qui marquèrent la jeunesse de Heidegger.

La famille de Heidegger était fixée depuis plusieurs générations dans cette région. Son père travaillait dans la forêt, possédant un petit atelier, et servant aussi de sacristain à l'église Saint-Martin.

Ces quelques renseignements, toujours fragmentaires, que nous pouvons trouver dans les écrits de Heidegger ne semblent guère présenter d'intérêt. Ils témoignent cependant, et cela d'une manière essentielle, d'une certaine sensibilité rustique, d'un attachement profond à son pays natal qui se révéla sans doute décisif, lorsqu'il se trompera tragiquement sur le sens du mouvement national-socialiste. Il n'est pas question de vouloir expliquer l'adhésion de Heidegger au mouvement, à partir de son enfance, mais il n'est pas douteux que cette sensibilité et cette atmosphère paysanne aient joué un grand rôle dans cette rencontre.

L'importance de cette sensibilité, sans doute unique dans toute l'histoire de la philosophie allemande, pourrait être facilement montrée à plusieurs niveaux : les figures qui hantent ses écrits sont des bûcherons, des paysans, des artisans. On connaît le remarquable commentaire que fait Heidegger du tableau de Van Gogh, dans les *Holzwege*, « Les

1. *Unterwegs Zur Sprache*, Neske 1959, p. 92.

souliers de paysan ». Dans le cours *Qu'appelle-t-on penser?* le travail de la pensée est assimilé au travail du menuisier, qui fabrique des coffres, attentif aux formes dormant dans l'épaisseur du bois. Les *Essais et Conférences* comparent la méditation solitaire du penseur aux pas pesants du paysan, qui s'enfonce dans le crépuscule le long des sillons. On aurait tort de ne voir en ces figures que de simples artifices de rhétorique. Il y a là, la marque d'un attachement profond et indéniable de Heidegger à son sol natal.

Cet attachement nous est encore présent à travers l'horizon de la Forêt-Noire, qui constitue le décor fantastique de toute l'œuvre de Heidegger. On ne saurait comprendre authentiquement les commentaires que Heidegger a fait des poèmes de Hölderlin, Mörike et Hebel, sans les replacer dans cet horizon.

Il faut toutefois reconnaître qu'il est très difficile de reconstituer avec précision ce que fut la vie de Heidegger avant que la publication de *Sein und Zeit*, en 1927, lui ouvre une audience mondiale. Ses écrits sont pauvres en indications biographiques, Heidegger n'aime pas parler de lui. Après sa démission du rectorat de Fribourg en 1934, il ne donna aucun commentaire officiel de son attitude et, par la suite, en dehors de quelques notes, il n'en sera jamais question.

Est-ce là la marque d'un monstrueux orgueil, comme on l'a si souvent répété? Rien n'est moins sûr. Il faut avoir médité les écrits des grands penseurs, comme Nietzsche et Hölderlin, pour apprendre ce qu'est la pudeur.

Le même laconisme traverse tous ses écrits, modèle le style et l'expression même des phrases. Il n'y a guère que Hegel et Nietzsche qui atteignent la même hauteur, la même densité du verbe.

Il existe néanmoins deux esquisses biographiques, que nous interrogerons successivement.

Nous trouvons la première, dans la dissertation de 1914 : *Die Lehre vom Urteil im Psychologismus. Ein Kritisch-positiver Beitrag zur Logik* (La Doctrine du jugement dans le psychologisme. Une contribution de critique positive à la logique). Cet écrit du jeune Heidegger comporte comme toutes les thèses, un rapide résumé de sa formation universitaire. Mais ce qui ne peut manquer de surprendre, c'est l'étonnante brièveté de ce *curriculum vitae*. Les onze lignes qui constituent cet addenda méritent d'être attentivement prises en considération :

« Je suis né, Martin Heidegger, à Messkirch (pays de Bade), le 26 septembre 1889, fils d'un sacristain et maître tonnelier, Fried-

rich Heidegger et sa femme Johanna, née Kempf, tous deux de confession catholique. J'ai fréquenté l'école communale de mon pays, de 1903 à 1906 le Gymnasium de Constance, puis après la seconde, le Bertholdgymnasium de Fribourg-en-Brisgau. Après avoir obtenu le diplôme de fin d'études en 1909, j'ai étudié à Fribourg jusqu'au Rigorosum. J'ai suivi le premier semestre les cours de théologie et de philosophie, depuis 1911, surtout de philosophie, mathématiques et sciences naturelles, et aussi au dernier semestre des cours d'histoire. »

Quelles sont les figures qui traversèrent le monde de Heidegger ? Quels courants d'inspiration différents, sont venus préparer et dessiner peu à peu le futur tracé de son chemin ? Ces questions ne seront ici, que brièvement évoquées. Pour une étude plus précise de l'évolution et de la formation de la pensée de Heidegger, nous renvoyons aux travaux qui ont été consacrés à cette question. Les plus importants sont l'essai d'Otto Pöggeler : *Der Denkweg Martin Heideggers*¹ et la thèse que le professeur W. Richardson a consacré à Heidegger : *Through Phenomenology to Thought*², préfacée par Heidegger lui-même.

Deux méthodes d'approches sont ici possibles : ou bien chercher, à partir de la problématique de *Sein und Zeit*, à éclairer les sources reconnues de la pensée de Heidegger, ou bien interroger dans la vie même de Heidegger les différentes influences qui l'ont marqué historiquement. C'est cette dernière démarche qui sera tentée ici. Nous n'interrogerons pas la formation des questions ontologiques de *Sein und Zeit*, mais la formation de la pensée de Heidegger, en essayant d'en saisir les multiples chatoulements. Une telle étude est orientée dans la direction des questions que pose Paul Hühnerfeld dans son essai *In Sachen Heidegger*³, et qui peut se résumer en une seule : *Est-il possible de comprendre l'adhésion de Heidegger au mouvement national-socialiste allemand comme l'aboutissement d'une logique interne, à l'œuvre dès l'origine de sa pensée ?*

On sait qu'à cette question, de nombreux critiques, Hühnerfeld, Lukacs, Löwith, Minder, ont répondu par l'affirmative.

La présente partie se proposera de montrer l'absurdité d'une telle conclusion. Ce qui par contre sera élucidé, ce sont les circonstances qui ont rendu possible l'aveuglement de Heidegger sur la réalité du National-socialisme. En tant qu'elle s'efforce de mesurer et de recon-

1. Otto PÖGgeler : *Der Denkweg Martin Heideggers*, Neske Pfüllingen, 1963.

2. William J. RICHARDSON : *Through Phenomenology to Thought*, Nijhoff, 1963.

3. Dr. Paul HÜHNERFELD : *In Sachen Heidegger*, 1961.

Dans son cours professé pendant le semestre d'hiver 1951-1952, *Was Heisst Denken?*¹, Heidegger commente ainsi cette phrase : « Même le Nietzsche qui, après plusieurs renversements, écrivit la dernière année de son œuvre ce livre effrayant qu'est l'ANTÉCHRIST, même ce Nietzsche-là n'a jamais cessé, pour qui sait et qui veut le lire, de poser la même question. » Cette question ne peut encore nous apparaître. Mais ce qui est digne d'être remarqué, c'est l'étrange similitude qui rapproche cet écrit du jeune Nietzsche, des quelques pages autobiographiques du *Chemin de Campagne*. Écoutons plutôt la dernière phrase :

« Avec le dernier coup, le silence s'approfondit encore. Il s'étend jusqu'à ceux qui ont été sacrifiés prématurément dans les deux guerres mondiales. Le Simple est devenu encore plus simple. Ce qui est toujours le même dépayse et libère. L'appel du *Chemin de Campagne* est maintenant tout à fait distinct. *Est-ce l'âme qui parle ? Est-ce le Monde ? Est-ce Dieu ?* »

On retrouve ici, exprimé dans des termes presque semblables, la question que posait Nietzsche dans les dernières paroles de son *curriculum vitae*. Cette question, nous dit Heidegger, n'a jamais cessé de régir toute sa vie. Comprendre toutefois ce qui sépare et unit Heidegger et Nietzsche, dans cette seule phrase, nécessitera que soit élucidée toute la tradition occidentale et le rapport qu'ils entretiennent avec elle.

Le chemin qui sépare le jeune étudiant de Messkirch et le recteur de Fribourg qui, en 1933, encouragea ses étudiants à faire confiance au Führer et à partir avec fierté et dureté au Service du Travail (Arbeitsdienst), semble s'enfoncer dans la brume. Une brume qui paraît ne pas pouvoir se dissiper, comme celle qui enveloppe les versants de la Forêt-Noire, autour du Todtnauberg, où Heidegger a construit une hutte grossièrement charpentée. Ce chemin, il nous faut tenter de le suivre pas à pas, parfois de le tracer quand il se perd dans la forêt et le non-frayé. C'est au cœur de cette Forêt-Noire que fut écrit *Sein und Zeit*. Elle garde une présence obsédante et se profile dans plusieurs écrits de Heidegger.

Pour aller de Messkirch à Fribourg, il faut en affronter les premiers

1. HEIDEGGER : *Qu'appelle-t-on penser ?*, p. 121.

contreforts. C'est dans ce décor que se rencontrent les figures de Hebel et de Mörike.

Une telle rencontre a-t-elle un sens ? A l'issue de ce chemin, le discours que prononça Heidegger, recteur de Fribourg, lors de la commémoration de la mort de l'étudiant Albert Léo Schlageter nous apparaîtra dans une tout autre lumière.

2. Heidegger et la Forêt-Noire : Hebel et Mörike.

L'enracinement de l'homme au sol natal est sans doute l'un des thèmes les plus constamment et les plus violemment critiqués, par ceux qui ne veulent voir dans la philosophie de Heidegger qu'une mythologie dangereusement compromise avec le National-socialisme. Heidegger est alors associé aux coryphées du Troisième Reich, à l'égal du philosophe nazi Weisgerber, ou des défenseurs de la littérature « völkische » comme Hermann Burte et Jakob Schaffner, connus par les discours qu'ils consacrèrent à Hebel, célébrant en lui le « héros du pays alémanique ». Certains vont même jusqu'à identifier son style à celui d'un Gauleiter...¹. De tels propos ne peuvent bien sûr que faire sourire. Ils attestent cependant d'un malaise fondamental que certains ressentent devant cet attachement de Heidegger à sa province natale. Un tel attachement est visible de diverses façons : en 1934, Heidegger refuse de répondre à l'appel du Rectorat de Berlin, et répond par un texte, que nous aurons l'occasion d'étudier attentivement : *Warum bleiben wir in der Provinz ?* (Pourquoi nous restons dans la Pro-

1. C'est encore la thèse défendue par M. R. Minder, qui s'obstine à présenter Heidegger comme une étoile morte, entraînée par le flot du National-socialisme. Cette thèse, qui trouve sa plus complète expression dans l'ouvrage de R. MINDER : *Dichter in der Gesellschaft* (Francfort, 1966), a été reprise de nombreuses fois sans aucun changement, dans des revues diverses : *Der Monat*, Heft 214, *Allemagne d'aujourd'hui*, janv.-févr. 1967, et enfin *Critique*, n° 237. Ce qui au début pouvait encore passer pour une interprétation originale perd peu à peu de sa force, à mesure que la thèse devient plus simpliste, et plus violente, sans pour autant convaincre davantage. Au cours de la récente polémique suscitée par la publication de l'essai de François Fédier « Trois attaques contre Heidegger » dans la revue *Critique*, n° 234, M. R. Minder écrit : « Le nazisme de Heidegger en 1933 : rumeur, malentendu, calomnie ? Mais il y a la liasse de ses manifestes — dont la résonance fut énorme —, ces professions de foi au Führer, réitérées, explicites et sans réserves, qui sont un engagement politique, moral et intellectuel et modèrent jusqu'au langage ramené au niveau de celui d'un Gauleiter. Heidegger se vautre littéralement dans ce jargon comme s'y vautrait la cohorte des BLUT-UND BODENDICHTERS, prosternés devant Hitler. » *Critique*, p. 284.

vince ? »). Le discours *Der Feldweg* exalte une enfance pauvre, passée au sein de la Forêt-Noire, il rend hommage à Conradin Kreutzer, compositeur dont la célébrité n'atteint même pas toute l'Allemagne, mais qui naquit à Messkirch.

Plus significatif encore, est le choix des poètes qu'il commente. Trois grandes figures apparaissent dans les écrits de Heidegger : Hölderlin, Hebel et Mörike. Goëthe est parfois cité, mais son cosmopolitisme est critiqué dans la *Lettre sur l'humanisme*.

Le rapport de Heidegger à Hölderlin a fait l'objet d'un travail, remarquable par sa richesse et sa profondeur, celui de Beda Alleman, intitulé *Hölderlin et Heidegger* (1954)¹. Nous ne pouvons que renvoyer à ce livre fondamental pour qui veut tenter d'éclairer la complexité de ce rapport.

Hölderlin est sans doute un « poète universel ». Les hymnes révolutionnaires composés à Tübingen, le roman *Hyperion*, véritable explication du poète avec la Révolution française le montrent suffisamment. Bien plus, Hölderlin est pour Heidegger, celui qui pense le destin métaphysique de l'Occident tout entier. Il a salué, avec Hegel, dans la Révolution française, une magnifique aurore, qui surgit dans « un monde mesquin et sans cœur ». Les poèmes à Diotima chantent la naissance d'un monde nouveau, qui s'élève sur l'effondrement de l'Ancien. Tous ceux qui célébrèrent en Hölderlin un « héros germanique » l'ont défiguré.

Il n'en est pas moins vrai que lorsque Hölderlin parle de sa patrie, du VATERLAND, c'est toujours la Souabe qui est ainsi désignée. Plus profondément encore, il y a chez Hölderlin un enracinement au sol natal, thème qu'évoque inlassablement les *Élégies*, lorsqu'elles nomment le « Retour » (Heimkunft). Une telle sensibilité n'est sans doute pas étrangère à Heidegger.

Il ne saurait être question, bien sûr, de limiter la rencontre de Heidegger et de Hölderlin, à une sensibilité commune. On ne saurait pour autant la nier. Ceci apparaîtra beaucoup mieux avec la brève analyse que nous entreprendrons du texte de Heidegger : *Hebel-Der Hausfreund* (1958).

Si les interprétations heideggériennes ont toujours soulevé la méfiance et l'indignation des philologues et des historiens de la littérature, nulle n'a autant déchaîné de polémiques que le court texte consa-

1. Il en existe une excellente traduction de F. FÉDIER, P.U.F. 1959.

choisi pour son bel almanach est aussi celui qu'a choisi Heidegger pour présenter la figure de Hebel¹.

Qui est Johann Peter Hebel ? A cette question, Heidegger donne une réponse assez insolite. Il nous répond : Hebel est l' « Ami de la maison ». L'œuvre de Hebel est d'une telle diversité et d'une telle profondeur qu'elle défie toute tentative de la réduire à une seule dimension. Quel rapport y a-t-il entre *Les Niebelungen* et l'almanach qu'il destinait aux paysans ? Le mieux n'est-il pas d'interroger Hebel lui-même ?

C'est précisément ce que fait Heidegger. Loin de vouloir réduire l'œuvre si riche de Hebel à ce seul almanach, il montre seulement, que dans cet almanach, Hebel vit l'essentiel de sa poésie. Cette « belle idée », comme il la nomme encore, lui sembla la plus profonde de toutes : créer un almanach qui serait une présence bienveillante dans chaque foyer, que l'on pourrait lire les soirs d'hiver, tandis que la neige et le froid recouvrent la campagne et ensevelissent les villages. Et c'est bien ce que Goethe admirera en lui.

Les enfants de la Forêt-Noire ont appris à l'école certaines de ses poésies. Les paysans se souviennent encore des contes qu'il écrivit pour eux. Dans les anthologies populaires, il n'est pas rare de rencontrer les contes et les poèmes de Hebel.

Dans des pages d'une beauté exceptionnelle, Heidegger fait revivre ce que fut pour Hebel « l'Ami de la maison ». Le nom que Hebel a choisi pour l'almanach du pays de Bade dont il était l'éditeur résume à lui seul toute sa vocation poétique. Hebel a voulu écrire pour les paysans dans le dialecte qui leur est familier. Aussi dit-il des *Poésies alémaniques* :

« Le dialecte dans lequel ces poésies ont été écrites justifie leur titre. Il se parle dans la boucle du Rhin entre le Fricktal et l'ancien Sundgau et, plus loin, sous des formes diverses jusqu'aux Vosges, aux Alpes et, par-delà la Forêt-Noire, dans une grande partie de la Souabe. »

Ce dialecte est considéré comme une forme dégradée et déformée de la langue littéraire. Heidegger nous dit au contraire qu'il demeure la source secrète de toute langue parvenue à maturité. Aussi le dialecte de Hebel n'est-il pas une forme inférieure de la langue littéraire. La

1. HEIDEGGER : *Hebel-Der Hausfreund*, Günther Neske, 1958. Trad. fr. *Questions III*.

bourg en 1937. Il y brosse l'arrière-plan que présuppose une telle conception du « Volkstum » chez Heidegger également qui proclame en 1937 : « Die geistige Welt eines Volkes... ist die Macht der tiefsten Bewahrung seiner erd- und bluthaften Kräfte als Macht der innersten Erregung und weitesten Erschütterung seines Daseins. » A coup de superlatifs, c'est la réduction de l'esprit aux vertus de *Blut und Boden*, de la race et du sol.

Chez Burte, Hebel en 1937 était exalté comme « paysan aryen ». L'épithète a disparu chez Heidegger en 1957. Le réseau d'images, le système de références sont restés identiques ¹. »

Un tel jugement demeure pour nous incompréhensible. Même après avoir relu, fidèle en cela aux indications de M. Minder, les innombrables textes nazis consacrés à Hebel, nous ne parvenons pas à saisir le lien avec le texte de Heidegger.

Suffirait-il de parler de l'Almanach pour être immédiatement ravalé au rang des Blut- und Bodendichters ? Heidegger n'a en rien déformé le sens de l'œuvre de Hebel alors que les textes nazis ne sont que de vulgaires caricatures. Il est certain que l'attachement de Heidegger à son pays natal n'est pas sans rapport avec ce commentaire de Hebel, mais de là à y dénoncer un « conservatisme agraire » comme central à la philosophie de Heidegger, il y a un abîme.

Nous rencontrons ici une première forme d'interprétation : il s'agit de montrer dans les textes de Heidegger, une prétendue analogie de thèmes avec les discours nazis, pour en conclure sans autre forme de procès, à une identité de vue. Mais la communauté de certains thèmes suffit-elle à fonder une telle interprétation ? Que les nazis aient exaltés l'attachement à la terre, qu'ils aient précisément admiré en Hebel ce côté rustique de son œuvre, cela ne fait aucun doute. Sont-ils seulement les seuls ? N'ont-ils pas fait que défigurer un trait, présent chez Hebel, et dont Heidegger nous restitue la vérité ?

Les mêmes questions pourraient être posées pour Mörike. Certes l'œuvre de Mörike occupe peu de place dans la problématique heideggerienne, en comparaison de figures telles que Hölderlin. Edouard Mörike fit l'objet en 1950 et 1951, d'une controverse entre Emil Staiger et Martin Heidegger, mettant en cause les procédés de la philosophie moderne ¹.

1. HEIDEGGER : *Zu einem Vers von Mörike*, Ein Briefwechsel mit Martin Heidegger von Emil Staiger, Atlantis (Zürich).

Ce que nous retiendrons, de cette controverse, c'est le seul intérêt que Heidegger porte à Mörrike.

Mörrike est certes un grand poète, mais ce qui est surprenant, c'est l'affinité que présente certains aspects de son inspiration avec celle de Hebel.

Il naquit à Ludwigsbourg en 1804. Sa famille appartenait à la bourgeoisie pieuse et cultivée des petites villes souabes. Il fit ses études de théologie au séminaire d'Ulrich et de Tübingen. Un amour passionné pour l'énigmatique Maria Meyer lui inspirent les célèbres poèmes de *Peregrina*, mais l'essentiel de son œuvre consiste en poèmes familiers, dans lesquels il exalte la vie simple et heureuse qu'il a connue lorsqu'il devint, en 1826, pasteur d'un petit village.

« Aube d'hiver », « Au bord de la forêt », « Le vieux coq du clocher » témoignent de cette existence heureuse et paisible qu'il connut presque toujours. Toute l'œuvre de Mörrike gravite autour de ces thèmes familiers qu'il parvient à transfigurer. Il semble qu'il se soit donné pour tâche de révéler par la poésie, les aspects les plus familiers et les plus voilés de l'univers : l'aube, la nuit, le brouillard qui se lève lentement sur la vallée.

Écoutons par exemple son évocation d'un « Matin d'hiver » :

« Grisaille douce d'aube duveteuse,
Quel monde neuf tu remues en mon cœur !
Pourquoi faut-il qu'en toi je me sente renaître
Ensanglanté de vie et rougeoyant d'ardeur ? »

Matin d'hiver avant le lever du soleil.

A travers cette existence simple et pauvre, Mörrike a atteint l'essence la plus profonde de la poésie. Et c'est ce que Heidegger reconnaîtra en lui.

L'évocation rapide des figures de Hölderlin, Hebel et Mörrike n'aurait de sens authentique que si le rapport de leurs poèmes aux écrits de Heidegger était lui-même interrogé. Une telle élucidation ne serait elle-même possible que si le rapport de Heidegger à l'essence de la poésie est clairement compris.

7 - Dans les remarques qui précèdent, nous nous sommes contentés de n'apprendre que des choses encore très provisoires. Il s'agit de comprendre comment la rencontre de Heidegger et du mouvement national-socialiste allemand a pu être possible. Une telle étude sera entreprise par la suite, avec une confrontation historique des textes et des événements. Nous nous sommes limités dans les pages qui pré-

cèdent à nous rendre attentifs à une certaine forme de sensibilité, qui, si elle n'explique nullement l'erreur de Heidegger en 1933, rend néanmoins compréhensible la sympathie qu'il a pu ressentir pour le mouvement national-socialiste ouvrier allemand et ses premières réalisations.

L'attachement au sol natal, à cette Forêt-Noire, aux paysans qui en vivent, a sans doute joué un rôle important dans l'égarement de Heidegger. Mais c'est une absurdité totale, que d'affirmer que le sentiment lui-même est « nazi », ou qu'il constitue une implication politique de sa philosophie (Adorno, Löwith).

Au moment où l'Allemagne tout entière sera plongée dans la plus profonde détresse, et le Sud tout entier engagé dans le déclin, Heidegger participera à cette erreur monstrueuse que commirent tous ceux qui crurent en Hitler, et virent en son mouvement la possibilité de sauvegarder l'essence allemande.

Cet attachement au sol natal, qui n'a rien d'un nationalisme absurde, ou d'un sentimentalisme verbeux, nous semble avoir joué un rôle essentiel dans cette rencontre.

D'autres éléments apparaîtront peut-être au cours de la recherche. Aussi continuerons-nous à interroger cette archéologie de *Sein und Zeit*.

3. Les années d'étude et la théologie.

Après des études primaires à Messkirch, Heidegger fit ses études secondaires de 1903 à 1909 dans les établissements de Constance et Fribourg. C'est à cette époque qu'il commence à étudier la théologie dont l'empreinte demeurera vivante sur toute sa pensée. Une figure domine cette période, au cours de laquelle il est élève au séminaire de Constance : celle du futur archevêque de Fribourg, Conrad Grober.

Conrad Grober est une figure essentielle sur ce chemin qui conduit Heidegger de Messkirch à Fribourg : c'est sous sa direction que Heidegger étudie la théologie. C'est encore lui qui décidera peut-être de son orientation philosophique, en lui faisant lire la dissertation de Franz Brentano « Des multiples significations de l'étant chez Aristote ».

Il existe au moins un texte essentiel de Heidegger où il est question de cet étrange personnage, c'est celui du recueil *Unterwegs zur Sprache*. L'écrit s'intitule « Aus einem Gespräch von der Sprache » (D'une conversation sur le langage). Écoutons ce que nous en dit Heidegger :

« Et plus tôt encore, dans les dernières années du Gymnasium, vers l'été 1907, la question de l'Être se présentait à moi, sous la forme de la dissertation de Franz Brentano, maître de Husserl. Elle s'intitulait : « Des multiples significations de l'étant chez Aristote » (Von der mannigfachen Bedeutung des Seienden nach Aristoteles), écrite en 1862. Ce livre me fut offert alors, par un compatriote, ami de mon père, le futur archevêque de Fribourg-en-Brisgau, le Dr. Conrad Grober. A cette époque, il était curé de la ville de Constance, à l'église de la Trinité. »

Unterwegs zur Sprache (p. 92).

Conrad Grober adhéra au mouvement national-socialiste, à la même époque que Heidegger. Tous deux pensèrent sincèrement que le mouvement national-socialiste pourrait transformer l'Allemagne, la même illusion les a traversés, avec le même espoir et le même retour à la réalité cruelle. Tandis que Heidegger sera l'objet des attaques les plus violentes de la part des Recteurs nazis de Heidelberg et Berlin, et qu'il attaquera dans ses cours le régime national-socialiste, Conrad Grober, alors archevêque de Fribourg, dénoncera du haut de sa chaire le racisme et ses perversions avec un courage qui fut admiré par toute l'Allemagne.

La formation théologique de Heidegger est d'une importance essentielle dans la compréhension de son œuvre, et plus particulièrement de *Sein und Zeit*. S'il est absurde de voir en Heidegger un mystique sans Dieu ou un théologien athé¹, il faut reconnaître que certains aspects de la problématique heideggérienne seraient peu compréhensibles sans une référence à une profonde connaissance de la théologie.

On a souvent parlé de la ressemblance qui existe entre le langage

1. Telle est l'interprétation médiocre proposée par Löwith, pour rendre compte de l'importance de la philosophie de Heidegger dans sa contribution au volume offert à Heidegger pour son soixante-dixième anniversaire, intitulée : *Zur kritischen Würdigung von Heideggers Wirksamkeit*. Selon Karl Löwith, l'audience que rencontre la pensée de Heidegger tient à son inspiration mystique. Elle tient lieu de succédané à ceux qui ont compris comme Nietzsche que Dieu est mort, mais qui n'ont pas encore le courage de devenir athé. A ceux-là, la philosophie de Heidegger apporte le sacré de la désacralisation, la seule marque des Dieux enfuis. Cette conception a été reprise dans un pamphlet, intitulé *Heidegger*, par P. Trotignon, qui non content de faire de Heidegger un mystique sans Dieu, fortement compromis avec le National-socialisme, estime que l'importance accordée à la pensée de Heidegger, ne fait que témoigner de l'absence de pensée réelle qui caractérise notre époque. On lira avec une surprise croissante cette étonnante « présentation » de Heidegger, malheureusement destinée à des jeunes élèves dans *Heidegger* (P.U.F. 1965).

du « Heidegger II »¹, sur l'Être, et celui dont usent les mystiques médiévaux pour désigner Dieu. De telles considérations ne présentent guère d'intérêt et risquent à chaque instant de ramener la pensée de Heidegger à une théologie poétique. S'il est exact que Heidegger cite Hamman, Maître Eckardt, Angelus Silésius, c'est *seulement* en tant qu'ils nous éclairent à l'intérieur de la philosophie. Toute tentative de chercher dans la pensée de Heidegger une réponse à la question de Dieu est condamnée à l'échec.

Il est toutefois certain que *Sein und Zeit* porte profondément l'empreinte de la théologie. Heidegger cite d'ailleurs Luther et Calvin, et la détermination de l'homme comme être-pour-la-mort, n'est pas sans évoquer les écrits du jeune Luther ou les Méditations sur la vie future de Calvin. Une simple lecture du paragraphe 49 de *Sein und Zeit*, intitulé « La délimitation de l'analyse existentielle de la mort par rapport aux autres interprétations possibles de ce phénomène », suffit à nous en assurer. Heidegger écrit dans une remarque :

« Déjà l'anthropologie élaborée par la théologie chrétienne depuis saint Paul jusqu'à la *Méditation Futuræ Vitæ* de Calvin a toujours incliné la vision de la mort, dans son interprétation de la « vie. »

Sans aucun doute, l'analytique de la finitude de *Sein und Zeit*, par ses accents tragiques est profondément enracinée dans la théologie luthérienne.

Pendant longtemps, c'est de la théologie que Heidegger semblera attendre un salut pour la philosophie, et il lui semblera plus essentiel de méditer les écrits du jeune Luther, que le bavardage philosophique qui constitue toujours l'actualité philosophique.

Cet enracinement de la pensée de Heidegger dans la théologie a été souvent reconnu. Il n'est pas inutile de rappeler la thèse développée par Karl Löwith, dans son étude *Les implications politiques de la philosophie de l'existence chez Heidegger*, qui s'efforce de montrer dans cette conception luthérienne de l'existence, une détermination nationale-socialiste. Une telle interprétation n'est pas sans évoquer celle d'Alfred Bauemler, qui montrait en des termes presque identiques, dans son ouvrage intitulé *Studien zur deutschen Geistesgeschichte*², dans les doctrines de Luther une annonce du National-socialisme.

1. Cette distinction introduite, ou plutôt officialisée par la thèse de W. Richardson, sera ultérieurement étudiée.

2. Alfred BAUEMLER : *Studien zur deutschen Geistesgeschichte* (Junker und Dunnhaupt), Berlin, 1937.

Bauemler fut, rappelons-le, le philosophe officiel du N.S.D.A.P. Il est assez regrettable que Löwith, dans sa volonté de démystifier Heidegger, se rencontre avec son interprétation.

Cette importance de la théologie, dans la formation de la pensée de Heidegger, nous la retrouvons encore, dans les premiers cours professés à l'Université de Fribourg. Il s'agira d'élucider l'« expérience facticielle de la vie dans la foi chrétienne ».

L'ensemble de ces cours n'ayant pas été publié, il faut s'en tenir à des indications assez brèves rapportées par ceux qui ont suivi l'enseignement de Heidegger en cette période, ou qui ont eu accès aux manuscrits non publiés. Nous ne rappellerons ici que les thèmes essentiels de cet enseignement.

Dans son cours *Einführung in die Phaenomenologie der Religion* (Introduction à la phénoménologie de la religion), prononcé à Fribourg pendant le semestre d'hiver 1920-1921, Heidegger a interrogé l'« expérience effective de la vie », telle qu'elle apparaît dans le christianisme primitif. Il a commenté les quatrième et cinquième chapitres de l'Épître de saint Paul aux Thessaloniens, dans lesquels il est question de l'espoir fondé sur le retour du Christ. Il s'agit de découvrir ici une certaine expérience du temps. Dans le même cours, Heidegger a aussi longuement commenté la seconde Lettre aux Corinthiens, où il est question de la célèbre « écharde dans la chair », dont Kierkegaard donnera des variations multiples.

Selon Heidegger, la foi chrétienne primitive a fait l'expérience de la vie dans sa réalité, en tant qu'historique. Il faut comprendre ce mot « historique », au sens d'« historial », qu'introduira Heidegger par la suite, pour dissiper toute ambiguïté. Une telle expérience ne se situe pas seulement dans le temps, elle est le vécu du temps lui-même. Sans aucun doute, c'est dans ces cours qu'il faut trouver l'origine de l'analyse de la vie facticielle, que décrira *Sein und Zeit*.

Au semestre d'été 1921 Heidegger expose à travers le dixième livre des *Confessions* l'expérience facticielle de vie selon saint Augustin. Le cours lui-même a pour titre *Saint Augustin et le Néo-platonisme* (Augustinus und der Neuplatonismus). Il s'agit de montrer ce qu'est pour saint Augustin l'expérience de l'accomplissement de la vie bienheureuse, et comment les concepts repris par saint Augustin faussent l'expérience qu'il s'agit de révéler, par leur gangue néo-platonicienne. Il est nécessaire pour Heidegger, de détruire cette évaluation de Dieu comme *Bonum* et *Summum*, et de renoncer à concevoir Dieu comme le

repos. Par là, Heidegger n'est pas sans rejoindre les thèses de Martin Luther¹.

Luther a combattu une telle interprétation de la parole de Dieu et des écrits de saint Paul. Aussi n'est-il pas étonnant que, dans son cours sur *Saint Augustin et le Néo-platonisme*, Heidegger renvoie ses auditeurs à Luther, et plus particulièrement au jeune Luther, aux thèses de la Dispute d'Heidelberg, de 1518. Dans l'*Introduction* à « *Was ist Metaphysik ?* », Heidegger renvoie encore les théologiens aux explications de saint Paul.

Chez Luther aussi, se rencontre l'expérience effective de la vie, que Heidegger a précédemment analysée chez saint Paul et saint Augustin. Il réintroduit, dans la « théologie de la croix », cette « expérience de la vie du christianisme primitif », qui renonce aux visions d'Apocalypse, et aux visions de la métaphysique.

Il est surprenant de constater à quel point, Heidegger qui est le seul à avoir renouvelé l'interprétation de la métaphysique depuis Hegel, a passé par les positions les plus hostiles à la métaphysique, guidé en cela par la théologie, et notamment celle de Luther, qui combattit à la fois Érasme et Aristote. Le jugement de Heidegger sur Luther n'est d'ailleurs pas seulement positif. Si Heidegger admire profondément le jeune Luther, il reproche au vieux Luther, au Luther de la maturité, d'avoir été la victime de la tradition qu'il a combattue, et d'avoir favorisé avec Melancton l'établissement d'une nouvelle Scholastique.

Ce que découvre Heidegger dans cette élucidation de l'expérience facticielle de la vie dans le Christianisme primitif, c'est à la fois l'approche de l'analytique de la finitude que développera *Sein und Zeit*, et aussi la conviction que la métaphysique depuis son aube et premier commencement pense l'être comme présence constante. *Sein und Zeit* s'efforcera de le penser dans l'horizon du Temps.

Il y a pourtant une figure absente de cette longue procession de figures théologiques, celle de Kierkegaard.

L'importance que tous deux accordent à l'angoisse, au néant, à la liberté, semble pourtant rendre le rapprochement *Heidegger-Kierkegaard* légitime. En fait, il n'en est rien².

1. Pour tout ce qui concerne la période qui s'étend avant la publication de *Sein und Zeit*, et les différents cours professés par Heidegger, nous renvoyons à l'essai de Otto Pöggeler, précédemment cité.

2. Voir notamment *Heidegger and Kierkegaard*, de Michael WYSCHOGROD, London, 1954.

Dans *Sein und Zeit*, Kierkegaard est présenté comme celui qui, au début du XIX^e siècle, a « saisi d'une manière expressive et pensée rigoureusement jusqu'en fond le problème de l'existence en tant que problème existentiel », mais son importance est limitée par des considérations négatives : toute problématique existentielle lui est étrangère, il dépend entièrement, pour ce qui est de l'ontologie, de l'achèvement de la métaphysique hégélienne. Comme Marx et Feuerbach, Kierkegaard est l'un des plus grands hégéliens. Les *Holzwege* reconnaîtront en Kierkegaard un « auteur religieux et non pas un penseur ». Kierkegaard est le plus grand auteur religieux, non pas un parmi les autres, mais *le seul qui soit à la mesure de notre temps de détresse*.

Heidegger reste cependant profondément hostile au déferlement de la « philosophie existentielle », et Kierkegaard, demeure une figure marginale, éclipsée par Hölderlin et Nietzsche. Seuls ses « discours édifiants » et le « Concept d'Angoisse » ont pour Heidegger un intérêt certain pour la métaphysique.

Ainsi s'achève ce qu'on pourrait nommer le cycle théologique de Heidegger. La première strate interrogée, qui devait selon certains nous donner la lumière nécessaire à la compréhension de son adhésion au National-socialisme, s'est révélée vaine : l'attachement de Heidegger au sol natal demeure marginal dans sa pensée, et ne saurait aucunement être rapproché, et encore moins identifié, au culte de la terre et du sang, que développèrent les nazis.

La formation théologique de Heidegger ne saurait non plus être considérée comme l'ouverture d'un chemin vers le national-socialisme, à moins d'accepter l'absurdité de la thèse de Karl Löwith, qui voit dans le caractère luthérien de la détermination heideggérienne de l'existence une « implication nationale-socialiste ». Il faudrait alors, pour être fidèle à la logique de cette thèse, considérer Luther et Calvin eux-mêmes comme des précurseurs du nazisme, ce qui n'est pas impossible, à condition de justifier l'interprétation nazie de la philosophie, telle qu'elle a été formulée par un Alfred Bauemler par exemple.

Nous ne pensons pas que quelqu'un puisse avoir l'idée de défendre une telle absurdité.

Depuis son entrée au séminaire de Constance, Heidegger a acquis une connaissance approfondie de la théologie, et plus particulièrement

de l'étant¹. L'ens est considéré ici comme le terme ultime au-delà duquel il devient impossible de poser des questions. Ce caractère ultime se manifeste dans les transcendants, déterminations suprêmes des objets au-delà desquels on ne peut plus questionner, tel que *unum, verum, bonum*, etc.

Il n'y a pas lieu de s'enfoncer plus longuement dans la problématique ontologique que développe cet écrit d'habilitation, le présent travail n'interrogeant que l'archéologie de *Sein und Zeit*, pour en reconnaître les différentes statifications, et à l'intérieur de ces strates, s'il existe comme le prétendent Paul Hühnerfeld et Karl Löwith la possibilité d'une insertion du National-socialisme, ou du moins une brèche qui a permis son irruption à l'intérieur de la pensée de Heidegger.

La présentation de « l'ontologie cartésienne du monde », aux paragraphes 19 et 21 de *Sein und Zeit*, témoigne de la parfaite connaissance de Heidegger de tous les problèmes de l'ontologie médiévale et scolastique.

Il serait peut-être possible de montrer dans ces écrits la préparation de certaines questions essentielles de *Sein und Zeit*, mais à cette époque, celui qui lisait Heidegger était incapable d'apercevoir encore la profondeur à laquelle seraient portées ces questions. Heidegger semblait alors tendre vers un kantisme transcendantal et logique, qui n'était pas sans rappeler celui de l'École de Marbourg. Les écrits de Brentano et l'étude de la théologie ont révélé à Heidegger l'importance et la richesse de la philosophie scolastique, bien que Heidegger ne cherche nullement comme Brentano ou Trendelenburg à lui redonner vie.

Ce qui importe, c'est qu'à cette époque Heidegger se soit définitivement orienté vers les questions de la métaphysique, même si l'empreinte de la théologie demeurera toujours vivante sur son œuvre.

Une rencontre va devenir alors de plus en plus essentielle : celle de Heinrich Rickert et du Néo-kantisme.

6. Heinrich Rickert et Emil Lask : La découverte du Néo-kantisme.

C'est à son maître, Heinrich Rickert, que Heidegger a dédié son travail d'habilitation. Dans le même écrit, Heidegger rend aussi hommage à Emil Lask.

ihrem Bezug zum Sein. Doch all diese Verhältnisse waren mir damals noch undurchsichtig. »

1. Bertrand RIOUX : *L'Être de la Vérité chez Heidegger et saint Thomas d'Aquin*, Montréal, 1963.

Ce bref rappel du peu d'estime dans lequel Heidegger tenait les Néo-kantiens n'est pas sans intérêt pour les questions qui nous occupent. C'est ici que prennent naissance la plupart des accusations d'antisémitisme qui seront ultérieurement portées contre Heidegger. Parmi ces attaques, la biographie que Frau Tony Cassirer écrit de son mari : *Aus meinem Leben mit Ernst Cassirer*, occupe une première place.

Really!

L'argumentation qui paraît encore à certains si convaincante peut se résumer sous forme de syllogisme :

« Les représentants du Néo-kantisme, Cohen, Cassirer, Natorp, sont juifs. Heidegger n'aime pas les Néo-kantiens, donc Heidegger est un dangereux antisémite. »

?

Cette formulation peut donner à sourire : elle n'en est pas moins rigoureusement exacte. Il n'en faudra pas plus à Mme Tony Cassirer, qui connaissait le peu d'estime de Heidegger pour Hermann Cohen, pour propager à travers le monde entier cette formidable accusation d'antisémitisme qui, selon elle, permettait de jeter toute la lumière sur les événements de 1933, et l'adhésion de Heidegger au mouvement national-socialisme. La rupture philosophique de Husserl et de Heidegger et les invraisemblables mensonges qui seront répandus autour de cette rupture viendront corroborer cette thèse, en confirmant l'antisémitisme de Heidegger.

Avant de nous attacher à l'élucidation de ces événements, il est nécessaire de souligner l'importance d'une autre influence décisive, qui marqua Heidegger, celle de Dilthey.

7. Dilthey et l'herméneutique de la facticité.

Dans son Discours inaugural, prononcé à l'Université de Heidelberg, Heidegger indique quelles sont les plus importantes étapes qui ont marqué son développement : de 1910 à 1914, il a lu la *Volonté de puissance*, de Nietzsche, les traductions des œuvres de Kierkegaard et Dostoïewsky, il a approfondi sa connaissance de Hegel et Schelling, lu les poèmes de Rilke et Trakl, et enfin achevé la lecture des œuvres complètes de Dilthey.

En 1916, Husserl sera appelé à Fribourg. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que Heidegger approfondira vraiment l'œuvre d'Edmund Husserl. Auparavant, une autre figure prend place aux côtés de celles de Brentano, Rickert et Lask, celle de Dilthey.

Heidegger ne commença à lire les écrits de Dilthey qu'après 1910.

Dans son article « La Philosophie comme science rigoureuse » (*Die Philosophie als strenge Wissenschaft*), paru dans la revue des Néo-kantiens de Heidelberg, Husserl avait violemment attaqué l'auteur de *La Philosophie des conceptions du monde*. Les écrits de Dilthey occupent peu de place dans l'interprétation de la métaphysique que propose Heidegger. Mais *Sein und Zeit* leur accorde une grande importance dans l'étude de la constitution de l'historicité du Dasein.

Il semble que la suspicion qu'éprouve Heidegger à l'égard de Dilthey et de Kierkegaard ait une même origine : tous deux s'efforcent de lutter contre la métaphysique, sans pour autant parvenir à lui échapper. Kierkegaard s'oppose à travers Hegel à toute philosophie, mais demeure pourtant le dernier des grands hégéliens. Dilthey veut, lui aussi, échapper à une tradition qui blesse la vie sans pouvoir parvenir à la saisir, mais demeure cependant une figure de la métaphysique, témoin de sa grandeur et de sa décadence, dira aussi Heidegger.

Figures marginales, Kierkegaard et Dilthey seront néanmoins interrogés à travers une herméneutique de la facticité.

Plus essentielle encore est la question de l'Histoire, ou plutôt de l'historicité, telle qu'elle se trouve formulée dans les écrits de Dilthey, interrogés par Heidegger dans *Sein und Zeit*. L'analyse de l'historicité constituante du Dasein ne saurait être comprise sans une référence précise aux analyses de Dilthey.

Un abîme sépare, sans aucun doute, Hegel et Heidegger sur l'importance relative accordée à l'histoire vivante. Celle-ci apparaît toujours chez Heidegger comme le reflet d'une histoire plus profonde, celle de la métaphysique.

Dans sa conférence d'habilitation (*Habilitationvortrag*) intitulée : « *Der Zeitbegriff in der Geschichtswissenschaft* » (La notion de Temps dans la science historique), Heidegger distingue entre science de la nature et science de l'histoire en montrant que ces disciplines s'opposent par la conception même qu'elles ont du temps. Cette distinction n'est guère originale : on la trouve déjà abondamment utilisée par Rickert et amorcée par Windelband. Mais que peut dire la philosophie sur l'histoire ? La métaphysique occidentale a-t-elle été capable de saisir l'histoire ? Telle est la question que rencontre Heidegger à travers les écrits de Dilthey et dans ses cours sur l'expérience de la vie dans le christianisme primitif.

Aussi l'influence de Dilthey se trouve-t-elle visible dans deux directions : tout d'abord, dans les cours que fait Heidegger sur l'*Ontologie*

d'abord les mathématiques et publia son premier grand travail sous le titre : *Ueber den Begriff der Zahl*, en 1887. Privatdozent à Halle, puis en 1906 professeur à Göttingen, il enseigna à Fribourg à partir de 1916. Il sera « emeritiert » en 1928 avec la prise du pouvoir par les Nationaux-socialistes, et tout droit à la parole lui sera finalement retiré sur les territoires occupés par le Reich, en tant que non-aryen.

Les conférences de Vienne et de Prague, qu'il prononça les 7 et 10 mai 1935, constituent son dernier adieu au monde philosophique et une suprême mise en garde aux Allemands, inconscients des événements qui allaient déferler comme un ouragan sur l'Europe. Refusant les appels des Universités étrangères, Husserl demeurera à sa table de travail à Fribourg.

L'itinéraire philosophique de Husserl est assez étrange. Il est venu des mathématiques à la philosophie. Son maître, Franz Brentano, lui inspira le dégoût du psychologisme, et, comme Lask et Rickert, il est persuadé que le salut de la philosophie ne peut venir que d'un retour à une théorie de la connaissance théorétique, qui se fonde sur la subjectivité transcendante que Husserl considérera toujours comme « la merveille des merveilles ».

Ses écrits, qui s'étendent sur une quarantaine d'années, présentent une remarquable unité : celle de l'anti-psychologisme qui dominait alors l'actualité allemande. C'est là l'horizon commun aux recherches de Natorp, de Husserl et du jeune Heidegger, dont les premiers écrits seront profondément marqués par les *Recherches logiques* de Husserl.

Les premiers travaux de Husserl sont consacrés au problème du fondement des mathématiques. Il cherche à résoudre des questions considérées pendant longtemps comme insolubles, au sujet de l'origine des nombres. Le titre qu'il donne à ces recherches témoigne d'un intérêt nouveau : *Philosophie der Arithmetik*. Toutefois, dans l'ouvrage qui suivra, Husserl désavouera l'orientation encore trop psychologique de ce premier travail.

Il s'engage alors dans des recherches plus complexes, s'attachant à la description des vécus de conscience, dans lesquels les idées logiques semblent avoir leur source. Ces investigations constituent les *Logische Untersuchungen* (Recherches logiques), que Husserl présente ainsi :

« Les *Recherches logiques*, dont je commence la publication par ces prolégomènes, sont issues des problèmes inéluçables qui ont sans cesse paralysé et interrompu finalement la réussite des efforts que j'ai consacrés pendant de longues années à une élucidation philosophique des mathématiques pures. »

Husserl, ou plus généralement du lien de Heidegger au mouvement phénoménologique, et sa rupture finale.

9. Husserl et Heidegger.

Le rapport de Heidegger à la phénoménologie a fait l'objet de divers travaux¹. Il n'en existe cependant aucun qui ait tenté d'élucider le rapport de Heidegger aux écrits de Husserl, d'une manière définitive. La question est pourtant d'importance : comment Heidegger, disciple, ami et assistant de Husserl qui voyait en lui l'un des plus grands espoirs de la phénoménologie, a-t-il pu rompre avec le mouvement et être considéré par Husserl comme un adversaire ? Que signifie une telle « excommunication » ? Enfin, dans quelle mesure la rupture philosophique qui survint entre Heidegger et son ancien maître permet-elle d'éclairer l'évolution de leurs rapports personnels ?

Il est certain que *Sein und Zeit* se meut encore dans une clarté imprécise. Cette œuvre fut saluée par beaucoup comme l'un des chefs-d'œuvre du mouvement phénoménologique allemand qui atteint en elle son plus haut sommet. Mais Husserl comprit très vite que son ancien assistant s'orientait vers des horizons et une direction profondément différents des buts qu'il donnait à la phénoménologie.

Il suffit de lire les annotations qu'il écrivit en marge de son exemplaire de *Sein und Zeit* pour comprendre l'abîme qui les séparait déjà. Les questions que pose Heidegger n'avaient guère de sens pour Husserl qui lui reproche de tomber dans l'anthropologie.

Il est certain que l'étude du rapport de Heidegger à Husserl sera grandement facilitée lorsque la publication des lettres qu'ils échangèrent sera entreprise². Un rappel, même rapide, des événements qui marquèrent la rencontre de Heidegger et de Husserl, nous permettra de détruire de nombreux mythes, dont nous rencontrons l'obsédante présence à chaque pas.

1. Parmi ces travaux citons notamment :

W. RICHARDSON : *Heidegger, Through Phenomenology to Thought*, 1963.

O. PÖGGELER : *Der denkweg Martin Heideggers*, 1963.

H. SPIEGELBERG : *The Phenomenological Movement*, 1959.

A. DIENER : *Edmund Husserl*, 1956.

2. Les lettres de Husserl à Roman Ingarten doivent être publiées incessamment. Pour ce qui concerne les documents ayant trait aux rapports de Husserl et de Heidegger, il est impossible d'y avoir accès, par suite des décisions des héritiers de Husserl.

Il semble qu'il n'y ait pas eu de contact entre Husserl et Heidegger, au cours des années d'enseignement à Göttingen. Husserl enseigna pendant plusieurs années à l'Université de Göttingen lorsque Heidegger y poursuivait ses études.

Issu d'une famille assez pauvre, Heidegger dut bientôt quitter Göttingen pour se rapprocher de sa ville natale, et poursuivit ses études à Fribourg, au cœur de la Forêt-Noire.

Lorsqu'en 1916 Husserl fut nommé professeur à Fribourg, Heidegger avait déjà accompli sa formation sous la direction de Heinrich Rickert. Il avait même été habilité Privatdozent après lecture de sa dissertation *Der Zeitbegriff in der Geschichtswissenschaft*. Heidegger n'ignorait pas les recherches de Husserl, et ses premiers travaux portent l'empreinte d'une influence incontestable.

C'est sans doute peu de temps après l'arrivée de Husserl à Fribourg que leur première rencontre personnelle eut lieu. Heidegger n'a jamais été l'élève de Husserl, comme on le répète si fréquemment. Lorsqu'il rencontre Husserl, sa formation est accomplie. Il a subi de multiples influences, dont nous avons tenté, dans les pages qui précèdent, de montrer toute la complexité, et possède une connaissance de l'histoire de la philosophie que Husserl ne possédera jamais¹.

Edmund Husserl, doué d'une extraordinaire capacité de travail, accumulait les manuscrits, et devait pour les mettre à jour avoir recours à de nombreux collaborateurs. C'est ainsi qu'il remarqua très vite l'immense valeur du jeune Privatdozent qu'était Heidegger. Une amitié naît bientôt entre eux, et Heidegger va faire de la phénoménologie sa cause personnelle. Aussi n'est-il pas étonnant que Husserl ait vu en Heidegger l'un des plus grands espoirs de la phénoménologie.

Un simple regard sur les titres des différents cours prononcés par Heidegger, à Fribourg, nous montre qu'ils commencent tous par le titre « phénoménologie ». Devenu assistant de Husserl, Heidegger semble s'engager dans la voie tracée par son maître.

Lorsqu'il vient à Marbourg, Heidegger n'est plus un simple Privatdozent, mais professeur titulaire. Sa liberté est totale, et il ne vit plus dans l'ombre de Husserl. On pourrait donc s'attendre à ce que la direction imprimée par le créateur de la phénoménologie soit infléchie

1. Husserl, qui avait une conscience très vive de sa valeur, n'hésitait pas à nommer ses interprétations des philosophies antérieures, « Meine Romane », mes romans. Ceci est tout à fait impensable de la part de Heidegger, dont les commentaires, parfois déroutants, n'en affirment pas moins être la vérité authentique de ce qui est dit.

dans l'irrationalisme et l'abandon de la rigueur scientifique propre à l'essence de toute philosophie. Dès *Sein und Zeit*, la proximité du monde grec est infiniment plus essentielle pour Heidegger que la *Lebenswelt* husserlienne.

Heidegger fut cependant, et cela d'une manière incontestable, l'un des collaborateurs les plus actifs de Husserl. Il demeura pendant plusieurs années son assistant, et leurs contacts ne cessèrent aucunement lorsque Heidegger enseigna à Marbourg, même s'ils devinrent moins fréquents.

Toutefois Husserl deviendra bien vite conscient de tout ce qui sépare Heidegger des thèses fondamentales de la phénoménologie. A la suite de lectures données en Angleterre, Husserl fut invité à rédiger pour l'*Encyclopedia Britannica* un article sur la phénoménologie, pour la treizième édition.

22
Avec l'intention certaine de rapprocher Heidegger de la phénoménologie, Husserl l'invite à participer à la rédaction de cet article, en ajoutant à son propre texte un commentaire critique. Ces deux études, malgré leur brièveté, sont essentielles à la compréhension des rapports de Husserl et de Heidegger, et surtout des divergences qui surgirent au sein même de la phénoménologie.

L'histoire de cet article a été rapportée par Walter Biemel, dans une étude intitulée *Husserl's Encyclopedia Britannica Artikel und Heidegger Anmerkungen Dazu*¹.

Une lecture même rapide de ces deux textes conduit à une certitude aveuglante : Husserl et Heidegger, même s'ils emploient un vocabulaire assez proche, s'éloignent de plus en plus. Heidegger, dans l'article critique qu'il joint à celui de Husserl, utilise son propre vocabulaire, celui de *Sein und Zeit*, et non celui des *Ideen*. Dès lors la rupture semblait inévitable.

Avant de rappeler brièvement les circonstances de cette rupture, il est nécessaire de dégager les lignes maîtresses de la phénoménologie, telle que Heidegger la conçoit, et ce qui oppose radicalement Husserl et Heidegger.

Quelques mois après la succession de Heidegger à la chaire de Husserl, leurs rapports déjà douloureusement tendus par les divergences qui éclatent entre eux, et qui sont désormais publiques, vont entrer dans une phase cruciale.

1. Publiée dans le *Tijdschrift voor Philosophie* XII, 1950, pp. 246-280.

On imagine aisément l'immense déception que dut connaître Husserl, en voyant Heidegger, celui qu'il considérait comme le plus grand espoir de la phénoménologie de Fribourg, s'orienter dans une direction étrangère à ses recherches, et même radicalement opposée.

Les lettres qu'il adresse en décembre 1927 à Roman Ingarden témoignent de l'inquiétude grandissante de Husserl face aux recherches entreprises par Heidegger, et qui lui semblent profondément irrationnelles. Husserl reproche à Heidegger de n'avoir pas compris toute l'importance de la « réduction éidétique ». Le remplacement de la subjectivité transcendante par le *Dasein* lui semble conduire directement à l'anthropologie. La rédaction commune de l'article pour l'*Encyclopedia Britannica*, loin d'atténuer leurs divergences, les a au contraire exacerbées.

Husserl espéra regagner Heidegger à ses thèses avec son appel à Fribourg, mais la séparation est désormais irrémédiable. Deux mois après le retour de Heidegger à Fribourg, leurs rapports vont pratiquement cesser. Husserl, dont l'honnêteté philosophique est immense, ne se tient pas pour autant séparé définitivement de son ancien disciple. Avec les précisions que lui apporte son nouvel assistant Eugen Fink, qui pour son malheur fut à la fois marqué par Husserl et Heidegger, il relit *Sein und Zeit* et *Kant und das Problem der Metaphysik*. Mais le chemin que suit Heidegger lui demeurera toujours étranger.

L'ambiguïté de cette rencontre de Heidegger et la phénoménologie est à chercher dans le concept même de « phénoménologie » qui est exposé dans *Sein und Zeit*.

Avec cette œuvre, Heidegger devient la plus importante figure du monde philosophique allemand.

10. La publication de *Sein und Zeit*.

Sein und Zeit est non seulement l'œuvre qui révéla Heidegger au monde entier comme l'un des penseurs les plus profonds issus du courant phénoménologique allemand, mais aussi l'une des étapes essentielles de la métaphysique occidentale.

A ce titre, on peut affirmer qu'elle prend place aux côtés de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, ou même de la *Critique de la raison pure*, de Kant. C'est sans aucun doute la plus importante des œuvres publiée au xx^e siècle. Sa seule présence suffit à dissiper l'importance accordée au bavardage philosophique quotidien. Aussi ne faut-il pas

Heidegger a fait de sa « belle phénoménologie » une vulgaire anthropologie. Aussi écrit-il en marge de son exemplaire de *Sein und Zeit* :

« Toute la problématique est transposée : à l'ego correspond le Dasein, etc. Par là, tout devient, grâce à une « profondeur d'esprit » (Tiefsinnig), obscur et philosophiquement sans valeur. »

De toutes ces critiques, la plus explicite est sans doute le « Nachwort » des *Ideen*, publié dans le dernier volume du *Jachbuch* (XI 1930), dans lequel Husserl répond à certaines objections clairement attribuées à Heidegger.

Heidegger, selon Husserl, aurait mécompris le sens de la réduction phénoménologique, ce qui le conduit à une mésinterprétation de la phénoménologie dans son ensemble. Par là, les travaux de Heidegger sont un retour au psychologisme et ne peuvent déboucher que sur une anthropologie transcendante.

Il n'y aura cependant jamais de rupture définitive. Dans ses attaques, Husserl ne mentionne que très rarement le nom de Heidegger; il semble s'adresser à un adversaire anonyme et invisible. Le *Jachbuch*, qui pendant de longues années avait été dirigé par Husserl, le sera désormais par Heidegger et Oskar Becker.

Heidegger en abandonne bientôt la direction, mais les deux hommes ne sont pas encore irrémédiablement séparés : ils ne le seront jamais. Eugen Fink, le dernier assistant de Husserl, ami de Heidegger, en témoignera facilement, même si Husserl semble avoir « excommunié » ses deux anciens disciples, Heidegger et Max Scheler.

L'amitié de Heidegger et de Max Scheler, si brusquement interrompue par sa mort soudaine, ne fut pas non plus sans heurts : l'intransigeance de Heidegger ne connaît pas de limite, même avec ceux qui lui sont le plus proche.

Husserl ne peut plus enseigner. La prise du pouvoir par les Nationaux-socialistes lui interdit toute prise de parole sur les territoires du Reich, en tant que non-aryen. Heidegger affirmera bientôt sa sympathie pour le mouvement et deviendra recteur de Fribourg. Leurs rapports ne cesseront pas pour autant. Rien, jamais rien, ne pourra effacer cette longue amitié qui les a liés, lorsque Heidegger n'était encore qu'un jeune Privatdozent, défendant avec acharnement les thèses de la phénoménologie.

Heidegger est à présent reconnu comme l'un des plus grands espoirs

Cette accusation fut reprise par *Der Spiegel* (7 févr. 1966). L'auteur de l'article n'hésite pas à affirmer que Heidegger aurait interdit personnellement, par une lettre autographe, l'accès à Husserl de la bibliothèque de l'Université en tant que Juif.

De telles accusations sont accablantes. Elles discréditent la pensée de Heidegger et en découragent l'accès. Ajoutons à cela la suppression de la dédicace à Husserl sur *Sein und Zeit*, en 1942, et il ne fait plus aucun doute que Heidegger, dangereux antisémite, devait inévitablement adhérer aux doctrines nazies.

Et pourtant, un examen des faits nous montre d'une manière éclatante que tout ce qui a été précédemment avancé n'est que vulgaire calomnie.

2° Ces accusations devinrent problématiques, lorsque Heidegger lui-même publia, dans le numéro 11 du *Spiegel* (7 mars 1966), un démenti formel. Il déclarait fausses les cinq « informations » du précédent article, et écrivait notamment : « Il est faux que pendant mon rectorat (...), j'aie sous quelque forme que ce soit interdit à mon maître Husserl l'accès de l'Université. »

M. François Fédier, traducteur de Heidegger, qui fut le premier à apporter toute la lumière sur les calomnies dont Heidegger n'a cessé de faire l'objet¹ depuis la seconde guerre mondiale, signala alors au *Spiegel* que la publication de l'interdit, signifié à Husserl par Heidegger, était absolument nécessaire pour démontrer la bonne foi de l'hebdomadaire. Il reçut pour toute réponse que :

- L'information reposait sur les dires (Aussagen) de professeurs enseignant à Fribourg.
- Il était impossible qu'une telle affirmation ait été simplement inventée.
- Enfin, Heidegger n'avait pas démenti l'article de François Bondy. Autrement dit, personne ne croyait véritablement à la lettre auto-

1. Pour une étude détaillée des « Attaques contre Heidegger », et des différents événements qui marquèrent le rectorat de Heidegger, nous renvoyons aux différentes études publiées par François Fédier dans la revue *Critique* nos 234-242-251. Pour la première fois, la vérité se trouve mise en lumière sur ce tragique épisode de la vie de Heidegger. L'acharnement de ceux qui se déchaînèrent contre l'essai de F. Fédier, *Trois attaques contre Heidegger* (n° 234), montre à quel point cette image infamante de Heidegger est enracinée dans certains esprits. C'est à partir de ces études que les précédentes recherches ont été possibles. Aussi nous rendons hommage au courage et à l'honnêteté dont F. Fédier a fait preuve en s'attaquant à vingt années de mensonges et de calomnies.

graphe de Heidegger, mais la simple affirmation d'un homme, sans aucune vérification préalable, suffisait à accréditer n'importe quelle absurdité lorsqu'il s'agissait de discréditer Heidegger¹.

Cette histoire a connu récemment un épilogue. Apprenant le démenti de Heidegger, François Bondy demanda au directeur de la revue *Der Merkur* d'écrire à la fille de Husserl, Mme Elisabeth Husserl-Rosenberg, qui vit aux États-Unis, afin d'obtenir de plus amples renseignements sur cette « lettre autographe » de Heidegger.

La réponse de la fille de Husserl mérite d'être citée :

« L'interdiction en cause se réfère probablement à une lettre-circulaire qui fut adressée aux membres juifs du corps enseignant. Que M. Heidegger ait envoyé à mon père une interdiction personnelle, c'est tout à fait improbable. Dans mes nombreuses conversations avec mes parents, je n'en ai jamais entendu parler.

Mon père a pris sa retraite en 1928, et il n'a guère fréquenté l'Université depuis lors. Après 1933, il a évidemment vécu de la manière la plus retirée. Il n'avait pas fait usage de la bibliothèque de l'Université, même du temps de son enseignement². »

Il ne restait plus à François Bondy qu'à s'excuser auprès de Heidegger, pour avoir repris une affirmation fautive, ce qu'il fit avec une honnêteté louable.

La revue *Critique*, qui s'est faite en France l'écho de ces polémiques, a publié en avril 1968 la lettre de François Bondy et une lettre de remerciements de Heidegger, affirmant que « c'est la première lettre de cette nature qui lui était parvenue ».

Le point final fut marqué par la publication d'une lettre adressée au directeur de la revue *Merkur* par l'auteur de l'article du *Spiegel* qui reconnaissait son erreur et demandait que, par l'intermédiaire de François Fédier, ce démenti fut porté à la connaissance du public français³.

3° Ainsi prend fin cette longue polémique qu'il était nécessaire d'évoquer brièvement, car elle précise l'attitude de Heidegger sur de

1. François Fédier écrit très justement : « Il se crée ainsi un cercle étrange : il suffit de présenter avec sa référence une quelconque rumeur pour qu'elle soit subrepticement consacrée comme document — c'est-à-dire comme preuve pour la propagation de la rumeur. »

2. Publiée dans *Critique*, n° 251, avril 1968.

3. *Critique*, n° 251, pp. 433-437.

nombreux points, en révélant l'absurdité des calomnies et accusations de toutes sortes portées contre lui. Par là se trouve aussi éclairé le type d'accusations auquel nous serons, confrontés souvent : de simples racontars absurdes élevés au rang de preuves et de documents.

La suppression de la dédicace a été précédemment rappelée quant à son origine et sa portée : il ne s'agissait nullement d'une décision de Heidegger, mais pour l'éditeur Niemeyer d'éviter l'interdiction du *N.S.D.A.P.*

Il reste à examiner l'accusation d'antisémitisme avancée par Mme T. Cassirer. Il s'agit d'une accusation ridicule qui ne repose sur aucun fondement. La biographie de Mme Cassirer est d'ailleurs le seul texte qui, à notre connaissance, atteste d'un prétendu antisémitisme de Heidegger. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette accusation lors du rappel des événements qui marquèrent le rectorat de Heidegger.

L'accusation avancée par Mme Cassirer repose sur son incompréhension totale des questions débattues entre Heidegger et les Néokantiens : par une ignorance philosophique qu'elle reconnaît elle-même, elle comprend l'hostilité de Heidegger aux interprétations d'Hermann Cohen comme la conséquence d'un antisémitisme profond, ce qui est simplement absurde. Heidegger fut très lié avec ce demi-juif qu'était Max Scheler, et rendra souvent hommage, même après la prise du pouvoir par les Nationaux-socialistes, à Simmel, dont personne parmi les auditeurs de Heidegger n'ignorait l'origine juive. Heidegger sera par ailleurs le seul recteur à s'opposer violemment et même à interdire toute propagande antisémite à l'intérieur de l'Université de Fribourg. Il protestera lorsque le fils de Husserl sera arrêté, et cela, au péril même de sa vie¹. De tels faits, absolument indéniables, rendent

1. Alfred de Towarnicki, qui rencontra Heidegger après la seconde guerre mondiale, nous apprend beaucoup sur le rectorat de 1933, et notamment sur les rapports de Heidegger et de Husserl. Ce qu'il dit est d'une telle clarté, qu'il ne faut pas s'étonner de ne trouver jamais cette étude citée. (C'est ainsi que P. Trotignon, dans la bibliographie de son essai *Heidegger*, mentionne un texte de M. de Gantillac, publié dans les *Temps Modernes*, hostile à Heidegger, mais ignore volontairement celui d'A. de Towarnicki, publié dans le même volume, quelques pages plus loin : ceci est un excellent exemple de l'« honnêteté » des détracteurs de Heidegger.)

Towarnicki nous apprend pourtant plusieurs précisions intéressantes, et qui rendent problématique l'image du Heidegger-interdisant-à-son-maître-Husserl-l'accès-de-l'Université-et-brûlant-ses-livres. Le 23 avril 1933, le nazi Heidegger, antisémite bien connu, envoya, d'une manière officielle, des fleurs au philosophe juif, dont le fils venait d'être arrêté par la Gestapo. Une lettre de Mme Heidegger adressée à la femme de Husserl disait notamment : « Si mon mari devait faire passer sa philosophie par d'autres chemins, il n'oubliera jamais, cependant, ce qu'il a gagné comme élève de votre époux, et aussi bien ce qu'il lui doit pour son travail

d'autant plus odieuses les accusations et les calomnies répandues en France contre Heidegger, jusqu'au sein même de l'Université.

Il est inutile de s'attarder plus longuement sur les événements qui se rattachent au rapport de Heidegger à Husserl. *Nous considérons cette question comme définitivement résolue.*

Avant d'interroger le sens de son rectorat de Fribourg, il faut encore évoquer la rencontre de Heidegger et d'Ernst Cassirer aux Journées de Davos en 1929. En lui assurant une audience encore plus grande, cette rencontre consacra son isolement et sa solitude.

11. La rencontre de Heidegger et d'Ernst Cassirer.

En mars 1929, Heidegger participa aux Journées de Davos. Sa rencontre avec Ernst Cassirer constitue l'événement fondamental de ces Journées.

Le destin d'Ernst Cassirer — le dernier des humanistes allemands — n'est pas sans étrangeté. Né en 1874, fils de petits commerçants juifs de Breslau, il devint l'élève de Hermann Cohen et l'un des plus grands représentants du Néo-kantisme de Marbourg, la figure la plus brillante peut-être du monde philosophique allemand étranger à la phénoménologie.

Au cours de ses années d'enseignement à Marbourg, Cassirer publie, avec les meilleurs spécialistes de cette école, les œuvres philosophiques de Leibniz, et son nom restera attaché à l'édition complète des œuvres de Kant. Cette édition demeure encore aujourd'hui l'un des chefs-d'œuvre de la philologie allemande. Son œuvre s'inscrit dans le même horizon que celles de Zeller et Cohen : la philosophie est une théorie de la connaissance, comme l'avait déjà affirmé Zeller, mais considérablement élargie par rapport au but qu'il lui donnait dans

personnel. Et tout ce que vous-même nous avez donné de bonté et d'amitié pendant les dures années de l'après-guerre, je ne l'oublierai jamais. J'ai beaucoup souffert de n'avoir pu vous exprimer cette reconnaissance au cours de ces dernières années, quoique je n'aie jamais bien compris cet enchevêtrement de malentendus qu'ont mis entre nous ceux-là même qui nous décevaient ensemble... Nous avons été effrayés de lire dans les journaux le nom de votre fils. Nous espérons qu'il ne s'agit là, dans l'excitation générale, que d'une usurpation de pouvoir d'un fonctionnaire subordonné, comme en 1918 il se faisait pendant les semaines de révolution des attentats injustes et douloureux. »

Cette lettre rend tout commentaire superflu.

élu par le sénat de son Université. Son successeur sera nommé par le parti nazi.

Pour comprendre authentiquement le sens du rectorat de Heidegger, il faut tenir compte de la situation dramatique que connaissait l'Université allemande. Avec la montée du nazisme, c'était toutes les Universités allemandes qui entraient dans une phase désespérée. Le rectorat de Heidegger fut l'histoire d'une tentative et d'un échec final pour surmonter la crise qui s'ouvrait alors. Heidegger a pensé qu'il était encore possible de redonner un sens à l'Université allemande, au sein d'une telle situation politique. Ce fut là sa seule erreur. Il l'apprendra tragiquement, lorsqu'il se heurtera au parti nazi.

Avant d'étudier les thèses essentielles de son discours de rectorat, il est nécessaire de rappeler brièvement les circonstances de ce rectorat, car elles éclairent d'une manière essentielle le sens des écrits ultérieurs de Heidegger.

Pour une étude minutieuse et approfondie de ces circonstances, nous renvoyons aux différents essais de François Fédier, publiés dans la revue *Critique*, qui jettent une lumière nouvelle sur cet épisode tragique de la vie du penseur allemand.

En avril 1933, le recteur de l'Université de Fribourg, le professeur von Möllendorf, membre du parti social-démocrate, démissionnait de ses fonctions et, avec l'appui du sénat de l'Université de Fribourg, demande à Heidegger de poser sa candidature pour la charge de recteur.

Heidegger — qui est toujours demeuré à l'écart de la vie politique — hésite à jouer un rôle dans une période aussi troublée. Il accepte néanmoins que sa candidature soit posée, à la demande de tous les professeurs de l'Université. Il sera élu à l'unanimité moins une voix, et sa nomination est officiellement annoncée le 22 avril 1933 dans la *Breisgauer Zeitung*¹.

1. *Professor Heidegger Rektor der Universität Freiburg.*

Vom Universitätssekretariat wird mitgeteilt : In Erkenntnis der grossen Aufgaben, die den deutschen Universitäten in der kulturpolitischen Ausgestaltung der nationalen Erhebung erwachsen, hat der Rektor der Universität Freiburg, Prof. von Möllendorf, aus freier Entschliessung dem Plenum in der Sitzung vom 21 April, die Neubesetzung der wichtigsten Ämter vorgeschlagen :

Rektor : Professor Doktor Martin Heidegger

(*Breisgauer Zeitung* Nr. 95, 22 April 1933).

Le 24 avril 1933, les étudiants de Fribourg adressaient au nouveau recteur de

Ce rectorat sera de courte durée : il s'achève au terme du semestre d'hiver 1933-1934. Heidegger démissionne alors de ses fonctions car il refuse d'entériner la décision du N.S.D.A.P., qui lui ordonne de révoquer les deux doyens anti-nazis qu'il avait lui-même nommés, les professeurs Wolf et Möllendorf¹.

Le successeur de Heidegger ne sera pas élu, mais désigné par le N.S.D.A.P.; Heidegger refusera d'ailleurs d'assister à l'investiture de son successeur. La presse nazie de Fribourg célébrera en lui le premier recteur national-socialiste de Fribourg.

Le rectorat de Heidegger aura donc duré moins d'un an, presque dix mois. Au cours de ces dix mois, Heidegger se rend compte de l'erreur qu'il a commise, démissionne et attaque alors les nazis. C'est aussi au cours de ces dix mois, que s'inscrivent dans l'œuvre de Heidegger les *Discours et Proclamations* dont il sera question par la suite, et qui témoignent de cette tragique erreur, mais qui appartient néanmoins à sa problématique.

Il ne saurait être question de résumer l'œuvre accomplie par Heidegger en tant que recteur. Nous ne citerons que quelques-unes de ses tentatives et de ses réalisations :

L'Université allemande était une Université de classes. Heidegger s'efforça de la réorganiser sur des bases socialistes. Il combattit les préjugés qui séparaient les étudiants de leurs camarades ouvriers, multiplia les avantages pour les étudiants pauvres. Les doyens qu'il nommera seront choisis selon le seul critère de leur valeur intellectuelle, sans aucun souci de leur appartenance politique : bien plus, la plupart seront profondément hostiles au régime nazi.

Face aux mesures prises par les Nationaux-socialistes, il est inébranlable. *Aucune affiche raciste ou antisémite ne sera placée dans les locaux de l'Université tant qu'il demeurera recteur. Il interdit que soient brûlés les livres jugés dangereux et décadents, et prend sous sa protection et sa*

Fribourg, un message exprimant leur fidélité et leur soutien dans la tâche qu'il aura à accomplir. *Der Alemane*, p. 5.

1. Le professeur von Möllendorf enseignait la biologie et la médecine. Il était de longue date l'ami de Heidegger, et hostile aux nazis. Le professeur Erich Wolf, dont l'œuvre tout entière mérite d'être traduite, enseignait le droit, et était bien connu pour ses attaques à l'égard des juristes hitlériens, Carl Schmitt, notamment. Il dirigea même avec Heidegger un séminaire contre Carl Schmitt. L'une de ses œuvres essentielles : *Vom Wesen des Rechts in deutscher Dichtung*, dédié en partie à Heidegger, reprend une série de cours, professés à Fribourg, sur « L'essence du droit dans la poésie allemande » (Klostermann 1946). Une simple lecture révèle la grandeur de l'œuvre et de l'homme qui fut, avec Heidegger, l'un des rares professeurs à avoir publiquement combattu le nazisme par son enseignement.

surveillance personnelle les ouvrages juifs des bibliothèques de l'Université.

De tels faits, cités comme exemple, n'ont aucunement pour but de rendre hommage à Heidegger, mais de montrer le caractère absurde des calomnies qui seront portées contre lui, après la seconde guerre mondiale, lorsqu'on l'accusera même d'avoir brûlé les livres de son maître Husserl¹.

L'erreur gigantesque qu'a commis Heidegger, c'est d'avoir cru qu'il était possible de lutter au sein même de l'Université, d'avoir surestimé son indépendance et le prestige de la pensée.

Quoi de plus insensé et de plus ridicule que d'affirmer que Heidegger a voulu jouer le rôle de Führer spirituel de toute l'Allemagne! L'Allemagne n'avait rien à faire d'un Heidegger. C'est là ce que démontrent d'une manière irréfutable les innombrables attaques dont il fut l'objet de la part des nazis.

Il n'est pas question pour autant de minimiser l'importance de l'erreur de Heidegger. Elle doit au contraire être montrée dans toute son étendue et sa vérité.

Au cours de ces dix mois, Heidegger s'est inscrit au parti nazi. Il a apporté un soutien incontestable au mouvement national-socialiste, il a permis que son nom soit utilisé à des fins de propagande, enfin, il a pesé de tout le poids de son autorité de penseur sur l'engagement de ses étudiants.

Mais cette adhésion est sans aucun doute l'expression d'une simple formalité administrative, et non d'une conviction passionnée. Ce qui est certain, c'est qu'il a sincèrement cru en Hitler, répétant par là l'erreur de tant d'Allemands. Il a pensé pendant dix mois que le mouvement national-socialiste pouvait sauver l'Allemagne de la détresse et de la misère, remédier au chômage, à la pauvreté, à tous ces « Arbeitloser » qui virent en Hitler l'espoir d'une vie meilleure, ou simplement décente.

Il s'agit d'une erreur tragique, terrible sans doute, mais en aucun cas d'une démission de l'esprit devant la violence et la barbarie comme on l'a affirmé si souvent.

1. C'est ainsi que nous apprenons par M. Alfred Grosser (Le Nouvel Observateur 19 décembre 1964) que Heidegger fit des cours en uniforme S.A. M. V. Jankelevitch nous apprend aussi (Figaro littéraire, 14-20 janvier 1965), que Heidegger applaudit dans un discours à l'invasion de la Russie.

Les écrits politiques de Heidegger

Écoutons par exemple ce qu'il nous en dit, à travers l'élucidation de l'essence de la science :

« The formal address, entitled *The Self-assertion of the German University*, that Heidegger delivered when he became rector of University of Freiburg, in May 1933, has achieved a renown beyond its philosophical dissertations. The theme is ordinary enough. The new rector urges his students and professorial staff to assume their responsibility before the nation in the service of science, explaining what is meant by science and how this service is to be performed. What concerns us is the notion of science as conceived in 1933. »

William Richardson parle en note du caractère déplaisant de ces pages, mais se refuse à les analyser :

« This controversy has no place within the scope of the present work, but no one denies that after the stern lessons of the intervening years, these pages make unpleasant reading¹. »

L'essentiel de ce discours réside dans l'exposé que fait Heidegger du sens qu'il donne à la prise en charge du rectorat et du rôle que doivent jouer l'Université et la science dans la sauvegarde de la nation.

Certains n'ont pas manqué de voir dans ce discours une profession de foi éclatante dans la valeur de la nouvelle Allemagne et une démission totale face à la barbarie hitlérienne. D'autres comme Löwith insistent sur l'ambiguïté du texte : la résolution nécessaire étant montrée, on ignore s'il s'agit pour être « résolu » de relire les présocratiques ou de s'inscrire dans les rangs des S.A.². La question de savoir si ce discours de rectorat est ou non un programme nazi, si les thèses qui s'y trouvent développées sont celles du National-socialisme ne pourra être résolue que par un examen sérieux du texte. Que le discours de Heidegger recèle une profonde ambiguïté, cela n'est pas dénué de toute vérité, à condition de reconnaître que c'était dans l'histoire elle-même, dans les événements de l'année 1933 que se trou-

1. RICHARDSON : *Heidegger. Through Phenomenology to Thought*, p. 255.

2. « ... L'auditeur hésite s'il doit ouvrir les Présocratiques de Diels ou s'engager dans les rangs des S.A. C'est pourquoi on ne peut se borner à juger ce discours selon un point de vue, ou purement politique, ou purement philosophique. Il serait aussi faible en tant que discours politique, qu'en tant qu'essai philosophique. » (Löwith, *op. cit.*, p. 351.) Il est à craindre que K. Löwith n'ait pas jugé bon d'approfondir ce qui était réellement dit par Heidegger. Ce qu'on ne saurait nier raisonnablement, c'est que l'étude de Löwith soit un tissu de contresens.

vait l'ambiguïté et l'incertitude. Moins que d'une communauté idéologique, c'est d'une *communauté d'aspirations qu'il faudrait parler.*

Quoi d'étonnant à ce que Heidegger ait partagé ces aspirations ? Ce que l'on nomme communément la démission de Heidegger face à la barbarie nazie, ou la compromission honteuse avec l'idéologie politique, n'est que le souci et le souhait sincère de faire jouer un rôle essentiel à l'Université dans l'ébranlement qui atteint la nation tout entière, plongée dans une immense détresse.

Afin de dissiper tout malentendu, rappelons que ce discours de rectorat, témoignage de la compromission de Heidegger avec le nazisme, sera saisi par la censure qui le jugeait dangereusement subversif.

Même s'il n'a pas une conscience exacte de la situation politique et de la crise que traverse l'Allemagne, même s'il est incapable d'en apercevoir le fondement réel, Heidegger est persuadé que l'Université a un rôle important à jouer dans l'immense travail de reconstruction qui s'ouvre à tous. Les ruines ne sont pas seulement matérielles mais morales. C'est pourquoi Heidegger estime que la prise en charge du rectorat de Fribourg est un engagement spirituel à l'égard de l'Université, mais aussi de la nation elle-même.

Un commentaire véritable de ce texte reste à réaliser. Nous nous contenterons pour l'instant d'en dégager les structures essentielles. Aussi nous efforcerons-nous de comprendre :

- Ce que signifie la prise en charge du rectorat, en tant que l'Université s'enracine dans la nation et la communauté du peuple.
- Quel rôle l'Université est appelée à jouer dans la transformation de l'Allemagne.
- En quoi le travail de l'étudiant est identique au travail de l'ouvrier.
- Comment le Service du Savoir, le Service du Travail et le Service des Armes peuvent être indissolublement liés, et de même rang.

Le discours de rectorat de Heidegger ne saurait être compris sans une référence constante à l'horizon historique et politique de l'Allemagne en cette année de 1933. C'est le premier de tous les écrits de Heidegger où l'histoire fasse son apparition : la seule allusion à des événements politiques que nous trouvions dans les écrits de Heidegger, avant 1933, c'est la brève allusion au jeune Emil Lask, tué au cours de la première guerre mondiale, et reposant dans une lointaine tombe de soldat allemand.

Hitler et les Nationaux-socialistes sont au pouvoir depuis le 30 janvier 1933. Les élections de mars 1933, grâce à l'alliance avec les nationalistes, ont assuré aux nazis la majorité au Reichstag. La

« Révolution allemande » va pouvoir désormais atteindre toute son ampleur.

Avec beaucoup de réticences et d'hésitations, Heidegger accepte de jouer un rôle dans cette époque troublée, car il est persuadé que le rôle de l'Université n'a jamais été aussi important que dans cette crise qui ébranle les fondements de toute la nation. Aussi Heidegger commence-t-il son discours par ces mots :

« La prise en charge du rectorat est un engagement dans la direction spirituelle de cette Université¹. »

La communauté que forment professeurs et étudiants n'a de sens authentique que par leur « enracinement commun et véritable » (*wahrhaften und gemeinsamen Verwurzelung*) dans l'essence de l'Université allemande.

Tout l'effort de Heidegger sera de rechercher l'essence de cette Université. Une telle essence ne parvient à sa clarté (*kommt aber erst zu Klarheit*) que si « les guides eux-mêmes sont guidés (*die Führer selbst geführt sind*), par le caractère inexorable de la mission spirituelle qui astreint le destin du peuple allemand à l'empreinte de son histoire » (*in das Gepräge seiner Geschichte zwingt*).

Il nous faut suivre pas à pas le cheminement de ce discours, souvent difficile, si nous voulons en mesurer toute la portée et la profondeur. Nous n'hésiterons pas à multiplier les références au texte allemand, dans la mesure où elles éclairent et précisent la traduction.

Le premier souci de Heidegger sera de préciser quelle est l'essence de l'Université allemande et le rôle que l'histoire lui assigne en cette phase cruciale du destin du peuple allemand. C'est pourquoi il écrit :

« On voit généralement le caractère essentiel de l'Université dans sa propre gestion (*in ihren Selbst Verwaltung*). »

Mais que signifie cette indépendance ? L'auto-affirmation de l'Université, dit encore Heidegger, est la volonté de sa propre essence commune et originaire. Toutefois, cette indépendance ne signifie aucune indifférence à l'égard de la nation et de son destin. L'Université s'enracine au sein du peuple et de la communauté qu'il forme. L'Université n'est pas le privilège de quelques uns, elle appartient à la commu-

x | 1. « Die Uebernahme des Rektorats ist die Verpflichtung zum geistigen Führung dieser hohen Schule », p. 5.

nauté du peuple, et ce n'est qu'à travers elle que son essence se réalise pleinement. Aussi Heidegger écrit-il :

« L'Université allemande est pour nous cette école supérieure qui, partant de la science et à travers la science, forme les guides et les gardes (Führer und Hütter) du destin du peuple allemand, par l'éducation et la discipline. »

La mission de l'Université, qui est une Université populaire, est donc de former les guides de la nation. Toutefois, en cette période tragique que traverse l'Allemagne, l'Université est appelée à accomplir sa mission avec encore plus de grandeur. Heidegger insiste à plusieurs reprises sur l'état d'extrême détresse que connaît alors l'Allemagne¹ :

« De la décision résolue des étudiants allemands de faire face au destin allemand dans son extrême détresse, provient une volonté de l'essence qui appartient en propre à l'Université. »

Heidegger pense sincèrement qu'une union entre tous les travailleurs est possible dans la tâche immense qui s'offre à tous : relever l'Allemagne de ses ruines morales et matérielles. Devant cette tâche, les séparations artificielles doivent s'abolir. Aussi critique-t-il les divisions que créent les préjugés, qui prétendent voir dans le travail manuel une forme inférieure du travail, et accordent la suprématie au « prétendu travail intellectuel ». Ce thème sera souvent repris dans les différents discours de cette période, qu'il s'agisse de l'Appel au Service du Travail ou des conférences que prononce Heidegger devant les ouvriers et les étudiants de Fribourg.

L'Université allemande est-elle toutefois capable d'assumer une telle mission, face au destin allemand dans toute sa détresse ? Étudiants et professeurs sont-ils capables de répondre à cet appel ? Le chemin qui se montre comme celui de l'avenir est un chemin dur et difficile. La seule récompense de celui qui s'y engage est la certitude d'accomplir là l'essence véritable de l'Université. Aussi Heidegger écrit-il :

« Cette volonté est une volonté véritable, dans la mesure où, grâce au nouveau droit des étudiants, le corps des étudiants allemands se place lui-même sous la loi de son essence. »

Heidegger estime qu'il est impossible de faire jouer à l'Université

1. « Die deutsche Studentschaft ist bereit dazu und entschlossen, der deutschen Schicksal in seiner äusserste Not standzuhalten. »

allemande son rôle véritable, tant qu'elle reste prisonnière de structures décadentes. Ce n'est qu'en revenant vers son essence, en regagnant la plénitude de ce qu'elle était à son origine, qu'à nouveau il sera possible pour elle de retrouver toute la grandeur qu'elle avait dans l'esprit de son fondateur Humboldt.

Il est certain qu'une réforme de l'Université était nécessaire, si elle devait être appelée à jouer un rôle véritable dans la relève morale de la nation. L'erreur que commet Heidegger, c'est de croire qu'une telle réforme est encore possible *alors qu'elle ne l'est plus, à la suite de la prise du pouvoir par les nazis. Heidegger se méprend fondamentalement sur le sens de la Révolution allemande telle que la conçoivent les Nationaux-socialistes. Tout se passe comme si Heidegger était aveugle à l'égard des buts réels des Nationaux-socialistes, et les intentions qu'il leur prête témoignent de son aveuglement.*

Il faudra un an pour que Heidegger comprenne ce que sont réellement les nazis, pour qu'il voie la folie meurtrière dans laquelle ils entraînent l'Allemagne. Au moment où Heidegger prononce ce discours de rectorat, il pense réellement que l'ébranlement apporté par le mouvement national-socialiste, mouvement nationaliste et social, va ouvrir une ère nouvelle pour l'Allemagne et lui permettre de se relever de toutes ses ruines. Remarquons toutefois que nous ne sommes qu'en 1933, que tous les pouvoirs ne sont pas encore entre les mains d'Hitler, et qu'il subsiste au sein même du mouvement une réelle ambiguïté.

Heidegger va s'efforcer de redéfinir l'essence de l'Université allemande, qui depuis Humboldt s'est considérablement obscurcie. La liberté et l'autonomie, qui dans l'esprit du fondateur de l'Université allemande devait être le caractère essentiel des études supérieures, ont dégénéré en négligence et en insouciance. Aussi Heidegger demande-t-il à ses étudiants de renoncer à cette vie facile et à cette liberté, qui n'est qu'une liberté superficielle et inauthentique, pour retrouver le sens originel de la mission et du destin de l'Université, et pouvoir ainsi l'accomplir.

C'est sur ce passage du *discours de rectorat* que l'incompréhension et la mauvaise foi s'allient pour y trouver une condamnation du « libéralisme », le souhait que l'emprise de l'État sur l'Université devienne définitive. En un mot, que l'Université soit, elle aussi, absorbée comme une partie de l'État totalitaire. Le paroxysme de l'incompréhension apparaît dans cette phrase :

« La « liberté universitaire » tant chantée est chassée de l'Université allemande. »

« Mais personne ne nous demande si nous allons vouloir, ne pas vouloir, au moment où la force spirituelle de l'Occident se dérobe et où son édifice chancelle, quand l'apparence morte de la culture s'écroule tout entière et laisse toutes les énergies sombrer dans le désordre et la démence. »

L'Occident désigne pour Heidegger le lieu originel à partir duquel surgit la philosophie des Grecs. C'est en tant que nous sommes toujours régis par cette philosophie que la question du destin de l'Occident s'identifie avec le destin de la métaphysique¹. C'est encore ce que nous dit Heidegger, lorsqu'il nomme la rupture initiale avec laquelle, et par laquelle, commence et surgit notre destin :

« La splendeur et la grandeur du départ qui est rupture, nous les comprenons pleinement si nous portons en nous le sang-froid profond et vaste que l'antique sagesse grecque a exprimé par cette parole :

TOUTE GRANDEUR EST DANS L'ASSAUT (Alle Grösse steht im Sturm). »

Il ne saurait être question de commenter ici plus longuement ce discours. Nous nous sommes limités à dégager les structures essentielles de la réforme que Heidegger veut apporter à l'Université allemande, et qui constitue le sens de la prise en charge de son rectorat. Le discours *L'auto-affirmation de l'Université allemande* est d'une telle richesse qu'il ne saurait être question de le réduire à cette seule volonté de réforme. Il contient d'importantes indications sur Nietzsche, en tant que dernier penseur, et surtout, il nous renseigne sur la conception heideggerienne de la science, telle qu'il la conçoit à cette époque, dans son lien originel à la philosophie. Assurément, une traduction précise et critique de ce texte, ainsi qu'un commentaire intégral des thèses qui s'y trouvent développées, restent à réaliser.

Une question ne peut manquer d'être soulevée à la lecture de ce texte : quel est le lien des thèses développées avec celles du National-socialisme ?

Il est commun d'affirmer que ce discours de rectorat est un authentique document nazi, qu'il s'apparente à tous les discours de l'époque. Cette discussion sera entreprise dans la suite de ce travail et une inter-

1. Voir *Introduction à la métaphysique*, 1935. Toute tentative pour comprendre autrement le sens du mot OCCIDENT chez Heidegger, est un non-sens lourd de dangers.

Les nazis, d'ailleurs, liront plus attentivement le discours de rectorat de Heidegger que ceux qui l'attaqueront par la suite. Il semble notamment que les membres de la Gestapo le méditeront longuement, puisqu'ils en ordonneront la saisie et l'interdiction. On demeure stupéfait de penser que certains aient pu voir dans ce discours l'acte de démission de Heidegger devant la barbarie nazie, tandis que les nazis eux-mêmes jugeront ce discours dangereusement subversif et étranger à l'esprit du National-socialisme.

14. L'adhésion de Heidegger au parti nazi.

Heidegger fut inscrit au parti national-socialiste allemand. Ce fut sans aucun doute la plus grande erreur qu'il commit et c'est autour d'elle que gravitent toutes les critiques.

Au premier abord, le verdict semble accablant : alors que Cassirer et Löwith devaient s'exiler, alors que Karl Jaspers était cassé de ses fonctions, Heidegger accepte que son adhésion soit officiellement annoncée par les journaux allemands. Est-il encore besoin de lire ses écrits politiques ? Cette simple adhésion ne suffit-elle pas à justifier le verdict prononcé contre lui ?

L'adhésion de Heidegger au parti nazi ne saurait être simplement passée sous silence, tant elle marque ses écrits et même sa vie d'un sceau indélébile. Elle s'adresse à nous comme une question qui doit recevoir une réponse. *Il est impossible de devenir attentif à la pensée de Heidegger, tant que cette question n'a pas été résolue. Elle marque à jamais l'œuvre de Heidegger et nous interdit l'accès aux écrits de 1933.*

L'adhésion de Heidegger fut rendue publique par la plupart des journaux allemands, et notamment les journaux nazis de Fribourg. Les deux journaux de la Forêt Noire, *Der Alemane* l'annonce dans son numéro du 3 mai 1933, et la *Brisgauer Zeitung*, dans son numéro du 4 mai 1933.

Laissons la parole au texte dans toute sa violence :

« Am Tage der deutschen Arbeit, am Tage der Volksgemeinschaft, vollzog der Rektor der Freiburger Universität Professor Dr. Martin Heidegger, seine offizielle Eintritt in die N.S.D.A.P. Wir, Freiburger National-sozialiste sehen in diesem Akt, mehr als eine äusserliche Anerkennung der vollzogenen Umwälzung und der bestehenden Machtverhältnisse. Wir wissen dass, Martin Heidegger in seinem hohen Verantwortungsbewusstsein, in seiner Sorge um das Schicksal

Chacun, comme l'a dit si souvent Hegel, est le fils de son temps, et Heidegger, bien qu'il soit un grand penseur, est exposé comme tout autre à un tel danger. Il est surprenant de constater que c'est souvent ceux-là même qui défendent le vieil Hegel de Berlin, avec le plus de force, qui sont les plus sévères à l'égard de Heidegger. Certes, l'erreur de Heidegger est immense : il a attendu le surgissement de la vie, de ce qui portait en lui le souffle même de la mort. Mais par cette erreur, Heidegger témoigne de son attachement au destin de la nation allemande. Avant de le juger, il faut se souvenir du contexte historique dans lequel ses *Écrits politiques* ont été publiés.

En face de tant de misères, de tant de ruines, lorsque la famine et le chômage étaient partout en Allemagne et qu'aucun espoir ne surgissait, était-il possible d'acquérir la remarquable sérénité des penseurs grecs dont parle Nietzsche dans son cours : *La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque* :

« Les géants s'interpellent à travers les vides intercalaires du temps, indifférents aux nains mutins et bruyants qui piaillent au-dessus d'eux, ils poursuivent leur sublime dialogue spirituel. »

A cette question, Heidegger a répondu non.

Il a cru réellement qu'Hitler apportait une modification, une métamorphose radicale du destin de l'Allemagne, qu'il inaugurait une ère socialiste, ouvrière et nationale. Il s'est trompé. Il s'est trompé comme le vieux Platon qui croit encore en Denys, le Tyran de Syracuse, pour réaliser sa *République*, comme Hegel qui identifia l'Esprit du Monde, le *Weltgeist*, à Napoléon. Heidegger n'identifia Hitler qu'à la réalité allemande. Lorsqu'il comprit son erreur, il la combattit avec la plus grande force. Mais de cela, il est rarement question.

15. La démission de Heidegger et les attaques nazies : Ernst Krieck et Alfred Bauemler.

Le rectorat de Heidegger dura à peine dix mois. Il démissionna au terme du semestre d'hiver 1934 et n'occupera plus aucun poste officiel dans la « nouvelle Allemagne ». Son enseignement sera désormais l'objet d'attaques très violentes, d'une surveillance constante, et même d'interdictions.

Nous envisagerons brièvement ces différentes attaques.

Les circonstances de la démission de Heidegger du rectorat de Fribourg ont déjà été mentionnées : la démission de Heidegger fait suite à son refus d'entériner les décrets nazis qui lui ordonnent de licencier deux doyens anti-nazis qu'il a lui-même nommés : les professeurs Wolf et Möllendorf.

En février 1934, Heidegger fut convoqué à Karlsruhe, par Wacka, de l'office de Rosenberg, qui lui ordonne de révoquer immédiatement les deux doyens anti-nazis et en particulier le docteur Wolf, professeur de droit, dont l'hostilité au régime n'était un secret pour personne¹. Heidegger, qui a compris désormais les criminels qu'étaient les nazis, refuse et menace de démissionner². Il démissionnera effectivement peu de temps après.

Dès lors, il va devenir de plus en plus suspect aux nazis. Il reconnaît publiquement son erreur, trois ans avant que le courageux Conrad Grober dénonce le nazisme du haut de sa chaire, dans la cathédrale de Fribourg, six mois avant que tous les pouvoirs soient réunis entre les mains d'Hitler, un mois avant que Karl Barth commence à s'inquiéter de l'empiètement du parti sur l'Église protestante, dans son écrit *L'Existence théologique aujourd'hui*. A notre connaissance, Karl Barth ne condamne pas le régime politique lui-même, mais seulement son empiètement sur l'Église, du moins dans ses premiers manifestes. Heidegger refusera d'ailleurs d'assister à l'investiture officielle de son successeur, fêté par la presse nazie de Fribourg comme le premier recteur national-socialiste³ de l'Université.

Heidegger va désormais comprendre toute l'étendue de son erreur de 1933, et la reconnaît publiquement. Il attaque le régime dans ses cours. Nombreux sont les élèves de Heidegger qui pourraient en témoigner.

Ses cours seront désormais surveillés par les S.S. qui envoient régulièrement des rapports aux principaux idéologues du mouvement, Krieck et Bauemler. Heidegger combat le biologisme de Rosenberg et les théories raciales (dans son cours sur le *Logos*). Il attaquera Carl Schmitt dans un séminaire, aux côtés du professeur Erich Wolf. Ses cours sur Nietzsche contiennent non seulement de violentes critiques de la « philosophie nazie », mais un refus total de l'interpréta-

1. Erich Wolf était bien connu par ses critiques violentes à l'égard de Carl Schmitt et de son école du « droit nazi ».

2. Heidegger projetait de démissionner dès janvier 1934. Il le fit officiellement à la fin du mois de février.

3. Voir l'étude de François FÉDIER : « Trois attaques contre Heidegger », *Critique*, n° 234, p. 901.

silence, *l'Enseignement de Platon sur la vérité* ne peut être publié. Il est interdit à tous les éditeurs de faire mention des écrits de Heidegger, par un décret de la Gestapo. Heidegger lui-même n'a plus le droit de quitter l'Allemagne sans autorisation.

Déjà en 1934, il a été exclu par décision du N.S.D.A.P. de la liste des participants au Congrès de Prague. En 1937, il lui est impossible de se rendre au Congrès de Paris¹.

Lorsque l'Allemagne approchera de son apocalypse, le parti nazi demandera à Heidegger de faire une série de conférences de propagande à l'étranger. Il refusera.

Les attaques de Heidegger, dans ses cours et séminaires, sont de plus en plus violentes, comme en témoigne l'hostilité grandissante des nazis².

Parallèlement à la mise à l'index de ses écrits, Heidegger est l'objet d'attaques qui vont devenir de plus en plus hargneuses contre sa personne et sa philosophie. Il est étonnant que l'on trouve ces attaques si peu souvent mentionnées. En général, c'est une règle bien établie de les ignorer.

Il nous semble pourtant que le rappel de ces attaques est absolument nécessaire si nous voulons comprendre authentiquement le rapport de Heidegger au mouvement national-socialiste. Une étude complète de ce rapport exigerait que soient traduits et publiés la plupart de ces textes, dont l'existence est parfois niée. Nous en reproduisons à la fin de ce travail quelques fragments.

Les plus importantes furent sans doute celles des recteurs nazis de Berlin et Heidelberg : Alfred Bauemler et Ernst Krieck. Nous en rappellerons ici l'origine.

Alfred Bauemler, né en 1887, enseigna d'abord à Dresdes. Il fut

1. Voir Alfred DE TOWARNICKI : *Visite à Martin Heidegger*, loc. cit.

2. Il est étonnant que l'on s'obstine encore à parler du « silence de Heidegger ». C'est ainsi que M. R. Minder écrit dans un article publié dans la revue *Critique*, n° 237 : « Sa responsabilité est double : pour ce qu'il a dit en 1933 et pour ce qu'il s'est abstenu de dire en 1945 » (p. 280). De telles affirmations, désormais communes, sont reprises dans l'essai de M. Trotignon « Heidegger ». Il est inutile de souligner leur fausseté et leur mauvaise foi. Tous ceux qui ont suivi les cours de Heidegger témoignent qu'il fut l'un des rares universitaires à oser attaquer le N.S.D.A.P., en public comme en privé (voir la lettre de M. le professeur Walter Biemel, citée dans le dernier chapitre de ce travail). Heidegger ne s'est pas contenté d'émettre de simples réserves critiques à l'égard des aspects les plus stupides de l'idéologie du mouvement. Il en a condamné l'édifice et ses fondements.

Heidegger er nicht der vill
er nicht wissen -

Les écrits politiques de Heidegger

l'un des défenseurs passionnés de la *Wissenschaft beim Beauftragen des Führers für die Erwachung des Geistigen Schulung und Erziehung des N.S.D.A.P.*

Dans une lettre à Rosenberg, Rudolph Hess écrit :

« Ce fut toujours un rêve ; écrire une nouvelle histoire allemande. Ce travail vient précisément d'être commencé par le professeur Bauemler. »

Alfred Bauemler sera aussi l'un des plus ardents défenseurs du *Mythe du XX^e siècle*, d'Alfred Rosenberg. Recteur de Berlin, il fera brûler plus de 20.000 ouvrages juifs devant son Université, tandis que retentissait la voix de Gœbbels.

La compromission d'Alfred Bauemler avec le National-socialisme pourrait être montrée à tous les niveaux : il ne fit jamais ses cours sans être lui-même entouré de drapeaux à croix gammée et de S.S. ¹. Éditeur de Nietzsche, auteur de plusieurs études sur ses écrits, il en falsifia l'image pour en faire l'un des précurseurs du régime.

Son œuvre, celle d'un médiocre universitaire allemand, n'a acquis de relief qu'avec l'avènement du III^e Reich. Elle sera ensevelie sous ses décombres. Sans l'avènement du National-socialisme, Bauemler n'aurait jamais été qu'un médiocre professeur dont les études sur le romantisme allemand n'auraient pas suffi à assurer l'immortalité. Aussi Bauemler, par conviction ou par opportunisme, va-t-il devenir rapidement un admirateur passionné du National-socialisme, et mettra tous ses talents d'enseignant au service de la propagande du régime. Ses *Studien zur deutschen Geistgeschichte* sont un monument de falsifications et de stupidité, dans lesquelles il exalte aussi bien « la pureté du cœur chez Kant et Kierkegaard », que le héros aryen ou Hitler identifié à Nietzsche. Il s'efforce de montrer, avec une méthode qui rappelle étrangement celle du marxiste hongrois Georg Lukacs, dans le National-socialisme, l'aboutissement de toute la philosophie allemande de Luther à Nietzsche ².

22
1. Heidegger, qui selon certains fit des cours en uniforme de S.A., fut le seul professeur allemand à ne jamais commencer ses cours par le « Heil Hitler » réglementaire.

2. Les principaux écrits de Bauemler sont : *Männerbund und Wissenschaft, Politik und Erziehung, Bildung und Wissenschaft*. Enfin, il consacra à Nietzsche une série d'études destinées à révéler la véritable figure du penseur : le génial précurseur d'Hitler.

Le rêve d'Ernst Krieck — faire exclure Heidegger de l'Université allemande — sera réalisé par les autorités alliées.

Lorsque l'agonie de l'Allemagne approchait, le recteur de Fribourg et les représentants du N.S.D.A.P. estimeront que Heidegger est le moins indispensable des professeurs de l'Université, et il sera envoyé faire des travaux de terrassement sur les bords du Rhin.

Il est surprenant que certains critiques — J.-F. Faye en particulier — ont prétendu que Krieck influença la pensée de Heidegger. Une telle affirmation ne saurait être prise au sérieux. Heidegger, qui depuis 1934 fut l'objet d'une surveillance stricte, ne lui-même même prendre fin. Les renseignements en regardés ne II eut le courage de parler au milieu anglais ont été les mêmes.

J. Voir notamment *Wald im Werden* 15 octobre 1940 : « La Naissance de la philosophie ». Texte reproduit en « Appendice » à cette étude.
J.-F. Faye écrit sans sourciller : « Voici que Krieck... se met à parler d'Heidegger lui-même ou plutôt, qui dévance le langage heideggerien de l'après-guerre ».

Discours de Rectorat, et pourtant, certains de ces textes, comme *l'Appel au Service du Travail*, apparaissent comme la conséquence directe et l'accomplissement de ce qui est affirmé dans le discours de rectorat.

Il s'agit d'une trentaine de courts textes¹, qui témoignent sans aucun doute de l'erreur que commet Heidegger lorsqu'il attend une réforme profonde de l'Allemagne, de cette « révolution nationale-socialiste ».

La question qui surgit alors concerne l'intérêt d'une nouvelle lecture de ces textes. N'ont-ils pas la valeur de simples documents ? Nous ne le pensons pas. Certains d'entre eux contiennent des indications essentielles sur l'essence de la science et l'essence du travail.

En nous proposant de relire ces textes, nous n'espérons pas projeter une lumière nouvelle sur la pensée de Heidegger, mais en éclairer le cheminement, et un aspect sur lequel la réserve est souvent de rigueur. Ce n'est qu'au terme de cette recherche que nous pourrions prendre en considération l'énigmatique « Kehre », qui a rendu possible la distinction de deux versants dans l'œuvre de Heidegger, ou comme le dit W. Richardson, d'un « Heidegger I » et d'un « Heidegger II ». Le dépassement de la métaphysique et du nihilisme accompli sera aussi le dépassement de ces textes de 1933.

Ces écrits n'ont jamais fait l'objet de traduction, ni d'édition intégrale. Il est sans doute encore trop tôt pour réaliser un tel projet. Le seul but de ce travail sera de montrer la nécessité d'une telle prise en considération.

Issus d'une erreur tragique, les écrits de 1933 ne sauraient être exclus de l'œuvre de Heidegger. Ils constituent un moment essentiel de son chemin, et appartiennent aux « déserts de la terre dévastée » dont Heidegger tentera précisément le dépassement. Ils peuvent être supportés par sa problématique à condition d'être correctement interprétés.

Nous ne sommes pas préparés ici à tenter une interprétation totale de ces écrits, mais seulement à montrer l'horizon dans lequel ils

1. Malgré tous nos efforts nous n'avons pu retrouver la « masse épaisse de ces manifestes et de ces professions de foi au Führer, réitérées, explicites et sans réserve » dont parle M. R. Minder (*loc. cit.*). Guido Schneeberger qui a voulu jeter toute la lumière sur ces textes en en publiant des extraits, dans une anthologie de discours nazis, n'en cite que très peu. Nous doutons beaucoup de l'existence de cette « masse épaisse » dont parle M. R. Minder.

acquière un sens : celui de l'achèvement de la métaphysique dans l'essence de la technique planétaire.

Beaucoup de ces textes ne sont pas inconnus¹. Ils ont souvent été cités comme témoignages du « passé nazi de Heidegger ». De nombreuses études sur Heidegger en « présentent » des fragments plus ou moins mutilés². Parmi ces études, citons celles de Karl Löwith, *Les implications politiques de la Philosophie de l'existence chez Heidegger, In sachen Heidegger*, de Paul Hühnerfeld, *Jargon der Eigentlichkeit*, de Theodor Adorno.

Deux études méritent une attention particulière : celle de J.-P. Faye *Heidegger et la Révolution*, et celle du Dr. Guido Schneeberger *Nachlese zu Heidegger*. Pour un examen précis des méthodes utilisées par ces auteurs, nous renvoyons aux différents essais de François Fédier, publiés dans la revue *Critique*, nos 234 et 242.

L'étude de J.-P. Faye, accompagnée de la traduction de certains textes de Heidegger écrits au cours de son rectorat, et de longs fragments du discours *l'auto-affirmation de l'Université allemande*, fut la plus complète publiée en langue française. Elle ne saurait pourtant être tenue pour rigoureuse. J.-P. Faye interroge Heidegger dans l'horizon de l'idéologie fasciste, sans tenir aucun compte de la problématique de Heidegger. L'exigence élémentaire serait pourtant d'interroger un penseur sur le sens véritable de ce qu'il dit. Or J.-P. Faye se contente de parler d'un prétendu « pôle jungérien », d'assimiler Heidegger à Jünger et Carl Schmitt, alors qu'il est précisément à l'opposé de ce nihilisme actif.

Plus grave nous semble être le reproche portant sur la traduction des textes. La lecture est délibérément infléchie dans un sens hostile à Heidegger et par endroits frise le contresens total³.

Le livre de Guido Schneeberger, élève de Karl Jaspers, mérite une attention particulière. Le titre *Nachlese zu Heidegger* pourrait se traduire par *Documents complémentaires au sujet de Heidegger*. Il s'agit effectivement d'un recueil de documents, articles de journaux et de revues, allemands pour la plupart, mais aussi suisses, qui s'acheminent

1. La plupart de ces textes attendent encore d'être exhumés des bibliothèques et des archives allemandes. Il est pourtant courant d'affirmer que Heidegger a fait disparaître la plupart de ces textes des bibliothèques.

2. Le terme de « montage » habituellement réservé au langage cinématographique trouve ici sa pleine utilisation.

3. Pour ce qui concerne la traduction de J.-P. Faye, nous renvoyons aux différentes études de François Fédier, qui constituent une mise au point très précise et définitive de cette question (*Critique*, n° 242 : « Une lecture dénoncée »).

de 1929 à 1961. Le volume est d'une grande richesse documentaire et mérite une attention soutenue.

Les textes sont publiés sous forme d'anthologie sans aucun commentaire. L'auteur se propose seulement, dans une louable intention, d'apporter quelques compléments à la compréhension de Heidegger en publiant des documents dont l'accès est souvent difficile. Il semble que nous ayons là une garantie d'objectivité totale. En fait il n'en est rien. Toute la lecture, que propose Guido Schneeberger, est infléchie dans un sens hostile à Heidegger.

Il est précisé dans l'Avant-Propos :

« Nous avons inséré un certain nombre de textes qui ont rapport aux affaires de l'Université allemande en général, et en particulier à l'Université de Fribourg... (Ces textes) sont également en rapport médiat avec Heidegger (und damit mittelbar auf auch Heidegger Bezug haben). Les intitulés des extraits sont signalés dans le sommaire par un astérisque. »

Or, comme le remarque encore François Fédier, la moitié du livre est consacrée à des documents qui n'ont aucun rapport avec Heidegger : il s'agit de proclamations de Rudolph Hess, chef des étudiants nazis, d'appels émanant des différentes associations nazies d'étudiants fribourgeois.

Sur 217 documents, 130 sont sans rapport avec Heidegger. Seuls 71 semblent avoir un rapport direct avec Heidegger, mais il s'agit souvent de documents sans importance, telles des annonces de cours. Sur ces 71 documents, seuls 18 sont des extraits de discours de Heidegger.

Le projet de Guido Schneeberger était de faciliter l'accès aux *Heideggeriana* difficiles à trouver. Mais à quoi bon tous ces autres textes qui éclairent la situation de l'Université allemande entre 1933 et 1945, mais non directement la pensée de Heidegger ?

Ce qui est certain, c'est que tous ces textes infléchissent la lecture que propose Schneeberger dans un sens hostile : comment les discours de Heidegger n'apparaîtraient-ils pas nécessairement nazis, lorsqu'ils sont présentés au sein d'une anthologie de textes et de proclamations nazis ?

L'illusion de l'objectivité est flagrante. *Il ne suffit pas de présenter des textes pour être objectif, mais d'en rendre la compréhension possible. Or cette compréhension est interdite par le seul fait que la lumière qui doit éclairer ces textes doit aussi nécessairement les faire apparaître comme nazis.*

Par là, nous n'affirmons aucunement que le travail de Guido Schneeberger, malgré sa très grande ambiguïté, ait simplement pour but de discréditer Heidegger, et de laisser entendre qu'il existe entre sa philosophie et son erreur politique une implication stricte, au sens où l'entendent Löwith et Hühnerfeld.

Nous lui reprochons cependant de fausser l'horizon de toute interprétation possible, par un souci illusoire d'objectivité. Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance sincère pour les renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer sur l'interprétation de ces textes et leur provenance. Guido Schneeberger nous a d'ailleurs grandement facilité l'accès aux documents nazis hostiles à Heidegger, ce qui témoigne de sa parfaite honnêteté.

Il s'agit maintenant de tenter d'ouvrir l'horizon d'une interprétation possible de ces textes. Une telle interprétation doit montrer à la fois :

- 1° En quoi ils éclairent l'erreur politique de Heidegger.
- 2° Quel sens ils prennent dans sa problématique.

Il ne saurait être question d'interroger sans exception tous ces textes, dont les thèmes et les structures se laissent caractériser à partir de quelques écrits, les plus fondamentaux de cette période, diversement repris dans les différents discours que prononça Heidegger.

Nous nous attacherons plus particulièrement aux écrits et aux discours suivants :

- Ansprache für Schlageter-feier der Freiburger Universität.
- Arbeitdienst und Universität.
- Die Universität im neuen Reich.
- Die Selbstbehauptung der deutschen Universität.
- Was hat die Hochschule mit dem Handwerk zu tun ?
- Deutsche Männer und Frauen!
- Der deutsche Student als Arbeiter.
- Der Ruf zum Arbeitdienst.
- Mannwort an das alemanische Volk.
- Warum bleiben wir in der Provinz ?

Avant de commencer l'étude de ces textes et d'en tracer tout d'abord l'horizon de compréhension, il est nécessaire d'évoquer le contexte historique qui préside à leur apparition.

17. Heidegger et la « Révolution allemande ».

L'enracinement historique des écrits de Heidegger a été évoqué dès le début de ce travail. Il y a chez Heidegger un attachement profond au sol natal. Une simple lecture des différents écrits où Heidegger parle de la Forêt-Noire — *Der Feldweg; Discours de remerciement à la ville de Messkirch; Hebel, l'ami de la maison* — le montre aisément. Il est absurde de considérer cet attachement comme une « implication politique », ou un « nationalisme borné ». Il est non moins certain que Heidegger, lorsqu'il devient recteur, est profondément soucieux du destin de l'Allemagne, qu'il souffre comme tous les Allemands des humiliations qu'elle subit. Mais il ne s'agit nullement d'un nationalisme agressif. Si l'on parle de nationalisme, il faut le comprendre au sens de Hebel, lorsqu'il écrit :

« Qu'il nous plaise ou non de nous l'avouer, nous sommes des plantes qui ont besoin de racines pour sortir de terre, afin de pouvoir fleurir dans l'éther et porter des fruits. » (III, p. 314.)

Dans le contexte tragique de l'Allemagne de 1933, un tel sentiment ne pouvait que se trouver exacerbé. Les manifestes que publie Heidegger lors du référendum organisé par Hitler le montrent clairement : il est question de la survivance de l'Allemagne comme nation libre, du déclin du Sud, autant d'éléments qui expliquent la sympathie que Heidegger a pu éprouver pour le mouvement national-socialiste.

De même que Hölderlin, lorsqu'il parle de *Vaterland* pense à sa Souabe natale, Heidegger est profondément marqué par le déclin du sud de l'Allemagne. Le nationalisme que l'on dénonce dans ses écrits de 1933 est un sentiment que partagent tous les intellectuels allemands à cette époque. Il faut reconnaître que ce « nationalisme de Heidegger » est bien pâle lorsque l'on songe aux proclamations enflammées qui émanaient des cercles nationalistes de Berlin, et qui furent au cours de ces années les plus grands centres intellectuels de la République de Weimar. Que l'on compare seulement ce qu'a écrit Heidegger, avec ce qu'écrivait à la même époque, Ernst Jünger, Ernst Niekisch ou Ernst von Salomon.

Heidegger n'avait aucun lien avec ces cercles et sa rencontre avec Ernst Jünger sera postérieure de plusieurs années à ces discours. Il y a un texte qui montre néanmoins assez bien le lien de Heidegger à ce nationalisme exacerbé et humilié, c'est celui qu'il écrivit, en tant que

victoire avait été remportée et si la grandeur de la nation en voie d'éveil l'avait illuminé.

« Au lieu de cela, l'obscurité, l'abaissement, la trahison.

« Et c'est pourquoi il lui fallait encore accomplir ce qui est le plus grand dans ce qui est le plus difficile. Il lui fallait, seul, tirer de lui-même l'image du commencement à venir pour son peuple, dans son honneur et sa grandeur, et la dresser devant son âme pour mourir dans cette foi.

« D'où lui est venue cette dureté du vouloir, capable de dresser devant l'âme le plus grand et le plus lointain ?

« Étudiant de Fribourg ! Étudiant allemand ! Sache-le, expérimente-le, quand, sur les pistes et les chemins, tu atteins les forêts et les vallées de la Forêt-Noire, le pays natal de ce héros : dans la pierre originelle, dans le granit, sont taillés les monts entre lesquels le jeune fils de paysan a grandi. Depuis longtemps, ils créent cette dureté du vouloir.

« Le soleil d'automne sur la Forêt-Noire, c'est lui qui dresse ses chaînes de montagnes et ses lignes de forêts dans la clarté splendide. Depuis longtemps il nourrit la clarté du cœur.

« Désarmé et levé au-devant des fusils, le regard intérieur du héros s'élançait, par-dessus les canons des fusils, vers le jour et les monts de son pays natal, afin de mourir en vue de la terre alémanique pour le peuple allemand et pour son Reich.

« C'est avec un dur vouloir et un cœur clair qu'Albert Leo Schlageter mourut de la mort la plus difficile et la plus grande.

« Étudiant de Fribourg, laisse se répandre dans ton vouloir la force des montagnes où se déploie le pays natal de ce héros.

« Étudiant de Fribourg, laisse lui dans ton cœur la force du soleil d'automne sur les vallées où se déploie le pays natal de ce héros !

« Préserve-les tous les deux en toi et porte-les tous deux, la dureté du vouloir et la clarté du cœur, apporte-les à tes camarades dans les Universités allemandes.

« Ici se tenait Schlageter comme étudiant de Fribourg, ici il allait et venait. Mais cela il ne le souffrit pas longtemps : il *devait* combattre sur la côte balte en Haute-Silésie, il *devait* combattre dans la Ruhr.

« Il ne pouvait échapper à son destin de mourir de la mort la plus difficile et la plus grande, avec un dur vouloir et un cœur clair.

« Nous honorons le héros et, en son hommage, nous élevons la main en silence.

Martin HEIDEGGER. »

« Le 12 novembre, le peuple allemand comme Tout choisit son avenir. Le peuple ne peut choisir cet avenir et voter oui en se fondant sur de prétendues considérations de politique extérieure, sans inclure dans ce oui le Führer et le mouvement qui lui est inconditionnellement soumis (ohne auch den Führer und die ihm unbedingt verschriebene Bewegung mit in dieses Ja einzubegreifen). Il n'y a pas une politique extérieure et par surcroît une politique intérieure. Il n'existe que la volonté une de donner son existence totale à l'État.

« Cette volonté, le Führer l'a conduite dans le peuple tout entier à son plein éveil et l'a fondée en une seule résolution. Nul ne peut s'abstenir, au jour où se manifeste ce vouloir! »

Ce texte — le plus lourd dont Heidegger ait à répondre — ne saurait être négligé. Il s'agit d'une caution incontestable apportée au mouvement national-socialiste et à Hitler. Mais si Heidegger commet là une faute énorme, il resterait à s'interroger sur quelle figure d'Hitler il s'est prononcé. Hitler était-il déjà en 1933 le criminel que les années ultérieures révéleront ? N'existait-il pas à cette époque dans la personne d'Hitler et dans le mouvement lui-même une réelle ambiguïté ?

Heidegger ne s'est pas prononcé *pour n'importe quelle figure du Führer*. Certes, il a écrit dans la *Freiburger Student Zeitung* (3 novembre 1933) :

« Le Führer lui-même et lui seul est l'effectivité allemande présente et future et sa loi. »

Mais il a dit aussi dans son *discours de rectorat* :

« Si tout d'abord et en tout temps les Führer eux-mêmes sont guidés. »

Dans ces appels de 1933, il faudra pouvoir comprendre quelle est la figure d'Hitler pour laquelle Heidegger s'est prononcé. Heidegger ne justifie *aucunement* inconditionnellement cette décision de quitter la S.D.N.

Dans son *Appel aux Allemands* du 10 novembre 1933, il dit précisément :

« Ce n'est pas l'ambition qui a poussé le Führer à quitter la Société des Nations, ni la passion de la gloire ou l'obstination aveugle, ni le désir de violence (Nicht Ehrgeiz, nicht Ruhmsucht, nicht blinder Eigensinn und nicht Gewaltstreben), mais seulement la claire volonté d'être responsable inconditionnellement pour se charger du destin de notre peuple et de le maîtriser. »

recherche. Que signifiait pour Heidegger ce Service du Travail ? Quel sens lui a-t-il reconnu ? La référence aux événements historiques s'avère ici nécessaire.

C'est en 1926 qu'apparurent les premiers camps de travail, dans lesquels ouvriers, paysans et étudiants cherchèrent à réaliser les premiers rudiments en faveur d'un mouvement pour le Service du Travail. Il fut déclaré obligatoire en 1928 par décision du *N.S.D.A.P.*, mais cette mesure se heurta à l'opposition du gouvernement. En 1932, le premier chantier de travail était créé à Hammenstein. Les nazis voulaient faire de ces chantiers une véritable classe de vie. Dans la communauté du camp de travail devait disparaître les anciens préjugés qui dévalorisaient le travail manuel devant le travail intellectuel. Il s'agissait pour les Nationaux-socialistes, non seulement de lever une masse de travailleurs pour accomplir des travaux dans les régions les plus pauvres de l'Allemagne, mais aussi de rapprocher tous les travailleurs allemands, qu'ils soient professeurs ou ouvriers. Les étudiants et plus tard les professeurs étaient appelés à travailler dans ces camps, tandis que les ouvriers étaient conviés à assister à des conférences dans les universités. Heidegger prononça, au cours de son rectorat, plusieurs conférences devant les ouvriers de Fribourg. Lorsqu'il démissionnera à la suite de son refus d'entériner les décisions du *N.S.D.A.P.*, il sera envoyé au Service du Travail vers la fin de la guerre.

Il était indispensable de rappeler ce que fut le Service du Travail, pour comprendre le sens des appels de Heidegger et des différentes conférences qu'il prononça. A l'époque où Heidegger rédigea ces appels, le Service du Travail n'était pas encore obligatoire, mais il connaissait une large audience partout en Allemagne. Nombreux sont ceux qui ont reproché à Heidegger sa prise de position en cette occasion. Mais une telle critique ne résiste pas à un examen sérieux : la plupart de ceux qui se rendirent au Service du Travail le firent librement. En 1933 les chantiers de travail en Allemagne n'étaient pas plus répréhensibles que ceux qui existeront plus tard dans les démocraties populaires. Il s'agissait de simples chantiers, principalement situés au nord de l'Allemagne, et qui permirent d'assainir les marécages et de défricher de nouvelles terres. Il est certain qu'après 1934, ces camps de travail deviendront rapidement des camps de détention. Mais rien ne laissait prévoir encore en 1933 une telle évolution, et l'on peut facilement comprendre ce qui a pu séduire Heidegger dans ce mouvement. Une approbation de ces mêmes camps après 1934 justifierait une condamnation sans appel. Mais cette justification, nous ne la trouverons jamais, car dès 1934 Heidegger avait reconnu publiquement son

und eine Unschuldigkeit -

*Das ist
ein
dieser*

Freiburg i. Br., den 23. Januar 1934

Freiburger Studentenzeitung

Der Ruf zum Arbeitsdienst

Von Prof. Dr. Heidegger, Rektor der Freiburger Universität

Der neue Weg der Erziehung unserer deutschen Jungmannschaft führt durch den Arbeitsdienst.

Solcher Dienst verschafft die Grunderfahrung der Härte, Boden- und Gerätnähe, der Gesetzmäßigkeit und Strenge der einfachsten körperlichen und damit wesentlichen Arbeit in der Gruppe.

Solcher Dienst verschafft die Grunderfahrung eines straff arbeitsmäßig geregelten täglichen Daseins in der Lagergemeinschaft.

Solcher Dienst verschafft die Grunderfahrung der Tätigkeit auf die Probe und in die Entscheidung gestellten Märten und Festigung der ständigen Herkunft und Verantwortung des einzelnen aus der vollhaften Zusammengehörigkeit aller.

Solcher Dienst verschafft die Grunderfahrung des Ursprungs echter Kameradschaft, die nur aus dem Zwang einer großen gemeinsamen Gefahr oder aus der ständig wachsenden Bindung an eine übersehbare Aufgabe erwächst und nichts zu tun hat mit dem schwächeren gegenseitigen Austausch feilscher Hemmungen von Einzelnen, die sich verabreden haben, unter einem Dach zu schlafen, zu essen und zu singen.

Solcher Dienst verschafft die Grunderfahrung der wirklichen Voraussetzungen für die wahrhaftige Selbstbesinnung des einzelnen und nimmt die endgültige Entscheidung in der Verantwortung heraus, die der Geist des einzelnen zu verantworten hat.

Wir müssen über die jetzt schon sichtbare Gegenwartswirkung des Arbeitsdienstes hinausdenken und begreifen lernen, daß sich hier eine völlige Umprägung des deutschen Daseins von der nachwachsenden Jugend her vorbereitet. Innerhalb der deutschen Hochschule wird langsam eine neue Grundstellung zur wissenschaftlichen Arbeit heraufkommen. Dabei wird jener Begriff des „Geistes“

und „der geistigen Arbeit“, in dem bisher der „Gebildete“ gelebt hat und den jetzt seine Abgesandten noch retten wollen für einen eigenen Stand der „geistigen Schaffenden“, durchaus verschwinden. Wir werden dann erst lernen, daß jede Arbeit als Arbeit geistig ist. Das Tier und alles bloß Dahinlebende kann nicht arbeiten. Es fehlt ihm die Grunderfahrung dazu: der entscheidungsmäßige Einsatz für eine Aufgabe, das Vermögen der Entschlossenheit und des Standhaltens in einen übernommenen Auftrag, kurz die Freiheit, will sagen: der Geist.

Die sogenannte „geistige Arbeit“ ist solche nicht, weil sie auf „höhere geistige Dinge“ bezogen ist, sondern weil sie als Arbeit tiefer zurückgreift in die Not des geschichtlichen Daseins eines Volkes und unmittelbarer — weil wissender — bedrängt ist von der Härte der Gefahr menschlichen Daseins.

Es gibt nur einen einzigen deutschen „Lebensstand“. Das ist der in den tragenden Grund des Volkes gewurzelte und in den geschichtlichen Willen des Staates freigelegte Arbeitsstand, dessen Prägung in der Bewegung der nationalsozialistischen deutschen Arbeiterpartei vorgeformt wird.

Zum Arbeitsdienst wird gerufen.

Die Vorkameraden sind da, die werden in den Arbeitsdienst „gehen“, weil ein Fernbleiben die Gesundheit und Anwesenheit der Vorkameraden gefährdet. Die Starken und Ungebildeten, die aus dem erregenden Geheimnis einer neuen Zukunft unseres Volkes ihr Dasein durchsehen, sind stolz darauf, daß ihnen Gottes abverlangt wird: denn das ist der Augenblick, in dem sie sich zu den härtesten Aufgaben hinaufsteigern, für die es weder Lohn noch Lob gibt, sondern allein die „Beglückung“ durch Opferbereitschaft und Dienst im Bereich der innersten Notwendigkeiten deutschen Seins.

erreur et attaquait les principes de l'État Totalitaire et le droit national-socialiste à travers son plus grand représentant : Carl Schmitt.

Profondément attaché au sud de l'Allemagne, conscient de la pauvreté et du déclin du pays Souabe, il était inévitable que Heidegger vît dans ce mouvement l'espoir de sauver un pays qui mourait lentement.

Par ailleurs, le Service du Travail prétendait détruire les préjugés traditionnels qui s'attachaient au travail manuel et ce thème de propagande n'était pas sans trouver d'écho dans l'exaltation des bûcherons et des paysans de la Forêt-Noire, chers à Heidegger. Pour qui assimile le travail de la pensée au travail du paysan qui s'enfonce dans la campagne, traçant ses sillons, ou qui sculpte pendant tout l'hiver un même morceau de bois, l'affirmation de l'identité du travail manuel et du travail intellectuel ne pouvait qu'être favorablement accueillie.

Toutefois, il existe sans aucun doute des raisons plus profondes qui ont conduit Heidegger à soutenir le mouvement du Service du Travail. Elles tiennent au sens que Heidegger reconnaît au travail, dans le rapport de l'homme à l'étant. Pour l'instant, contentons-nous de n'apprendre encore que des choses provisoires et partielles, en interrogeant le texte même de ces appels.

Le 20 juin 1933, Heidegger publie dans la *Freiburger Studentzeitung* un texte intitulé « Arbeitdienst und Universität » (Service du Travail et Université). Les thèmes de l'exposé annoncent déjà ceux des futurs appels. A l'avenir, l'école et l'Université ne sont plus les seules sources de l'éducation (Erziehung). Une nouvelle puissance (Macht) a surgi, qui la seconde d'une manière décisive. Le chantier de travail se tient aujourd'hui à côté de l'Université, de la maison paternelle et du foyer des jeunes. C'est en prenant part au chantier de travail que chacun fait l'expérience de la dureté de l'existence et de son appartenance à un peuple. Chacun doit puiser de nouvelles forces dans la réalité de la communauté du travail. Le chantier de travail n'est pas opposé à l'Université : il la réalise et tous deux s'enracinent dans l'essence de la nation¹.

1. Nous reproduisons ici l'essentiel du texte analysé : « Unsere Hochschule ist in der nächsten Umgebung von Arbeitslagern umlagert, die durch Lehrer dieser Schule mitbetreut werden.

Im Arbeitslager steht eine neue Wirklichkeit da. Sie wirkt als Sinnbild dafür, dass unsere hohe Schule der neuen Erziehungsmacht des Arbeitdienstes sich öffnet. Lager und Schule sind gesonnen, im gegenseitigen Geben und Nehmen die erzieherischen Mächte unseres Volkes... »

Freiburger Studenten

Herausgegeben von der Freiburger
Studentenschaft mit Bekanntmachungen
der Akadem. Behörden. / Schriftleitung:
Ermin Künzler, Belfortstraße 11,
Zimmer 12. / Telefon 3604.



Ref.
stud
Der
G. 1

VII. Semester (XIV)

Freiburg i. Br., dt. 20. Juni 1933

Die junge Generation in Front:

Arbeitsdienst

Arbeitsdienst und Universität

Künftig wird die *Schule* nicht mehr den ausschließlichen Rang in der Erziehung einnehmen. Eine neue und entscheidende Erziehungsmacht ist mit dem *Arbeitsdienst* aufgestanden. Das *Arbeitslager* rückt neben das Elternhaus, den Jugendbund, den Wehrdienst und die *Schule*.

Im *Arbeitslager* verwirklicht sich die Stätte einer neuen unmittelbaren Offenbarung der Volksgemeinschaft. Der junge Deutsche bleibt künftig beherrscht vom Wissen um die *Arbeit*, in der sich die Kraft des Volkes sammelt, um darin die Härte seines Daseins zu erfahren, den Schwung seines Wollens zu bewahren und die Vielfältigkeit seines Könnens neu zu schätzen. Das *Arbeitslager* ist zugleich ein echtes Schulungslager für das Führertum in allen Ständen und Berufen. Denn im Lager gilt das vorbildliche Mitmitten und Mitschaffen, aber nicht das Vobeistehen und Beaufsichtigen. Schon gar nicht kommen jene der neuen Wirklichkeit des *Arbeitslagers* nahe, die ein solches einmal „besichtigen“.

Das *Arbeitslager* erweckt und erregt nicht nur zum Wissen um die arbeitende Gemeinschaft aller Stände, sondern dieses dem jungen Deutschen eingewurzelte Wissen wird künftig auch reinigend und gefestigend für das, was die *Schule* vermag und nicht vermag, was sie soll und nicht soll. Das *Arbeitslager* wird als eigene Erziehungsstätte zugleich eine neue Quelle jener Kräfte, durch die alle anderen Erziehungsmächte — zumal die *Schule* — zur Entschärfung gezwungen und verwandelt werden.

Unsere Hochschule ist in der nächsten Umgebung von *Arbeitslagern* umlagert, die durch Lehrer dieser *Schule* mitbetreten werden.

Im *Arbeitslager* steht eine neue Wirklichkeit da. Sie will als Sinnbild dafür, daß unsere hohe *Schule* der neuen Erziehungsmacht des *Arbeitsdienstes* sich öffnet. Lager und *Schule* sind gesonnen, im gegenseitigen Ueben und Nehmen die erzieherischen Mächte unseres Volkes zu jener neuen wurzelhaftesten Einheit zusammenzubringen, aus der sich das Volk in seinem Staat zum Handeln für sein Schicksal verpflichtet. Heidegger.

Les écrits politiques de Heidegger

Ces considérations seront reprises dans plusieurs conférences prononcées devant les étudiants et les ouvriers de Fribourg. Nous n'étudierons ici que quelques extraits de l'Appel pour le Service du Travail. Il résume la plupart des discours et proclamations prononcés par Heidegger à cette époque. Ce n'est que peu à peu que la signification de ces textes dans la problématique de Heidegger pourra être comprise et aperçue.

Ces appels sont respectivement l'*Exhortation au peuple alémanique* (« Mahnwort an das Alemanische Volk ») et l'*Appel au Service du Travail* (« Der Ruf zum Arbeitdienst »), publiés dans la *Freiburger Zeitung*, le 23 janvier 1934.

Écoutons un fragment de l'*Exhortation au peuple alémanique*.

« Ici, dans la marche du Sud-Ouest, jusqu'où s'étend la volonté politique des Allemands ? Demeurons-nous à la hauteur du Nord-Est ? Allons-nous conduire nos forces créatrices à cet avènement ? Ou devons-nous avec l'Ouest entier tomber dans le déclin.

« Là est la décision à prendre pour la capacité d'engagement politique à venir, propre au peuple de notre pays.

« La décision survient dans la mesure où l'on parvient à éduquer les forces inentamées de l'âme germanique, à la tirer des survivances bourgeoises et de l'indifférence insouciantes à l'égard de l'État, pour l'orienter vers la volonté de rejoindre tous les autres, dans le vouloir de l'État national-socialiste. »

« Le prétendu « travail intellectuel » n'est pas ce qu'il est par son rapport à de « hautes sphères intellectuelles », mais parce qu'il fait retour en tant que travail, dans l'état de nécessité propre à l'existence historique d'un peuple et qu'il est poussé de façon immédiate — lui qui est connaissant par la rigueur du danger à laquelle est exposée l'existence humaine.

« Il n'existe qu'une « classe de vie » (*Lebenstand*) allemande. C'est la classe du Travail (*Arbeitstand*), enracinée dans les fondations qui portent notre peuple, librement soumis à la volonté de l'État. Son empreinte est préfigurée dans le mouvement du parti national-socialiste ouvrier allemand.

« Les impuissants, les douillets, les demi-hommes vont aller au Service du Travail, parce que ne pas y aller risque de mettre en danger leurs chances aux examens ou leur carrière. Les forts, ceux qui ne sont pas brisés, ceux dont l'existence émerge du mystère vivifiant qu'est l'avenir nouveau de notre peuple, ceux-là sont fiers de ce qui est exigé d'eux avec dureté : car c'est le moment où ils s'élèvent jusqu'au plus

Η Ζαζαίη, η εργάλα πύρα σέισα λή, καί τὸ λέγοῦσε.
 Les écrits politiques de Heidegger καὶ τὰ κἀλὰ τῆ ἴατε
 χαλεπά,

mulent pas des conceptions différentes. Ainsi naît la question : ces textes ne font-ils que témoigner de l'effondrement de sa pensée dans l'idéologie nationale-socialiste, ou bien sont-ils encore portés par sa problématique ? Il est absurde d'imaginer que Heidegger ait tenté de donner au National-socialisme une justification métaphysique. Ce qu'il faut comprendre c'est au contraire comment Heidegger a pu articuler certains aspects de ce mouvement à sa naissance, avec sa problématique.

Nous nous attacherons tout d'abord à l'un des thèmes les plus importants de ces discours : la détermination du travail comme « classe de vie ». Il faut pour cela que le rapport entre le travail manuel et le travail intellectuel soit pris en considération.

Cette distinction entre travail manuel et travail intellectuel et les préjugés qui s'y rattachent semble exister depuis toujours. On en trouverait facilement un écho chez les Grecs eux-mêmes, notamment chez ceux du v^e siècle avant J.-C. L'exaltation du travail manuel, de la pauvreté et de la vie simple a sans doute trouvé dans l'œuvre d'Hésiode sa plus grande expression. Mais l'ancienne aristocratie grecque n'acceptait pas si facilement une telle glorification. La « République de Platon » témoigne de l'ambiguïté de la question et semble d'ailleurs consacrer la division en faisant des artisans la classe utile, mais sans noblesse, de la cité.

Cette allusion à la « République de Platon » n'est pas gratuite. Le discours de rectorat de Heidegger se termine justement par une parole extraite de cette œuvre. Écoutons-la déjà une fois avant de la commenter :

« Toute grandeur est dans l'assaut » (Alles Grösse steht im Sturm).

Cette parole se trouve au livre VI de *La République*, en 497 d. Elle fera l'objet d'un commentaire ultérieur. Pour l'instant essayons de comprendre simplement ce qui est dit sur le travail lui-même. Heidegger glorifie le travail manuel, en affirmant que le travail intellectuel ne tient son prestige et sa grandeur que dans la mesure où il se fonde sur le travail manuel. De telles affirmations ne vont pas sans surprendre. Écoutons un fragment de l'*Appel au Service du Travail* :

« Le prétendu « travail intellectuel » (Die sogenannte « Geistige Arbeit ») n'est pas ce qu'il est par son rapport à de hautes sphères intellectuelles, mais parce qu'il fait retour en tant que travail, dans

l'état de nécessité propre à l'existence historique d'un peuple, et qu'il est poussé de façon immédiate — lui qui est connaissant — par la rigueur du danger auquel est exposé l'existence humaine. »

On ne saurait nier que ce thème soit présent dans nombre de discours de Heidegger. Sous des formulations différentes, ce thème se retrouve dans les écrits ultérieurs. En 1933, il résonne d'une manière assez insolite. L'exaltation du travail manuel est un thème de la propagande nazie, on le retrouve tout au long des discours d'Hitler. Ce qu'il faut néanmoins interroger, c'est le sens que l'abolition des barrières et des préjugés traditionnels, qui entourent le travail manuel, peut avoir dans la pensée de Heidegger. Pour les Nationaux-socialistes, il n'est pas douteux que cette exaltation du travail manuel ait eu au moins trois significations :

— Sauver l'Allemagne de sa détresse en faisant appel à tous les travailleurs sans distinction de rang.

— Masquer les contradictions et les conflits sociaux en s'efforçant de créer une communauté artificielle par le mythe du travail général, du dévouement absolu à la communauté populaire.

— *Combattre le marxisme et la théorie de la lutte des classes.*

Dans quelle mesure Heidegger est-il lui aussi victime de cette mystification idéologique, il est difficile de le préciser. Un examen des textes rend néanmoins cette confrontation inévitable.

Écoutons par exemple un fragment de discours prononcé par Heidegger le 30 octobre 1933 :

« Le Savoir et la possession de ce savoir, au sens où le National-socialisme comprend ce mot, ne sépare pas en classes, mais au contraire unit et lie les membres de la patrie et les états dans l'unique et grand vouloir de l'État.

« Ainsi les mots de « Savoir » et de « Science », « Travailleur » et « Travail » ont reçu un autre sens et un nouveau son. Le « Travailleur » n'est pas comme le voulait le marxisme, le seul objet de l'exploitation. L'état de travailleur (*Der Arbeiterstand*) n'est pas la classe des déshérités (*Die Klasse der Enterbten*), qui prennent en charge la lutte générale des classes. »

Cette position tranchée à l'égard du marxisme contraste avec les allusions que l'on trouve dans les derniers écrits. Dans la *Lettre sur l'Humanisme*, adressée à Jean Beaufret, il est dit :

« C'est parce que Marx, faisant l'expérience de l'aliénation, atteint

à une dimension essentielle de l'histoire, que la conception marxiste de l'histoire est supérieure à toute autre chronologie ¹. »

Dans une étude ultérieure, intitulée *la thèse de Kant sur l'Être* (1963), Heidegger cite encore l'*Idéologie allemande* et les *thèses sur Feuerbach*. L'attitude de Heidegger à l'égard des écrits de Marx est certes opposée à celle que l'on trouve exprimée dans ses discours et proclamations de 1933. Ce qui demeure inchangée c'est la certitude que l'on ne saurait concevoir une transformation du monde hors de la métaphysique qui en est le fondement. C'est là ce qu'enseigne encore le cours de 1935, dont il sera souvent question par la suite, l'*Introduction à la métaphysique*.

En 1933 la conception marxiste de l'Histoire se trouve refusée, ou du moins considérée comme erronée. On ne peut nier que ce texte de Heidegger soit en harmonie avec les thèses que développent à la même époque les Nationaux-socialistes. Dans son discours du 1^{er} mai 1933, Hitler lui-même disait :

« Lorsque nous avons lancé pour la première fois l'idée d'un Service du Travail obligatoire, les représentants du monde marxiste moribond protestèrent à cor et à cri en déclarant que c'était là une nouvelle attaque contre la vie de l'ouvrier. Et pourquoi ? Ils savaient très exactement qu'il ne s'agissait nullement d'une attaque contre le travail et encore moins contre les travailleurs, mais uniquement d'un assaut contre un redoutable préjugé, contre le préjugé qui considère comme inférieur le travail manuel. Ce préjugé, nous l'avons exterminé en Allemagne. »

2,2 Malheureusement Hitler devait, dès 1934, créer les premiers camps de travail forcé, qui deviendront bien vite des camps d'extermination. La sinistre devise, que les nazis inscrivent en lettres de fer sur la grille d'Auschwitz, les congrès *Arbeit und Freud* résument toute l'évolution de cette conception à laquelle Heidegger a donné en 1933 son consentement.

Il n'est donc pas question de refuser de voir l'empreinte idéologique de ces textes, mais de chercher quel sens peut avoir cette conception du travail comme classe de vie dans la philosophie heideggérienne. *Considérer que Heidegger ne fait ici que s'aligner, par opportunisme, sur les thèses des nazis est une erreur grossière. Ce que Heidegger dit du travail manuel on peut, certes, le comprendre comme le prolongement des discours d'Hitler, mais on peut aussi l'éclairer à partir de la « Physique » d'Aristote.*

1. HEIDEGGER : *Lettre sur l'Humanisme*, p. 103.

Cette interprétation, qui peut paraître dangereusement erronée, se conçoit, néanmoins aisément si l'on accepte le principe qui sert de fondement à cette recherche : *il ne saurait y avoir de coupure radicale entre les écrits de Heidegger en 1933 et l'ensemble de sa problématique.* N'est-il pas étonnant de constater que cette exaltation du travail manuel, considérée par certains comme la marque de l'effondrement passager ou définitif de la pensée de Heidegger dans l'idéologie, se retrouve d'un bout à l'autre de son œuvre ? Un simple exemple suffira à nous en convaincre facilement. Nous l'empruntons au cours tenu à l'Université de Fribourg-en-Brisgau pendant le semestre d'hiver 1951-1952. Il s'intitule *Was heisst Denken ?*, que nous comprenons habituellement comme « Qu'est-ce qui nous appelle à penser ? »

Le fragment cité est emprunté à une transition entre la première et la seconde heure :

« Un apprenti menuisier par exemple, quelqu'un qui apprend à faire des coffres et choses semblables, ne s'exerce pas seulement dans cet apprentissage à manier avec habileté des outils. Il ne se familiarise pas non plus seulement avec les formes usuelles des choses qu'il a à construire. Il s'efforce, quand il est un vrai menuisier, de s'accorder avant tout aux diverses façons du bois, aux formes y dormant, au bois lui-même tel qu'il pénètre la demeure des hommes, et, dans la plénitude cachée de son être, s'y dresse. Ce rapport au bois est même ce qui fait tout le métier, qui sans lui resterait enlisé dans le vide de son activité. Ce à quoi l'on s'occuperait d'abord, n'est plus déterminé que par le seul profit. Tout travail à la main, tout agir de l'homme est exposé toujours à ce danger. La poésie en est aussi peu exempte que la pensée. »

Dans la suite de ce fragment, Heidegger dit encore :

« Penser est peut-être simplement du même ordre que travailler à un coffre ? C'est en tout cas un travail de la main... Toute œuvre de la main repose dans la pensée. C'est pourquoi la pensée elle-même est pour l'homme le plus simple et le plus difficile travail de la main, lorsque vient l'heure où il doit être expressément accompli. »

Ces textes sont-ils si différents que ce que Heidegger disait en 1933 ? Ne retrouve-t-on pas au contraire le même thème, approfondi et séparé de tout contexte historique et politique ? Si la réponse à cette question doit être positive, alors ce sont toutes les interprétations traditionnelles de ces textes qu'il faut remettre en question.

Le travail, nous dit Heidegger dans ces appels, est une classe de vie.

Heidegger se réfère-t-il à la parole de Nietzsche : *Dieu est mort* pour penser cet abandon ? Tout cela ne peut nous apparaître pour l'instant que confus et incertain. Science et Travail sont pour Heidegger les formes par lesquelles l'homme organise l'étant selon ses projets et sa volonté. Cette organisation est une réponse, la réponse à son abandon. Mais que signifie, pensé en son essence, un tel abandon ? Il semble que le texte de Heidegger parle de l'homme abandonné par Dieu. Ce thème, qui traverse la tragédie grecque et les Hymnes de Martin Luther, nous est devenu à présent familier. Depuis Luther, chacun sait que l'homme est abandonné sur la terre comme dans une Vallée des Larmes. Nietzsche, le fils de pasteur, n'était pas sans avoir entendu, de nombreuses fois, le commentaire de cette parole.

Mais est-ce interpréter correctement la parole de Nietzsche que de la mettre en parallèle avec celle de Luther ? L'abandon dont il est ici question n'est-il pas pensé par Nietzsche d'une manière plus originale ? Cet abandon désigne, comme le montrera l'interprétation suivante, la situation de l'homme en tant qu'étant. L'homme est abandonné par l'Être qui le fait surgir et livré au vertige de ses propres créations. L'animal et la plante sont aussi livrés à cet abandon. Mais, par leurs essences, ils ne se distinguent pas de la totalité de l'étant à laquelle ils appartiennent. Seul l'homme, comme l'avait déjà dit Aristote, se tient debout face à l'immensité de l'étant qu'il contemple. Mais en quoi l'homme est-il différent de la plante ou de l'animal ? Ne sont-ils pas pareillement livrés à cet abandon ?

Avant de répondre à cette question, écoutons un poème de Rainer Maria Rilke, que commente Heidegger dans les *Holzwege*. Il nous parle de l'être de l'homme, mais aussi de cet abandon. Ce poème fut écrit en juin 1934. Il se nomme simplement *Vers improvisés*.

Comme la Nature abandonne les êtres
au risque de leur obscur désir et n'en protège
aucun dans les sillons et dans les branches,
de même nous aussi, au tréfonds de notre être

Ne sommes pas plus chers ; il nous risque. Sauf que nous
plus encore que la plante ou l'animal,
allons avec ce risque, le voulons, et parfois même
risquons plus (et point par intérêt)
que la vie elle-même, d'un souffle

plus... Ainsi avons-nous, hors d'abri,
une sûreté, là-bas où porte la gravité

cessé de répondre : « Mais que sont donc encore les églises, sinon les tombes et les monuments funéraires de Dieu ? »

Quel sens Nietzsche a-t-il donné à cette étrange parole ? Le cri Dieu est mort, qui effrayait déjà les marins grecs, a traversé toute l'Antiquité. Nous l'entendons encore chanté par le Choral de Luther à Wittenberg. Le thème de la mort de Dieu est un thème traditionnel de la théologie chrétienne. Luther, Meister Eckardt et Angelus Silésius l'ont souvent commenté. Le romantisme allemand en a fait un thème de méditation poétique. Dans ses *Hymnes à la Nuit*, Novalis évoque la figure du Christ en agonie et Hölderlin dans son *Élégie Patmos* chante aussi cette mort. Jean-Paul enfin, pour ne citer que les plus grands, nous parle, dans un récit, du Christ mort hurlant « du haut de l'édifice du monde, qu'il n'y a pas de Dieu ».

Est-ce en ce sens que Nietzsche nous parle de la mort de Dieu ? Aucunement. Nietzsche et la parole du forcené ne sont pas une simple méditation sur la théologie. Ce qui domine toutes ces interprétations, c'est l'image du Christ en agonie, hurlant sa détresse et sa dérilection. Nietzsche se tient au-delà de toutes ces interprétations.

Hegel semble comprendre différemment cette parole dans la *Phénoménologie de l'Esprit*. La mort de Dieu, le Vendredi-Saint spéculatif, comme il le nomme encore, est pour lui la parole qui est à la fois la plus dure et la plus douce, en tant qu'elle annonce la mort de l'entité divine posée hors de l'homme, en-soi. La mort de Dieu signifie que Dieu meurt comme Dieu et ne ressuscitera plus comme Dieu. Le Divin demeure désormais présent parmi nous. Dans des pages d'une poésie sombre et magnifique, Hegel évoque la douleur et la tristesse de cette mort :

« Elle est la douleur qui s'exprime dans la dure parole *Dieu est mort*. Muette est devenue la confiance dans les lois éternelles des dieux, aussi bien que la confiance dans les oracles qui devaient connaître le particulier. Les statues sont maintenant des cadavres dont l'âme s'est enfuie, les hymnes sont des mots, que la foi a quittés. » (*Phénoménologie de l'Esprit*, t. II, trad. J. Hyppolite.)

Mais Nietzsche est étranger à une telle compréhension de la mort de Dieu. Certes, il s'agit bien du Dieu chrétien, mais le mot de Dieu dans la pensée de Nietzsche désigne comme le montre Heidegger dans les *Holzwege* le *supra-sensible en général*.

Écoutons quelques phrases du commentaire que Heidegger donne de cette parole :

à l'intérieur d'une crise qui ravage son fondement et son essence. La science moderne a perdu son rapport au monde vécu. L'irrationalisme qui se développe et qu'incarne aussi pour Husserl Heidegger lui-même ne peut être surmonté que si la science est à nouveau pensée à partir de son origine. Cette origine, qui pour Husserl comme pour Heidegger est le monde grec, doit être retrouvée par la phénoménologie, science du monde vécu prédonné, qui fonde la science; en intégrant le monde présent avant toute thèse (vor alle Thesis), à un nouveau rationalisme.

Pour Heidegger, ce qui importe ce n'est pas de retrouver ce monde vécu prédonné, mais de retrouver le monde grec. La science pourra alors redevenir ce qu'elle fut pour eux, une forme essentielle de la vie. La grandeur de la science des Grecs, c'est son enracinement historial dans le destin de l'homme occidental. Le monde vécu prédonné que nomme Husserl, Heidegger le remplace par la communauté populaire d'une nation et d'un peuple.

Comment Heidegger a-t-il pu voir dans « la révolution nationale socialiste » un ébranlement semblable à celui que connurent les Grecs ? C'est une énigme qui demeurera toujours sans réponse. Heidegger a, semble-t-il, réellement cru que la « révolution nationale-socialiste » apportait un bouleversement radical du monde occidental. C'est là sans aucun doute une erreur immense qui ne pourra s'éclaircir que lorsque nous aurons compris l'insertion de ce mouvement national-socialiste dans les écrits de Heidegger.

Le Discours de Rectorat, *L'Auto-affirmation de l'Université allemande*, laisse toutes ces questions dans l'ombre. C'est aussi enveloppée d'ombre que surgit cette parole de Platon qui marque la fin de ce discours :

« Mais nous nous voulons nous-mêmes. Car la force jeune du peuple, sa force la plus jeune qui déjà au-delà de nous s'empare de la route, celle-là en a décidé déjà.

« La splendeur et la grandeur de ce départ qui est rupture, nous le comprenons pleinement si nous portons en nous le sang-froid profond et vaste que l'antique sagesse grecque a exprimé par cette parole :

« Toute grandeur est dans l'assaut. »

Ironie sinistre de la philologie : la parole de Platon, que Heidegger traduit ainsi (Alles Grösse steht im Sturm), signifie habituellement, dans sa traduction littérale :

« Toutes les grandes entreprises sont hasardeuses. »

Avant d'interroger la figure du travailleur dans les écrits de Heidegger en cette période, il nous faut interroger tout d'abord ce qui constitue l'essence du travail.

Le travail et la science, pensés dans leur essence, doivent être rapportés à l'abandon de l'homme à l'étant. Ils en constituent non pas le dépassement, mais la réalisation. Nietzsche est interrogé ici comme celui qui a fait l'expérience de l'historiale de cet abandon, au seuil des Temps modernes. En tant qu'il annonce l'achèvement de la métaphysique, il est pour nous le dernier penseur. Il n'est pas sans importance de remarquer que Nietzsche apparaît *pour la première fois dans cette figure du dernier penseur de la métaphysique, dans ce Discours de Rec-torat.*

Heidegger considère le travail comme une « classe de vie » : il révèle à l'homme la profondeur et l'étendue de son abandon. Loin d'être le destin des déshérités et des pauvres, le travail appartient au destin historial de l'homme; *c'est pourquoi Heidegger reproche au marxisme de considérer le travail comme appartenant au destin des déshérités de la terre, alors qu'il appartient au destin de l'homme.* Tel est le sens qu'il faut donner à la critique heideggérienne du marxisme, et à la volonté d'abolir les préjugés qui entourent le travail manuel. Si le travail, en son essence, est l'expérience de l'abandon de l'homme à l'étant, le travailleur manuel est celui qui s'y trouve livré avec le plus de violence.

C'est pourquoi Heidegger réunit tous les ouvriers, tous les travailleurs en une seule figure. *Que cette affirmation soit proche des thèses affirmées par Ernst Jünger dans son livre Der Arbeiter, c'est ce dont on ne saurait douter raisonnablement. Mais ce n'est qu'en 1939 que cette figure serait reconnue dans toute son importance, lorsque Heidegger commentera dans un séminaire privé le livre d'Ernst Jünger.* Les textes de 1933 sont peu explicites sur ce point. L'essai dédié à Ernst Jünger, *Zur Seinfrage* (1935), prolongera et reprendra l'élucidation de 1933, en montrant dans la figure du Travailleur, *l'ultime figure de la métaphysique occidentale.* Une telle détermination ne devenait elle-même possible qu'avec l'élucidation de la problématique de la Volonté de Puissance, telle que Nietzsche l'a formulée sous forme d'une doctrine des valeurs.

Ce qui domine tous les textes de Heidegger en 1933, c'est la volonté de rassembler tous les travailleurs en une seule figure, en montrant que « la pensée elle-même, comme le dira le cours « Qu'appelle-t-on penser ? », est un travail de la main ». Écoutons à nouveau un fragment de *l'Appel pour le Service du Travail.* Il nous enjoint de

Avant de nous attacher à cette élucidation, il est nécessaire de comprendre le lieu où se produit une telle rencontre. Comment Heidegger est-il venu à s'interroger sur l'œuvre d'Ernst Jünger ? La réponse à cette question nous est habituellement rapidement donnée. On invoque un prétendu « contexte historique », un « milieu idéologique ». Ce qui est commun à ces différentes interprétations, c'est qu'elles se meuvent sur le sol des catégories historiques. L'analyse est toujours menée au nom d'une prétendue « implication » de la philosophie de Heidegger. Aussi est-ce à cette notion d'implication que nous nous attacherons tout d'abord. Une telle « implication » a été déterminée de manières très différentes. Nous choisissons assez arbitrairement de prendre pour point de départ l'interprétation d'Alexander Schwan. Cette interprétation, la plus importante sans aucun doute qui ait été tentée des écrits de Heidegger dans leur rapport à l'essence de la politique, se trouve présentée dans son ouvrage : *Politische Philosophie im Denken Heideggers*.

III. PHILOSOPHIE ET POLITIQUE CHEZ HEIDEGGER

24. *Les implications politiques de la philosophie de Heidegger.*

Avant d'abandonner sans doute momentanément l'étude de ces écrits de 1933, il est nécessaire de résoudre cette importante question qui nous coupe tout accès authentique à la problématique de Heidegger : existe-t-il des implications politiques de sa philosophie ? Ces implications sont-elles nationales-socialistes et suffisent-elles à expliquer le soutien que Heidegger a apporté au mouvement, et sa rencontre avec Ernst Jünger ?

Nous reprenons cette question dans son énoncé habituel, en sachant bien qu'un tel énoncé est nécessairement superficiel. Ce n'est qu'au terme de cette élucidation que l'essence du « politique » chez Heidegger pourra être pris en considération.

Trois thèses seront successivement interrogées : celle de Karl Löwith, de Paul Hühnerfeld et d'Alexander Schwan.

L'étude de Karl Löwith nous est bien connue. Elle s'intitule : *Les Implications politiques de la philosophie de l'existence chez Heidegger*, et fut publiée dans sa traduction française par la revue nouvellement créée, dirigée par J.-P. Sartre : *Les Temps modernes*¹. Tout l'effort de Löwith vise à dégager une prétendue implication politique de la notion heideggérienne d'existence, telle qu'elle est présentée dans *Sein und Zeit*. L'analyse qu'il fait de l'œuvre de Heidegger est malheureusement inconsistante et remplie de contresens absurdes (ainsi par une incompréhension de l'être-pour-la-mort comme existentiel, *Sein und Zeit* devient-il, dans l'esprit de Löwith, une apologie du suicide !). En dehors de *Sein und Zeit*, les principaux textes interrogés sont les différents « appels » de 1933, dont Löwith cite de brefs extraits sans les interpréter eux-mêmes, et les documents « essentiels » que cite Löwith pour accréditer l'image de ce « Heidegger nihiliste » ce sont... les propres lettres que Heidegger lui avait adressées. Mais ce n'est pas la seule surprise que nous réserve un homme, dont l'unique chance fut d'avoir été l'élève de Heidegger. Le texte qu'il dédiera à Heidegger pour son soixante-deuxième anniversaire intitulé : *Zur Kritischen Würdigung von Heideggers Wirksamkeit* l'assimile plus ou moins à Stephan Georg.

Dans son étude sur les implications de la notion d'existence, Löwith éclaire toute l'œuvre de Heidegger à partir d'une phrase de Rainer Maria Rilke :

« A force de croire au progrès et à l'humanité, le monde bourgeois a oublié les dernières instances de la vie humaine, à savoir qu'elle a été d'avance et à jamais dépassée par la mort et par Dieu. »

Cette phrase est prétendue résumer le « nihilisme de Heidegger ». Toutefois, c'est dans l'expressionnisme allemand que Löwith cherchera le reflet le plus juste de *Sein und Zeit*. L'œuvre maîtresse de Heidegger est lue par Löwith comme un roman de Dostoïevsky, ou *Le Déclin de l'Occident*, d'Oswald Spengler. Dès lors, l'image du Hei-

1. Cette étude donna lieu à plusieurs réponses dont les plus importantes furent celles d'Alphonse de Waelhens, Eric Weil, M. de Gantillac et Alfred de Towarniki. En dehors de cette dernière étude qui apporte de précieuses indications sur le rectorat de Heidegger, les précédentes n'offrent guère d'intérêt : elles se bornent à accuser aveuglément Heidegger d'avoir voulu jouer le rôle de « Führer spirituel de l'Allemagne », et « les défenses » ne sauvent Heidegger qu'en séparant l'homme du penseur, et en faisant de lui un opportuniste dangereux et un lâche.

Si nous avons assez longuement insisté sur l'interprétation de Löwith, ce n'est pas que nous attachions une grande importance à son interprétation. Löwith appartient à cette catégorie de « penseurs » qui se sont développés sur la pensée de Heidegger à la manière d'une tumeur, ou d'une plante parasite. Néanmoins, elle constitue une sorte d'archétype de toutes les interprétations habituelles qui seront proposées des écrits de Heidegger. Ces interprétations — qui ne sont que des attaques — déferleront comme des vagues après la seconde guerre mondiale. Ce qui surprend le plus, lorsqu'on prend la peine de les lire par ordre chronologique, c'est leur étonnante monotonie. Qu'il suffise de comparer la *Destruction de la Raison* de Lukacs, le *Jargon der Eigentlichkeit* (Jargon de l'authenticité) de Theodor Adorno et *In Sachen Heidegger* (En fait de Heidegger) de Paul Hühnerfeld, on est frappé de l'étroite similitude des attaques et des critiques.

Au nom d'un prétendu climat d'angoisse, de pessimisme et de désespoir qui émanerait de ses écrits, Heidegger est considéré comme l'une des figures de proue du National-socialisme, ou tout au moins l'un de ceux qui l'ont le plus ardemment préparé. Chaque auteur s'évertue à brosser un portrait, parfois psychologique comme Hühnerfeld, du noir et méprisable Heidegger!

Il n'y a pas lieu de s'attacher plus longuement à ces critiques, qui ne sont même pas des *interprétations*. Ce qu'elles refusent, c'est l'exigence élémentaire de prendre en considération le sens de ses écrits. Parler d'une « implication politique de la philosophie de Heidegger » au nom d'un prétendu climat n'a ici aucun sens.

Bien plus, aucune réponse ne saurait être trouvée sur un tel terrain : si l'on doit parler d'implications politiques de la philosophie de Heidegger, c'est en référence à *sa problématique tout entière et non pas à une incompréhension radicale de Sein und Zeit*.

Mais une telle compréhension est-elle possible ? C'est celle qui est tentée par Alexander Schwan dans son essai Politische Philosophie im Denken Heidegger. Le mérite de cet ouvrage est de poser les questions sur un terrain où elles peuvent recevoir une réponse : celui de la métaphysique et l'interprétation qu'en donne Heidegger.

Aussi interrogerons-nous assez longuement cette œuvre qui, par ses erreurs mêmes, est éclairante. Ce n'est qu'au terme de cette recherche que la rencontre de Heidegger et d'Ernst Jünger pourra être approchée.

Mais quelle est l'insertion possible de ces considérations de Heidegger sur l'essence de la politique, à l'intérieur de sa problématique ontologique ? Tout l'effort de la thèse de Schwan consistera à montrer que la sphère de la politique est pour Heidegger un mode du dévoilement de la vérité. « La détermination de l'essence du politique chez Heidegger est un mettre-en-œuvre de la vérité, dans son appartenance à l'erreur et à l'errance » (*ib.*).

La sphère du politique devra donc être déterminée comme l'expression même de l'essence de la vérité, et non comme un monde sous-jacent parce que ontique. La politique dans son essence est déterminée comme « mettre-en-œuvre » de la Vérité (*Ins-werk-setzens der Wahrheit*). La question qui sera sans cesse posée concerne la structure de la politique au sens le plus originel pour qu'une telle détermination soit conforme au destin du dévoilement de la Vérité. C'est dans cet horizon que sera interrogé le problème de l'État totalitaire et du Totalitarisme moderne (des *Autoritäten Führer-Staates* sowie des *modernen Totalitarismus*). L'adhésion de Heidegger au mouvement national-socialiste sera aussi envisagée à travers cette question portant sur l'essence de la vérité.

Le programme d'Alexander Schwan est très vaste et la rigueur de ses analyses souvent remarquable. Et pourtant son interprétation s'avère décevante : ce qu'on retrouve derrière le remarquable édifice théorique de ses concepts, c'est la même étroitesse des schèmes et des catégories d'interprétation utilisés. Certes, Alexander Schwan se réfère aux écrits de Heidegger et, cependant, c'est sur eux qu'échoue son interprétation. Il prend en effet en considération tout ce qui corrobore sa thèse, mais renonce à envisager ce qui la rend chancelante. Aussi le résultat de son interprétation demeure-t-il erroné.

L'itinéraire de sa démarche peut se décomposer en plusieurs étapes :

- 1) La sphère du politique chez Heidegger doit être comprise à partir de l'essence de la vérité. La politique apparaît dans son essence comme un « mettre-en-œuvre de l'essence de la vérité » (*Ins-Werk-setzen der Wahrheit*).
- 2) Cette détermination de l'essence du politique trouve son fondement dans les cours prononcés par Heidegger en 1936, sur *l'Origine de l'œuvre d'art* (reproduit dans les *Holzwege*), et le cours *Introduction à la métaphysique*.
- 3) L'étude de cette mise en œuvre de la vérité, elle-même déterminée comme non-dévoilement et errance, conduit à l'explicitation d'une « philosophie politique » conforme à ce mettre-en-œuvre.

4) La philosophie politique conforme à ce dévoilement, ou plutôt à ce mettre-en-œuvre, est inséparable du totalitarisme, qui en est l'accomplissement.

5) Ce totalitarisme explique l'adhésion de Heidegger au mouvement national-socialiste, et son soutien au principe du Führer-Staat, comme le montrent les discours et proclamations publiés au cours de son rectorat en 1933-1934. Si Heidegger a pu changer apparemment d'orientation, ce n'est pas qu'il ait reconnu son erreur, mais le caractère totalitaire de l'état et du régime national-socialiste s'est universalisé. Le totalitarisme est devenu l'essence du monde moderne.

Cette implication de la philosophie de Heidegger vers le totalitarisme étant clairement reconnue, il s'agit de modifier la détermination heideggérienne de l'essence de la vérité, pour obtenir une philosophie politique acceptable.

Pour nous, il s'agit de comprendre comment, à partir de principes justes, Alexander Schwan aboutit à des conséquences absurdes.

Tout d'abord, que signifie cette détermination de l'essence du politique comme mettre-en-œuvre de la vérité ? Le texte essentiel interrogé par Schwan est la conférence des *Holzwege*, *L'Origine de l'œuvre d'art* (*Der Ursprung des Kunstwerkes*). Ce texte fut écrit en 1935, prononcé le 13 novembre 1935. La version définitive, publiée dans les *Holzwege*, y inclut trois autres conférences prononcées à Francfort-sur-le-Main les 17 et 24 novembre, ainsi que le 4 décembre 1936.

Il n'y a pas lieu de reprendre ici l'analyse de ce très beau texte, qui ne sera interrogé que dans l'horizon de l'interprétation d'Alexander Schwan. Rappelons simplement l'objet de cette conférence : il s'agit de définir l'essence de l'œuvre d'art. Aussi Heidegger l'interroge-t-elle en opposition à la chose et à l'outil. L'œuvre d'art est définie comme « œuvre de la Vérité » (*Werke der Wahrheit*). Cette affirmation un peu insolite est explicitée à travers plusieurs exemples. Heidegger cite notamment un tableau de Van Gogh : *Les Chaussures de paysan*. Écoutons ce qu'il nous en dit :

« D'après la toile de Van Gogh, nous ne pouvons même pas établir où se trouvent ces souliers. Autour de cette paire de souliers de paysan, il n'y a rigoureusement rien où ils puissent prendre place : rien qu'un espace vague. Même pas une motte de terre provenant du champ ou du sentier, ce qui pourrait au moins indiquer leur usage. Une paire de souliers de paysan et rien de plus. Et pourtant...

a ouvert elle-même, c'est la vérité se mettant elle-même en œuvre. Une autre manière dont la vérité déploie sa présence, c'est le geste qui fonde une cité. » (Holzwege, p. 48.)

C'est là, sans doute, l'un des textes les plus essentiels à la compréhension de la thèse d'Alexander Schwan : il garantit la légitimité de son interprétation en montrant que l'essence du politique se comprend effectivement pour Heidegger comme une mise en œuvre de l'essence de la vérité. Ce qui demeure problématique, c'est la manière dont s'accomplit une telle institution. L'acte qui érige le Temple, à l'ombre duquel se développe le monde historial des hommes, et l'acte qui fonde une cité doivent être compris comme un seul et même geste, comme la mise en œuvre de la vérité. La fondation de la cité est un mode du dévoilement de l'essence de la vérité. Et cependant, il appartient à la vérité de se refuser sur le mode de la double réserve.

Alexander Schwan fonde aussi sa thèse sur l'interprétation que donne Heidegger des écrits de Nietzsche, au cours des années 1936 à 1940. Nietzsche apparaît alors comme le dernier penseur de la métaphysique occidentale, dont la modernité est l'achèvement ultime. Le destin de l'Occident tout entier est interprété et reconnu à la lumière de la Volonté de Puissance. C'est à partir de cette rencontre, entre la détermination heideggerienne de l'essence de la vérité et de la problématique des écrits de Nietzsche, que peut être comprise la « philosophie politique de Heidegger ».

Mais est-il légitime, à partir de ce qui a été précédemment montré, de parler d'une philosophie politique de Heidegger ? Les résultats obtenus par l'analyse de l'essence ontologique de la politique peuvent-ils être appliqués directement à l'histoire ? Rien n'est moins sûr.

C'est pourtant ce que va tenter Schwan : rendre compte de l'adhésion de Heidegger au mouvement national-socialiste à partir de la démarche ontologique de sa pensée.

Deux phénomènes essentiels aux temps modernes, étroitement liés, mais non essentiellement dans l'ordre historique, doivent être attentivement pris en considération : la prise de pouvoir des Nationaux-socialistes, l'établissement de l'État fondé sur le principe du Führer (die nationalesozialistische Machtergreifung und die anfängliche Etablierung des Führerstastes im Deutschland, p. 89), et l'avènement du totalitarisme comme conception mondiale qui, pour Schwan, caractérise le monde actuel. Ce qui importe à Schwan, c'est l'attitude que Heidegger a adoptée à l'égard de ces deux phénomènes.

Sans doute un peuple est-il pour Heidegger plus que la somme d'individus isolés. L'unité essentielle de la nation et de ses créations repose sur l'unité essentielle de l'État. Mais l'erreur de Schwan est d'imaginer que c'est ce fondement historial qui devait conduire Heidegger à cautionner de son prestige le mouvement national-socialiste. Schwan n'en affirme pas moins que le Discours de Rectorat de mai 1933 et le cours de 1935, *Introduction à la métaphysique*, sont les justifications ontologiques du National-socialisme.

13 Heidegger aurait espérer faire revivre le caractère totalitaire et enveloppant de la cité grecque dans l'Allemagne de 1933, espoir que Hegel lui-même avait abandonné comme illusoire. Heidegger n'aurait-il pas compris le sens profond de la parole hégélienne : *Mon frère, il faut mourir ?*, qu'il adresse à toute réalité historique.

L'interprétation d'Alexander Schwan se termine sur cette affirmation paradoxale, qu'il existe dans les écrits de Heidegger une ligne de force qui aboutit à la justification du totalitarisme, mais que, cependant, la philosophie de Heidegger contient en elle la possibilité d'un dépassement de cette option politique. A la fin de sa thèse, Schwan propose donc d'apporter quelques corrections à la pensée de Heidegger, qui permettraient d'aboutir à une philosophie politique acceptable.

L'essence du politique devant être pensée à partir de l'essence de la vérité et de son dévoilement originel, il s'agit de modifier cette conception elle-même. Aussi Schwan n'hésite-t-il pas à « reprendre » dans les dernières pages de conclusion l'essai de Heidegger *Das Ding*. L'interprétation de Schwan s'effondre alors dans le ridicule.

Les conséquences de la philosophie de Heidegger constituent « une aide indirecte et subsidiaire aux tendances les plus dangereuses, précisément de ce siècle ». Il est cependant possible de trouver dans ses écrits de quoi effectuer un tel dépassement. L'obstacle à un tel dépassement, c'est Heidegger lui-même, en tant qu'individu empirique. Nous voici ramené au mythe du « mauvais Heidegger », si cher à Hühnerfeld!

Il est temps de conclure. S'il y a dans l'œuvre de Heidegger de quoi dépasser son implication politique, il y a aussi dans la thèse de Schwan de quoi dépasser l'absurdité de ses conclusions. L'interprétation de Schwan semble échouer sur trois erreurs principales :

- 1) Il est impossible de construire une « philosophie politique de

I. SITUATION DES ÉCRITS D'ERNST JÜNGER

27. Premières approches de l'œuvre d'Ernst Jünger.

Il est étrange de constater parmi l'immense bibliographie heideggérienne déjà publiée le peu d'importance et d'intérêt que l'on a accordé à la rencontre de Heidegger et d'Ernst Jünger. Si on consent à les réunir, c'est le plus souvent dans un même mépris, en tant que tous deux sont considérés comme les précurseurs du National-socialisme. Il n'y a pas lieu d'envisager de telles mises en rapport, qui n'ont aucun intérêt, défiant toute vérité historique. Ce que nous interrogerons ici, c'est le destin qui les a réunis.

Ernst Jünger est le seul écrivain et penseur allemand avec lequel Heidegger ait entretenu une correspondance et des relations suivies. Leur rencontre, qui survient au lendemain de la seconde guerre mondiale, n'est pas sans surprendre. Cet ancien officier de la Wehrmacht, nationaliste convaincu, qui ne semble vivre que dans la griserie du combat et la proximité de la mort, est étranger à la philosophie;

Der Fallkammer, von Jünger mit Nagel sei,
spielt gar keine Rolle -
Les écrits politiques de Heidegger

enveloppés d'un brouillard où flottent des significations et des mythes confus. Jünger appartient au nombre de ces figures dont le rôle dans l'avènement du National-socialisme demeure incertain.

Si Ernst Jünger peut être considéré comme un précurseur du Nazisme, est-il encore besoin d'interroger son œuvre? Il semble que non. Aussi ceux qui s'acharnent à faire de Jünger un idéologue du National-socialisme négligent-ils fondamentalement de prendre en considération le sens de ses écrits.

Dans son roman auto-biographique *Der Fragebogen (Le Questionnaire)*, Ernst von Salomon affirme que la période qui précéda la seconde guerre mondiale fut sans doute l'une des plus riches en penseurs et en projets que l'Allemagne ait connue. Nous le croyons volontiers. L'histoire de tous les mouvements qui s'affirmèrent sous la République de Weimar reste à écrire, mais dans un autre langage que celui de l'idéologie¹.

Il ne sert à rien de réunir dans un même mépris Ernst Jünger, Ernst von Salomon, Moeler van der Bruck, considérés comme les précurseurs du National-socialisme. De telles vues sont simplistes et ne rendent aucunement compte de toute la complexité de cette époque tragique de l'Allemagne.

Comment expliquer ou même rendre compte de l'étonnante confusion qui règne alors, confusion qui réunit le futur officier de la Wehrmacht, Ernst Jünger, Ernst von Salomon, le compagnon d'Albert Leo Schlageter, l'un des responsables de l'assassinat du ministre socialiste Rathenau et Ernst Niekisch qui, après s'être opposé à Hitler, deviendra lentement aveugle dans un camp de concentration?

Plutôt que d'« exécuter » Jünger comme « nationaliste », ou même « national-socialiste », mieux vaut prendre en considération le sens de ses écrits.

Par-delà les mythes il reste les faits. Aussi notre interrogation s'efforcera-t-elle de repenser à l'œuvre de Jünger dans son horizon le plus originel.

Qui est donc Ernst Jünger?

1. Telle est l'interprétation inlassablement reprise par le marxiste hongrois Georg Lukacs, dans son essai *La Signification présente du réalisme critique* (1955) et surtout *La Destruction de la raison*, monuments de contresens et de falsifications. L'étude de J.-P. Faye : *Graphie de l'Idéologie. Hitler et les intellectuels allemands* (p. 87-107), contributions à la sociologie de la connaissance 1967, bien que plus nuancée, conserve l'étroitesse de ces schèmes.

Ernst Jünger est né le 28 mars 1885 à Heidelberg. Dès le début de la première guerre mondiale, il s'engage comme combattant volontaire. Cette rencontre avec la guerre, qu'il considère comme la plus grande force du monde moderne, sera d'une importance décisive. Jünger appartient à cette génération d'écrivains qui, avec Moeler van der Brück, Franz Schauwecker, ont découvert dans l'expérience de la guerre leur vocation d'écrivain.

Im Stahlgewittern (Orages d'acier), la première œuvre importante d'Ernst Jünger, est née de la dureté de cette rencontre. Dans un lyrisme inquiétant et glacé, il décrit l'héroïsme et l'ivresse des combats, glorifiant ceux qui y trouvent la mort. Comme Moeler van der Brück, il voit dans la première guerre mondiale un tournant décisif du monde occidental. Pour désigner cette nouvelle réalité qui surgit, Jünger reprend l'expression forgée par Franz Schauwecker : *Die Material Schacht (La Guerre de matériel)*.

Cette guerre de matériel fut la première rencontre de Jünger et de la technique mondiale qu'il décrira plus tard dans son œuvre magistrale *Le Travailleur (1932)*.

Écoutons l'une des dernières paroles des *Orages d'acier* qui porte en elle le sens de tous les premiers écrits d'Ernst Jünger :

« Si on devait un jour nous reprocher d'être issu d'une époque de rudesse et de violence, nous répondrions : nous avons combattu dans la boue et dans le sang, mais notre visage était tourné vers des choses d'une grande et haute valeur et aucun des innombrables que nous avons perdus au cours de notre assaut n'est tombé en vain, chacun d'eux a rempli sa destinée. A chacun d'eux s'adresse la parole de saint Jean que Dostoïevsky a mise en tête de son grand roman :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain tombe en terre et ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

La formidable puissance de destruction de la guerre de matériel est le thème obsédant des premiers écrits d'Ernst Jünger. Cette mystique de la guerre et de l'héroïsme meurtrier est assurément l'un des aspects les plus superficiels de l'œuvre immensément riche d'Ernst Jünger. Toutefois, nombreux sont ceux qui le figeront à jamais dans cette première image.

Cette mystique joue encore un rôle important dans son œuvre de 1932, *Le Travailleur*, dans la glorification de la figure du « Travailleur-Soldat ». Mais l'avènement du Nazisme, auquel Jünger demeurera toujours étranger et ouvertement hostile, détruira à jamais ce

qu'il pouvait encore conserver de cette mystique. Officier de la Wehrmacht, Ernst Jünger est très vite en révolte contre ses supérieurs nazis qui tentent désespérément d'accumuler les preuves contre lui pour obtenir son arrestation. Les « Journaux d'Occupation » de Jünger témoignent de sa haine grandissante à l'égard du Nazisme et du nihilisme meurtrier de ses chefs. La guerre n'est plus pour lui qu'un gigantesque équarri-soir.

Il faut rendre hommage au tragique destin de cet officier allemand, perdu dans la tourmente, s'efforçant désespérément de sauver son honneur et sa dignité, sans renoncer à son idéal et sans trahir l'Allemagne.

En 1939, il écrit : *Auf den Marmorklippen* (Sur les falaises de marbre), transposition symbolique de la barbarie hitlérienne. Le symbolisme de cette œuvre est si éclatant que Jünger risque à nouveau une arrestation.

Son dernier essai, écrit avant l'effondrement de l'Allemagne, *La Paix*, est un violent réquisitoire contre la guerre et sera largement diffusé parmi les armées allemandes, rencontrant la sympathie de certains généraux qui participèrent à l'attentat contre Hitler. Jünger ne devra son salut qu'à la désorganisation de la Gestapo qui ne peut le faire arrêter. Son essai est immédiatement frappé par la censure, mais cette mesure ne sera réalisée qu'avec l'arrivée des Alliés qui verront en lui un écrivain nazi (!).

Ernst Jünger vit à présent près de Wilflingen. Nous tenons à lui exprimer notre reconnaissance pour les indications qu'il a bien voulu nous communiquer sur ses rapports et sa rencontre avec Martin Heidegger, et le sens du *Travailleur*. Nous le remercions aussi de nous avoir ouvert l'accès à ses archives de Hambourg.

Cette rencontre de Heidegger et d'Ernst Jünger semble devenir de plus en plus énigmatique, à mesure que nous avançons plus profondément à l'intérieur de ses écrits. Quel rapport peut bien les unir à la problématique de Heidegger ?

La période de la vie et de l'œuvre d'Ernst Jünger que nous interrogerons ici est celle qui s'étend entre les deux guerres mondiales. Cette période fut sans doute la plus décisive pour l'élaboration de la problématique que nous interrogerons ici : celle du *Travailleur*. C'est dans l'horizon de ces années que *Le Travailleur* fut écrit. Il en porte la profonde empreinte. L'expérience décisive fut incontestablement celle de la première guerre mondiale. C'est dans l'horizon des combats de la guerre de matériel que commence l'interrogation d'Ernst Jünger

sur l'essence de la technique. Heidegger le reconnaît expressément lorsqu'il écrit dans *Zur Seinfrage (De la question de l'Être)* :

« L'expérience fondamentale (Die Grunderfahrung) qui supporte vos représentations et vos descriptions, les parcourt, est née des combats de matériel de la première guerre mondiale. Mais l'étant dans son ensemble (das Seiende im Ganzen) apparaît dans la lumière et dans l'ombre de la métaphysique de la Volonté de Puissance, que Nietzsche a interprété dans la forme d'une théorie des valeurs (in der Form einer Wertlehre auslegt). (*Zur Seinfrage*, p. 11.)

En 1927, Ernst Jünger se rend à Berlin où se concentre l'activité des partis. Il entre en rapport avec le cercle qui s'est formé autour du *Casque d'acier*. Il collabore même à de nombreuses revues, autour desquelles se sont groupés ces cercles : *L'Étendart*, *L'Arminius*, *Le Club des Seigneurs*, animé par Moeler van der Brück. Jünger sera même poursuivi pour plusieurs de ses articles. S'opposant à toute ingérence étrangère, ils se nomment *nationalistes*. Le terme sera défini par Jünger, dans la préface à une œuvre de son frère, Friedrich Georg, *Aufmarsch der Nationalismus (Le Nationalisme en marche)*. C'est dans ces cercles que se rencontreront Ernst Jünger, Helmut Frank, Ernst von Salomon, Kleinau, Ernst Niekisch, tous unis par un même espoir et un même idéal.

Hitler les nommera avec mépris : *les fils du chaos*.

De tous ces hommes, écrivains et penseurs, Ernst Jünger est sans doute le seul qui atteigne une audience mondiale. Son livre *In Stahlgewittern (Orages d'acier)* a connu une gloire immédiate et l'a révélé comme l'un des plus brillants écrivains de la jeune génération.

En 1931, il publie un essai *Die Totale Mobilmachung*, qui constitue la première ébauche du *Travailleur*. Jünger s'efforce de rendre visible une nouvelle réalité qui surgit : l'aube de la domination mondiale de la technique. Cet essai demeure lui aussi dans l'horizon des combats de matériel de la première guerre mondiale. Un essai publié en 1934 reprend à nouveau ce thème. Heidegger dira de l'*Essai sur la douleur* d'Ernst Jünger que sa compréhension authentique exigerait que soit élucidée toute la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. *La Mobilisation totale* désigne l'emprise grandissante de la technique sur le monde. La métaphysique de la volonté de puissance trouve dans cette domination son suprême accomplissement. C'est pourquoi Heidegger écrit dans l'essai *Zur Seinfrage* que Jünger pense « la totalité de l'étant dans la lumière et dans l'ombre de la métaphysique de la volonté de puissance ».

« Les habitants étaient enlevés à la faveur de la nuit et du brouillard. Nul n'en revenait. Ce qu'on entendait dire de leur destin par le peuple faisait songer aux cadavres des lézards que nous trouvions écorchés sous les falaises et nous remplissaient le cœur d'affliction. »

Il est bien évident qu'il s'agit là d'une allusion aux atrocités de l'Allemagne hitlérienne, et surtout à la sinistre opération *Nebel und Nacht* (*Nuit et Brouillard*) qui vit la déportation et l'extermination de tous les Juifs des territoires occupés par le Reich.

Le symbolisme de cette légende commence à se laisser percer peu à peu. La suite du texte dissipe toute équivoque.

Frère Othon et le Narrateur — il peut s'agir de Jünger lui-même et de son frère, le poète Georg Friedrich — vivent dans un ermitage, au pied des falaises. Ils passent leurs journées à recueillir des plantes pour l'Herbier. Ils s'enfoncent dans les forêts au cœur du royaume du Grand Forestier. Une hutte entourée de fleurs écarlates est habitée par l'un de ses serviteurs. C'est là qu'il distille le mal et la cruauté.

« Le petit personnage posa sa pioche en sifflant un refrain et se dirigea vers la grange. Il était vêtu d'un justaucorps gris et nous le vîmes se frotter les mains, comme après une bonne besogne. Lorsqu'il fut dans la grange, nous entendîmes frapper et racler sur la table d'équarrissage et le refrain sifflotté sans cesse accompagnait ces bruits avec une funèbre gaieté. Puis, nous entendîmes, comme s'il voulait l'accompagner, le vent s'agiter dans la futaie, éveillant le cliquetis des crânes blanchis, qui heurtaient ensemble les arbres, et dans son souffle se mêlaient aussi le choc des crochets et le froissement des mains desséchées contre le mur du hangar.

.....
« Les vapeurs s'exhalaient alors des forêts comme des chaudrons maléfiques et flottaient en bancs épais sur la Campana. Elles s'élevaient le long des falaises de marbre... Par de tels jours, les marches des escaliers qui conduisaient sur les falaises de marbre étaient humides de brouillard et les souffles froids y poussaient les traînées de vapeur. »

Ce texte mérite d'être lu avec attention : il est évident que, derrière ce symbolisme, c'est le décor sinistre de l'Allemagne hitlérienne que Jünger évoque. Cette hutte d'équarrissage symbolise bien sûr les camps d'extermination nazis. *Le Journal de Guerre* de Jünger répète inlassablement que la guerre que mène la Wehrmacht est un « équarrissage ».

Une phrase de son journal permet d'ailleurs d'éclairer le sens des *Falaises de marbre*. Il y est dit :

« Le souffle du monde des équarisseurs est parfois si sensible qu'il éteint en moi tout désir de travailler, de former des images et des pensées. Le crime, par sa nature, répand l'étouffement, le désarroi. La maison de l'homme devient inhospitalière, comme si une charogne y était cachée. A ce voisinage, les choses perdent leur charme et leur joie. L'esprit s'épuise sur les tâches qu'il s'était fixées, et qui l'occupaient en le réconfortant. Mais c'est justement contre cela qu'il faut engager la lutte. La couleur des fleurs sur la cime mortelle ne doit point pâlir pour l'œil, ne fut-ce à un pouce du précipice. — Situation que j'ai décrite dans *Les Falaises de marbre*. (Journal de guerre et d'occupation, décembre 1942.)

De ce qui précède, il ressort très clairement que l'horizon historique des *Falaises de marbre* est bien l'Allemagne hitlérienne. Le symbolisme de Jünger est du reste tout à fait explicite. Officier perdu dans la tourmente, il s'efforce en vain de sauver sa dignité. L'attitude d'Othon et du Narrateur continuant, même lorsque la mort est proche, à affronter le danger pour recueillir les plantes fantastiques destinées à l'Herbier de l'ermitage, n'est pas sans évoquer l'attitude de Jünger au cours de la seconde guerre mondiale¹.

Mais comment Heidegger peut-il qualifier cet horizon de planétaire et d'historial ? Que l'essai de Jünger s'enracine dans un contexte historique, nul ne saurait le nier, mais est-il possible de découvrir une autre dimension à cette œuvre ?

Une phrase des *Falaises de marbre* nous permet d'accéder à une compréhension plus profonde encore. Ernst Jünger décrit ainsi le Grand Forestier :

« C'étaient des fleurs de givre qui s'épanouissaient sur son front. Lorsqu'on le voyait, on songeait irrésistiblement à la parole de son maître : « Le désert croît. Malheur à celui qui protège le désert. »

Qui est donc ce maître ? Que peut bien signifier cette parole ? Si nous parvenons à répondre à ces questions, nous saurons enfin qui est le Grand Forestier, et en quoi l'horizon des falaises de marbre est un horizon historial, et non simplement historique.

1. C'est ainsi que Jünger, bien qu'officier de la Wehrmacht, réussit à ne jamais être envoyé au front : il reconnaît expressément n'avoir tué aucun homme au cours de la seconde guerre mondiale. Sa principale occupation consista à écrire deux essais, à fréquenter les milieux littéraires parisiens... et à chercher des insectes dans les forêts d'Ukraine, sous les balles des partisans russes, parmi les tombes des soldats allemands tués au combat.

devenus possibles, dans l'horizon de l'achèvement de la métaphysique de la Volonté de Puissance.

Avant de pouvoir penser ces questions, il est nécessaire de rappeler brièvement comment et dans quel contexte historique est apparu *Le Travailleur* d'Ernst Jünger.

C'est en 1932, à Hambourg, que fut publié *Le Travailleur*. Il s'agit là, sans doute, de la plus importante des œuvres d'Ernst Jünger. Ce n'est qu'en référence à cet essai que toute son œuvre acquiert une signification essentielle dans l'interrogation du stade ultime de la métaphysique occidentale. Cette œuvre lui assura d'emblée une audience internationale. Jünger n'est jusqu'alors connu que pour son activité parmi les cercles nationalistes d'Allemagne du Nord, et par le retentissement qu'a eu la publication de ce poème atroce de violence et d'héroïsme meurtrier *Im Stahlgewittern* (*Orages d'acier*, 1920). L'Allemagne connaît une détresse immense et la misère. Jünger a compris que la première guerre mondiale avait marqué, non une simple péripétie dans l'histoire de l'Europe, mais « la fin d'un âge perdu sans rémission ». Dans ces cercles, dont l'histoire demeure à écrire, se rencontrent les plus grands écrivains allemands : Franz Schauwecker, Möler van der Brück, des philosophes, Ernst Niekisch, souvent nationalistes convaincus, comme Ernst von Salomon, l'auteur des *Réprouvés*, et l'étudiant de Fribourg, à la mémoire duquel Heidegger prononça un discours le 1^{er} juin 1933, Albert Leo Schlageter. Ernst von Salomon, impliqué à l'âge de dix-sept ans dans l'assassinat du ministre socialiste W. Rathenau, écrira bien plus tard, dans le *Questionnaire*, où il évoque sa rencontre étonnante avec Ernst Jünger :

« Les dernières années de la République de Weimar représentent l'une des plus grandes époques spirituelles de notre temps. Jamais il n'y eut en Allemagne une telle somme de penseurs et de projets. »

Ce qui frappe surtout, c'est l'in vraisemblable réunion des hommes les plus différents, au sein de ces cercles que le Nazisme engloutira. Le terme de « Nationalistes » est tout à fait impropre à rendre compte de la diversité des figures qui se rencontrent alors autour de Jünger. Une même volonté les unit : sauver l'Allemagne de sa détresse, mais les chemins qu'ils suivront ne tarderont pas à se séparer définitivement.

- les Cercles nationalistes,
- les Socialistes allemands,
- les Nationaux-socialistes.

L'une des plus intéressantes parmi les interprétations qui furent données du *Travailleur* de Jünger est celle d'Hermann Rauschnig, dans une œuvre écrite contre le Nazisme : *La Révolution du nihilisme* (*Die revolution der Nihilismus*).

Hermann Rauschnig fut l'un des premiers Nationaux-socialistes. Membre du parti dès 1931, il devint président du Sénat de Dantzig en 1933. Découvrant par la suite le vrai visage du Nazisme et d'Hitler, il engagea la lutte contre les fonctionnaires nommés par Hitler, et quand la lutte ne fut plus possible en Allemagne, la continua en exil, en Amérique notamment, où il mourut avec la citoyenneté américaine. Sa figure s'est rapidement estompée, et l'on ne cite guère son nom.

Ses écrits, en dehors de tout souci historique sur la naissance du Nazisme et son établissement, sont pourtant une mine de renseignements sur cette « génération perdue », à laquelle appartient Ernst Jünger. Disciple de l'aristocrate Möler van der Brück, comme lui nationaliste convaincu, Hermann Rauschnig appartient au même monde qu'Ernst Jünger. D'une honnêteté profonde, il commit l'erreur, comme Heidegger, de croire en Hitler. Aussi son erreur éclaire-t-elle la période dite « activiste » de l'auteur de *Sein und Zeit*. Elle nous montre, notamment, que le *National-socialisme ne fut pas à son début cette caricature sanglante qu'il est devenu lorsque tous les pouvoirs furent réunis entre les mains d'Hitler* (six mois après la démission de Heidegger du rectorat de l'Université de Fribourg). *Il ne faut pas s'étonner que des hommes tels que Heidegger et Rauschnig, appartenant à des horizons tout à fait différents et même opposés, aient vu dans le National-socialisme la possibilité de réalisations positives. Qu'un homme politique tel que Rauschnig ait pu, lui aussi, commettre une telle erreur, rend ridicule la critique de ceux qui reprochent au penseur Heidegger son manque de lucidité politique. Qui donc l'avait en Allemagne à cette époque ?*

L'histoire de Rauschnig est connue : ce National-socialiste convaincu affirmera à travers toute l'Europe qu'Hitler est un imposteur, qu'il a *usurpé* le nom du National-socialisme. Ces remarques ne sont pas sans intérêt, car elles permettent de reviser les conceptions traditionnelles selon lesquelles *Le Travailleur* de Jünger serait un remarquable spécimen d'idéologie nazie.

Rauschnig insiste sur l'importance qu'eut ce livre sur la jeune génération, qui chercha en lui l'annonce d'un programme, voire d'un système politique. Écoutons Rauschnig lui-même :

« Ce sera la *démocratie du travail*, comme un de ses premiers prophètes, Ernst Jünger, l'a baptisée, dès avant la Révolution. Un *style du travail*, sévère et prosaïque, s'y révélera. Aux masses et à l'individu se substituera alors le *type*, en qui seront vaincues les valeurs individuelles et aussi les valeurs des masses, conservées par le National-socialisme comme toile de fond. Cette *démocratie du travail* sera ce que le National-socialisme prétendait être : l'unité véritable du nationalisme révolutionnaire et du socialisme. »

On peut juger cet idéal contradictoire, et il l'est sans aucun doute, mais il faut aussi reconnaître tout ce qui sépare cette conception que Rauschnig prête à Jünger de l'idéologie nazie.

Dès sa parution, l'essai de Jünger connaît une très large audience : publié en 1932, il connaît quatre éditions successives. Jünger, participant à la vie active de Berlin, collaborait à cette époque aux diverses revues nationalistes et socialistes, l'*Étendart*, l'*Arminius*, *Der Vormarsch*, *Widerstand*. Il va devenir un programme politique et une conception du monde. Des thèses développées par Jünger, les nationalistes de Berlin ne retiendront que l'aspect le plus éphémère : l'aspect politique. Cette union du nationalisme et du socialisme ne conduira à aucun résultat positif : tous ces groupes seront engloutis dans le déferlement hitlérien.

Les « socialistes allemands » — c'est ainsi que nous désignerons ceux qui se groupèrent autour d'Ernst Jünger, affirmant le socialisme comme idéal de leur lutte — forment un groupe assez hétéroclite de penseurs. Certains opteront par la suite pour le marxisme, comme ce fut le cas pour Ernst Niekisch, appelé à jouer par la suite un rôle décisif dans l'opposition à Hitler, et qui deviendra l'un des plus grands représentants du marxisme en Allemagne démocratique. Le livre de Jünger les marqua aussi très profondément : étrangers à ce mépris de la masse que l'on trouve chez Rauschnig et Möler van der Brück, ils trouveront dans la condamnation jüngérienne de la bourgeoisie allemande un encouragement à leur lutte. Au terme de cet étrange périple qui devait conduire Ernst Niekisch du nationalisme au marxisme orthodoxe, il verra dans le livre de Jünger la « somme nationale-bolchevique ».

Enfin, *Le Travailleur* trouvera des échos, malheureusement, chez les nazis. Il est du reste très difficile de savoir ce que les nazis ont emprunté

Cette critique sera reprise dans l'essai *Zur Seinfrage*, comme l'indique l'Avant-Propos. Le titre primitif Au sujet de « la ligne » a été transformé en *De la question de l'Être*, pour montrer que toutes les questions posées par Jünger ne sont compréhensibles que par une élucidation de l'Être en tant que tel. La critique de Jünger rejoint ici la critique qu'il adresse à Nietzsche dans le commentaire de la parole : *Dieu est mort*. Comme Jünger, Nietzsche reste étranger à la question qui ne cesse de régir la métaphysique en tant que telle, alors que l'interprétation du nihilisme comme mouvement de valeurs n'est que l'accomplissement de l'oubli de cette question. L'interprétation jüngerienne du nihilisme reste entièrement soumise aux catégories nietzschéennes. Aussi l'analyse du nihilisme demeure-t-elle toujours mal comprise lorsqu'elle n'est rapportée qu'aux seules valeurs.

Le texte des *Vorträge und Aufsätze (Essais et Conférences)*, intitulé *Dépassement de la métaphysique*, prolonge toutes ces analyses, en dégagant le sens ultime de cette figure du travailleur : elle correspond à l'achèvement ultime de la métaphysique de la Volonté de Puissance, et à la réalisation de son essence dans l'essence de la technique.

Les remarques qui précèdent, livrées sans ordre, n'avaient pour seule fin que de montrer l'importance que cette œuvre acquiert dans la problématique heideggérienne. Il reste à présent à interroger ce sens que Heidegger a reconnu à l'essai d'Ernst Jünger. Une telle élucidation ne peut s'accomplir qu'à partir d'une méditation sur les écrits de Heidegger eux-mêmes. Sans aucun doute, une interprétation authentique exigerait que soit prise en considération et préalablement élucidée toute la compréhension heideggérienne de l'histoire de la métaphysique occidentale.

La présente interprétation, orientée directement sur le rapport des écrits politiques de Heidegger à la problématique du *Travailleur* d'Ernst Jünger, ne se prétend pas exhaustive. Elle ne fait que dessiner l'horizon à partir duquel une telle interrogation prend tout son sens.

307 Jünger
reproché

Un jour où Heidegger et Jünger marchaient le long des sentiers de la Forêt-Noire, Heidegger demanda à l'auteur de *Der Arbeiter* de laisser paraître à nouveau son livre.

Jünger refusa. Il n'écouta pas la proposition de Heidegger sans hésitations. Ces hésitations, nous dit encore Heidegger dans *Zur Seinfrage*, tenaient, non au contenu du livre, mais au moment favorable pour une telle réédition. La conversation sur *Le Travailleur* en demeura là.

Le texte original du *Travailleur* a cependant été repris dans l'édition complète des œuvres d'Ernst Jünger. Dans une courte et remarquable

Krieck, c'est la conversion au Nazisme qui était une honteuse mascarade et lui, authentique défenseur de la philosophie ou plutôt de la vision du monde nazie, la dénonce de toutes ses forces, inondant l'Allemagne de ses protestations et de ses démarches inutiles. Pour Hühnerfeld, au contraire, c'est la conversion *hors* du Nazisme qui est l'imposture, Heidegger n'ayant jamais cessé d'être le nazi convaincu qu'il était en 1933.

De ces deux interprétations, laquelle faut-il choisir ? Nous préférons encore celle de Krieck : l'histoire parle en sa faveur, et nous sommes persuadés que Krieck avait, comme sa carrière le montre, un jugement sûr pour déterminer ce qui était nazi ou non.

Parmi les disciples de Heidegger, il y eut peu de réponses. Il y en a une toutefois qui mérite d'être mentionnée : c'est celle de Christian E. Le Walters, publiée dans *Die Zeit*. L'auteur de l'article s'en prend aux précédentes interprétations et nie que la phrase invoquée soit une profession de foi envers le Nazisme. Toutefois, l'explication demeure prudente, et le terme de cette polémique, en apparence final et décisif, sera la publication d'une brève note de Heidegger, sous forme de lettre, adressée à la rédaction de *Die Zeit*, le 24 septembre 1953 :

« *L'Introduction à la métaphysique*, datant du semestre d'été 1935, a été choisie en premier lieu, parmi les cours que depuis longtemps l'on projetait de publier, parce que je la tiens pour particulièrement propre à rendre visible, par sa thématique même, un tronçon du chemin qui va de *Sein und Zeit* (1927) aux dernières publications. C'est ainsi que la septième édition de *Sein und Zeit*, parue en même temps chez le même éditeur, contient une allusion à cette *Introduction*.

« L'explication, donnée par Christian E. Lewalter (cf. *Die Zeit*, 13 août) de la phrase que l'on a extraite du cours (p. 152), est à tout point de vue satisfaisante comme, de façon générale, son interprétation d'autres phrases caractérise exactement mon attitude politique à partir de 1934.

« Il aurait été facile de supprimer pour l'impression la phrase ainsi extraite de toutes celles que vous citez. Je ne l'ai pas fait et je m'en tiendrai là dans l'avenir. Car ces phrases appartiennent historiquement à ce cours, et d'autre part, je suis convaincu que ce cours supporte de fond en comble les phrases invoquées, pour le lecteur qui a appris le travail artisanal de la pensée.

« Ce qu'alors il était possible de dire à l'extrême limite dans un tel cours, et ce qui ne l'était pas, seulement un petit nombre peut encore le mesurer. Mais je le sais, ceux qui écoutent parmi ceux qui entendent

ont très exactement compris ce qui alors avait été dit. » (Martin Heidegger, Todtnauberg.)

22
Cette réponse, d'un laconisme si caractéristique, que l'on rencontre dans d'autres textes de Heidegger ayant trait à sa vie, ne nous apporte aucune précision réelle sur le sens qu'il faut donner à cette phrase du cours de 1935. Elle nous indique néanmoins le sol sur lequel doit se développer une telle compréhension : celui du cours, c'est-à-dire sur le sol de la métaphysique.

Rappeler plus longuement ces polémiques n'aurait guère de sens et risquerait de faire passer ce travail pour apologétique, ce qui serait absurde et inutile.

L'exigence élémentaire en face des écrits d'un penseur est de les comprendre dans l'horizon de sa problématique. Cette phrase appartient non seulement historiquement au cours de Heidegger, mais c'est dans les questions qu'il pose à cette époque qu'elle s'inscrit. Toutes les interprétations qui ont été proposées de cette phrase voient dans cette allusion au National-socialisme un *éloge renouvelé, le refus de se désolidariser avec un passé maudit*.

Est-il possible que cette phrase ait un sens dans l'horizon des questions de cette *Introduction à la métaphysique* ? Quelle signification historique Heidegger a-t-il cru reconnaître dans l'avènement du National-socialisme ?

Il n'est pas sans importance, avant de tenter de comprendre le sens véritable de cette phrase, de rappeler le contexte historique dans lequel elle se situe. Depuis l'hiver 1933-1934, Heidegger n'est plus recteur de Fribourg. Il a démissionné lorsque le N.S.D.A.P. exigeait qu'il révoque les doyens anti-nazis qu'il avait lui-même nommés, les professeurs Wolf et Möllendorf. Heidegger refuse, démissionne, et n'assistera même pas à l'investiture de son successeur, nommé par le parti nazi, que la presse de Fribourg accueille comme le premier recteur national-socialiste de Fribourg.

Dès lors, Heidegger, fait l'objet d'une étroite surveillance : il ne peut quitter l'Allemagne, ses cours sont violemment pris à parti par le recteur de Heidelberg, Ernst Krieck, et surveillés par des S.S.

Heidegger a enfin compris ce qu'était véritablement le mouvement national-socialiste allemand ; il a vu les criminels qu'étaient les nazis et Hitler. Désormais il attaquera violemment le Nazisme dans ses cours. Aussi est-il absurde de parler du « silence de Heidegger

après 1933 ». Les critiques les plus honnêtes, Alexander Schwan par exemple, consentent à reconnaître qu'il prononça un certain nombre de « remarques critiques à l'égard du régime ». Rien n'est plus faux : Heidegger s'est violemment opposé dans tous ses cours au mouvement et au régime nazis.

La difficulté que l'on rencontre à écrire sur une personne vivante est compensée par l'intérêt des témoignages que l'on peut recueillir. Dans le cas présent, pour savoir si la position de Heidegger, à partir de 1934, s'était limitée à quelques remarques critiques à l'égard du régime, ou s'il s'y est opposé réellement, le plus sûr recours est encore d'interroger ceux qui ont suivi cet enseignement. Aussi avons-nous pris soin d'interroger les anciens élèves de Heidegger eux-mêmes. Nous ne citerons comme exemple que ce que nous dit M. le professeur Walter Biemel, éditeur des œuvres posthumes de Husserl, et qui fréquenta à cette époque, avec beaucoup d'assiduité, les cours et séminaires de Heidegger :

« Après que Heidegger se fut démis volontairement de sa charge de recteur, lorsqu'il vit que les nazis étaient autres qu'ils ne se les étaient représentés, il fut « boycotté » (boycottiert) et rejeté par les instances officielles. Lorsqu'en 1942 je voulus me rendre auprès de lui, il me fut répondu à l'ambassade allemande de Bucarest que Heidegger était si gravement malade, qu'il ne pouvait plus assumer régulièrement son enseignement. Lorsque, malgré cela, je me rendis auprès de lui, je pus constater qu'il assumait régulièrement ses cours et ses séminaires. J'avais traduit un de ses textes en roumain. Les autorités officielles roumaines me firent savoir que le texte ne pourrait être publié en roumain car, Heidegger étant honni par les nazis, la publication de l'un de ses écrits par les Roumains, alliés des Allemands, semblerait un acte inamical.

em 1782
« Il n'y a pas un cours, pas un séminaire où j'ai entendu une critique aussi distincte (deutliche) du Nazisme qu'auprès de Heidegger. Il était d'ailleurs le seul professeur qui ne commença pas son cours par le Heil Hitler réglementaire. A plus forte raison (erst recht), dans les conversations privées, il faisait une si dure critique des nazis que je me rendais compte à quel point il était lucide sur son erreur de 1933.

« Ernst Krieck était le philosophe officiel des nazis avec Bauemler. Lorsque Krieck attaqua Heidegger, sa philosophie fut rejetée par les nazis et ceci est riche d'enseignement sur le rapport de Heidegger aux nazis. Dans aucun de ses écrits après 1934, Heidegger s'est le moins du monde identifié aux nazis. Lorsque toute critique à l'égard des nazis devait être étouffée, surtout pendant la guerre, lorsque la moindre critique à l'égard des nazis signifiait un arrêt de mort, je peux

Heidegger a réellement vu en Hitler le chef d'un parti nationaliste à caractère social, qui réalisait l'idéal forgé par Jünger. En ce sens, l'erreur qu'il commet ne lui est pas particulière. Hermann Rauschnig commet la même, lorsqu'il pense voir en Hitler celui qui réalise et transfigure les aspirations des cercles nationalistes du Nord de l'Allemagne.

Les écrits de Heidegger en 1933 témoignent de cette tragique erreur, mais ne sont pas pour autant de simples manifestes idéologiques : ils se meuvent dans l'horizon que Heidegger a cru reconnaître au National-socialisme, et qui trouve dans l'œuvre de Jünger, en 1932, sa plus haute expression.

Par là, l'importance de ces textes, mais surtout du *Travailleur* de Jünger, est clairement reconnue, à condition d'être correctement interprétés comme appartenant à cette rencontre de l'homme et de la technique planétaire.

nicht
das H.
ogke

Heidegger n'a pas désavoué ce sens qu'il a reconnu au National-socialisme, même s'il a combattu son erreur. S'il ne l'a pas fait, c'est que ce sens demeure toujours vrai. Sans aucun doute, le Nazisme a été une sanglante caricature de ce que Jünger avait annoncé, mais le sens de cette caricature s'inscrit toujours sur le sol de la métaphysique de la volonté de puissance. Bien plus, le National-socialisme en tant qu'il est un symptôme des Temps modernes, un phénomène qui surgit dans ce stade ultime de la métaphysique achevée, appartient au monde qu'il s'agit de dépasser. Aussi *la philosophie de Heidegger constitue-t-elle le seul dépassement authentique du National-socialisme en tant que son fondement est reconnu et mis en lumière par la métaphysique.*

Ce n'est pas un simple hasard si Heidegger évoque à nouveau le *Travailleur* d'Ernst Jünger dans le texte des *Essais et Conférences* où il est question du dépassement de la métaphysique.

Écoutons une partie de ce texte :

« On ne peut se défaire de la métaphysique comme on se défait d'une opinion. On ne peut uniquement la faire passer derrière soi, telle une doctrine à laquelle on ne croit plus et qu'on ne défend plus.

« L'homme devenu l'*animal rationale*, ce qui veut dire aujourd'hui le vivant qui travaille, ne peut plus qu'errer à travers les déserts de la terre ravagée. Et ceci pourrait bien être un signe que la métaphysique se manifeste pour nous à partir de l'être lui-même et que le dépassement de la métaphysique a lieu en tant qu'acceptation de

la problématique de Heidegger, qui les porte et les supporte parfaitement.

De telles affirmations peuvent choquer. Certains ne manqueront pas de rappeler les manifestes de Heidegger en faveur d'Hitler, la « Profession de foi des professeurs de l'Université à Adolph Hitler », l'« Appel aux étudiants allemands », par lequel Heidegger demande aux étudiants de ratifier la décision du Führer de quitter la S.D.N. Est-ce que, par hasard, nous aurions aussi l'intention de les justifier à partir de la métaphysique ? Il est évident que Heidegger commet une erreur monstrueuse lorsqu'il engage ses étudiants à voter pour Hitler. *Sa responsabilité historique est indéniable.*

Ce qui toutefois devra être interrogé, c'est la figure du Führer pour laquelle Heidegger s'est prononcé. Il est certain que Heidegger se méprend alors fondamentalement sur le sens de la « révolution allemande », et les visées des nazis. Mais on peut se demander si cette notion du Führer a elle-même un sens dans la problématique de la Volonté de Puissance.

Pour répondre à cette dernière question, nous interrogerons les écrits de Carl Schmitt, Heidegger lui-même, et ce qu'il nous dit du Führer.

La personne de Carl Schmitt est d'un renom assez sinistre. Il fut sans doute l'un des plus grands juristes nazis. Son nom est demeuré lié à la théorie de l'*État totalitaire* dont il fut le principal représentant. Avant d'interroger ses écrits dans l'horizon de la métaphysique achevée, rappelons quelques étapes de sa carrière.

Après avoir enseigné successivement à l'Université de Bonn, puis à Cologne, il fut nommé en octobre 1933 à la chaire de droit politique de l'Université de Berlin. Par la suite, il fut appelé à siéger au conseil de direction de l'Académie du droit allemand, fondée par Hitler lui-même. Carl Schmitt, précisons-le, fut étranger aux lois raciales de Nuremberg. Son œuvre de juriste consista surtout à justifier les entorses que Hitler fit subir à la constitution. Il forma une école de juristes qui contribuèrent à justifier les agressions hitlériennes¹.

Son œuvre, qui a fait l'objet de peu d'études, a été ensevelie sous les cendres du III^e Reich. Il édita cependant la Chanson des *Niebelungen*. Ses écrits les plus importants sont des écrits juridiques. Nous

1. Parmi ses disciples, citons Reinhard HÖHN : *Führer oder Staatperson*, Gottfried NIESSE : *Die nationalsozialistische Deutsch-Arbeitspartei* (Versuch ein Rechtdeutung).

« La science moderne et l'État totalitaire constituent, en tant que conséquences nécessaires du déploiement essentiel de la technique, en même temps sa suite. Il en est de même pour les formes et les moyens mis en œuvre pour l'organisation de l'opinion publique mondiale et des représentations quotidiennes des hommes ¹. »

Ainsi cette détermination du National-socialisme comme rencontre historique de l'homme moderne et de la technique déterminée planétairement est loin d'être une vie partielle. Elle nous conduit au contraire au cœur même du Totalitarisme comme phénomène mondial, propre aux Temps modernes ².

Heidegger semble avoir célébré en 1933 la grandeur d'une telle rencontre comme l'un des mystères vivifiants de l'existence. Par la suite, il considéra que cette rencontre *doit être dépassée*. Ce qui est certain, c'est que dès 1934, il attaque publiquement Carl Schmitt et la théorie de l'État totalitaire, ainsi que son collègue et ami Erich Wolf, l'un des doyens anti-nazis qu'il refusa de casser de ses fonctions en 1934, qui enseignait le droit à l'Université de Fribourg, aux côtés de Heidegger.

La mobilisation totale de Jünger sera elle-même critiquée dans les *Holzwege*. Il n'est plus question de parler d'une grandeur de cette rencontre de l'homme et de la technique, mais de montrer que l'« *animal rationale* » de la métaphysique, la bête non encore établie de Nietzsche, et l'animal de labeur sont autant de déterminations identiques de l'homme vivant dans ce stade ultime de la métaphysique.

Sans doute, la figure du Führer a un sens pour Heidegger : il a salué en Hitler celui qui sauverait l'Allemagne, mais là Heidegger, même s'il s'est trompé d'une manière tragique, monstrueuse, n'a pas abdiqué pour autant devant la violence. C'est la notion de Führer qui avait un sens dans sa philosophie, en tant qu'elle appartient au stade ultime de la Volonté de Puissance, et que ce stade apparaissait à Heidegger, en 1933, non dépourvu de grandeur.

Écoutons par exemple ce texte des *Essais et Conférences*, il nous éclaire considérablement sur le sens qu'il faut donner à cette figure du Führer :

« L'indignation morale de ceux qui ne savent pas encore ce qui est se tourne souvent contre l'arbitraire et les prétentions à la domination des « chefs » (Führer) — forme la plus fatale de l'appréciation que l'on continue à faire d'eux. Ce qui est propre aux Führer, c'est le dépit condamné à réprimer le scandale dont ils sont cause, mais seu-

1. *Holzwege*, p. 236.

2. Herbert MARCURE : *L'homme unidimensionnel*.

Hussel-Kentigee 179

BARD COLLEGE LIBRARY



3 5131 00375796 2